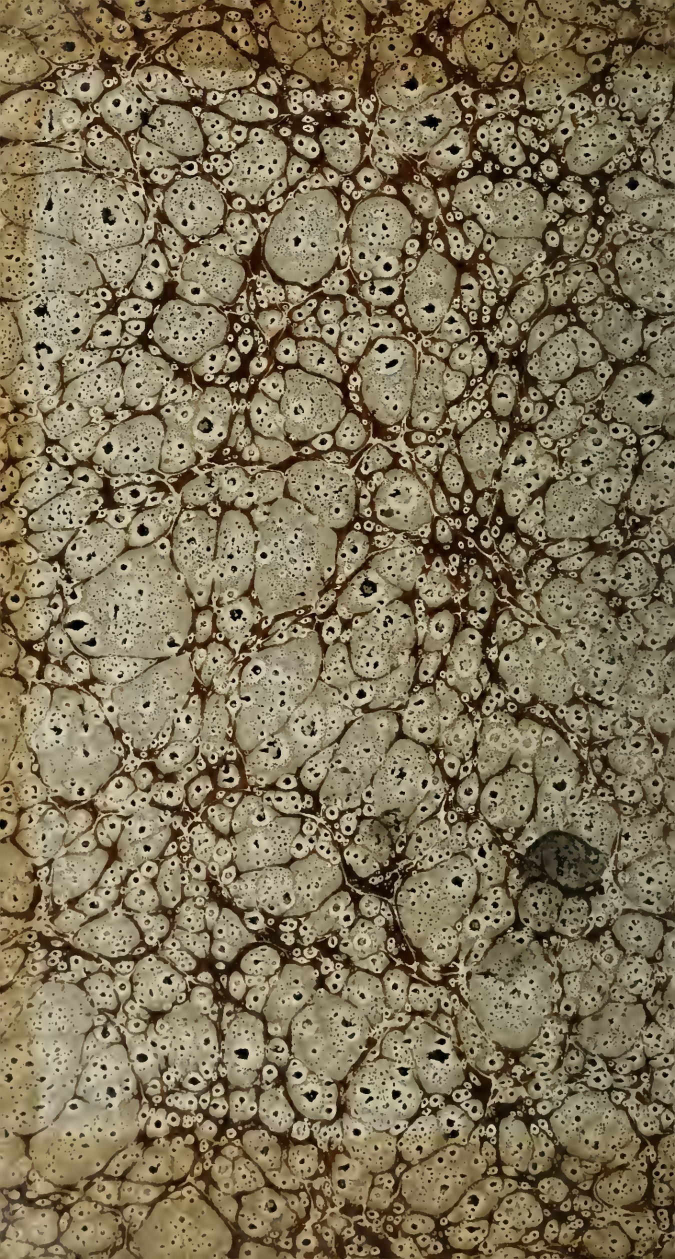






voir [illegible]

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

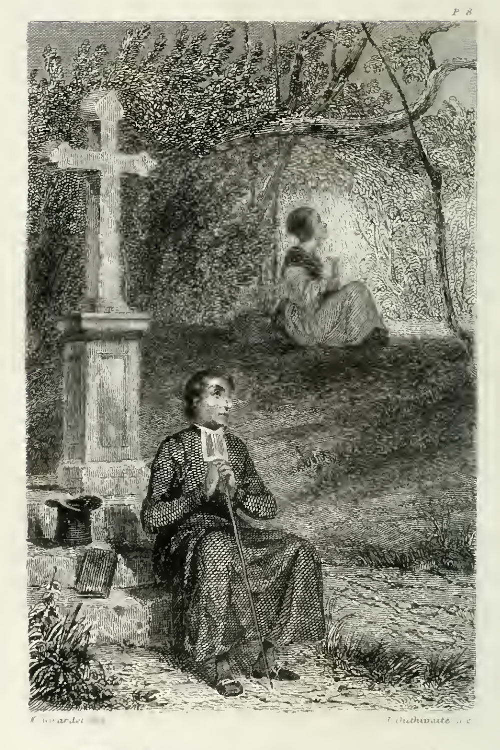
JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

JULIENNE

P. 8



J. Outhwaite sc.

APRÈS QUELQUES INSTANTS DE CONTEMPLATION LE CURÉ

APPELA JULIENNE

JULIENNE

OU

LA SERVANTE DE DIEU

PAR

M. LE Vte WALSH

Fecit mihi magna qui potens est.



TOURS

A^{d} MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1847

JULIENNE.

CHAPITRE I.

La petite enfance, l'adolescence et l'épreuve.

Julienne est fille de paysans; la maison dans laquelle elle est née est de pauvre apparence et couverte de chaume; le jardin où elle a fait ses premiers pas n'est qu'un tout petit enclos entre le chemin et les saules qui bordent la rivière et la prairie. Le premier monument qu'elle a vu est l'église de son village, dont elle aperçoit la vieille tour gothique par-dessus la cime des arbres séculaires. Ses prières au bon Dieu, elle les a dites là, et à la ferme, devant un crucifix de bois noir attaché à la muraille nue de

la chaumière, à côté du lit de serge verte de son père et de sa mère.

Les premiers entretiens que la jeune fille a entendus ont été des conversations de gens de campagne occupés des semailles et des moissons.

Les premiers compagnons de ses jeux d'enfance, de petits garçons et de petites filles du hameau voisin de la métairie paternelle. Si elle jouait de bon cœur avec eux, dès qu'elle eut l'âge de raison, elle écoutait avec intérêt les anciens de la paroisse quand ils venaient à la veillée causer avec son père de ce qui concernait le pays.

On le voit, dans tout ce qui entourait les premiers jours de Julienne, rien de ce que le monde appelle heureux et distingué ne se rencontre. Cependant cette paysanne, qui semblait née pour vivre, grandir, agir, vieillir et mourir au village, est aujourd'hui devenue semblable à une reine, et celle qui n'avait dans son enfance prêté l'oreille qu'à des entretiens de simples cultivateurs, a été écoutée par des ministres et des rois.

De si bas, pour parvenir si haut, elle a donc eu de grands protecteurs par le monde? Eh! non, elle n'a rien eu de semblable. Les grands protecteurs ne vont point aux petites gens, et pour être protégé par eux il faut être déjà quelque chose.

Ceux qui résident sur les hauteurs du monde, et dont tant de gens invoquent l'appui, avant de serrer une des mains qui s'élèvent vers eux, regardent et ne choisissent guère que celles qui sont blanches et douces; les mains rendues calleuses par la misère et le travail, hélas! sont trop souvent dédaignées. La protection des favoris de la fortune n'a donc aidé en rien la fille du hameau; et si aujourd'hui tant de pays la connaissent, tant de malheureux la bénissent, tant de grandeurs et de puissances l'honorent et la révèrent, les hommes n'y sont pour rien.

Une des premières occupations de Julienne ou de Liennette (comme on l'appelait au village) fut de garder les troupeaux de son père. Elle n'avait pas encore neuf ans, qu'on l'envoyait dans les prés. Avant qu'elle ne quittât la métairie, sa mère lui donnait un petit panier avec des fruits et du pain; en été, elle attachait sur la blonde et jolie tête de son enfant chérie un grand chapeau de paille, et en hiver, quand la bise glacée soufflait bien fort, elle enveloppait Liennette dans un bon manteau de bure, et lui mettait un peu de braise sous de la cendre dans un de ces pots faits en grosse terre, et que, dans beaucoup de nos provinces, on nomme des *marmottes*.

Douée d'un heureux caractère, la petite Lien-

nette partait toujours gaiement quand sa mère l'avait embrassée avec tendresse au départ et lui avait dit : « Va, mignonne, garde bien nos moutons, et que Dieu te garde aussi. »

Pour que l'esprit s'ouvre, pour que la sagesse y pénètre, pour que l'imagination s'agrandisse et s'élève, il n'y a pas seulement que les leçons de l'école et que l'enseignement du maître; celui qui a créé l'homme savait d'avance que parmi les enfants d'Adam il y en aurait un grand nombre qui, dans la suite des âges, ne seraient point comptés parmi ceux qui n'ont eu que la peine de naître pour se trouver sur le chemin de la fortune; aussi a-t-il voulu que l'enfant dont le père n'a pas de quoi lui payer de l'instruction pût en trouver ailleurs que sous la férule du magister. Cette instruction, je ne sais qui la donne; mais je sais qu'elle existe, et ce fut celle-là que reçut l'héroïne de mon histoire.

Toute petite, Julienne avait de ces regards qui ne s'égarent point, de ces regards qui moissonnent, pour ainsi dire, et qui se font des souvenirs et de l'instruction avec ce qu'ils ont observé.

Il y a des gens qui regardent si mal et qui observent si peu, que le jour peut naître et mourir sans qu'ils y aient rien étudié; ils savent que le soleil se lève et se couche; mais ils ne se sentent émus

ni devant l'éclat matinal du grand astre, ni devant les majestueuses et mélancoliques pompes de son coucher. Tandis qu'ainsi qu'un géant superbe, il monte dans le ciel, tandis qu'il penche et décline vers l'occident, drapé de pourpre et d'or, ces hommes sans poésie ont vaqué à leurs affaires ou se sont livrés à leurs plaisirs, et vous auriez tort de leur parler des beaux effets d'ombre et de lumière qui se sont succédé sur les champs, les prairies, les forêts et les eaux. Les douze heures de la journée, ils les croient toutes semblables, et les laissent passer inaperçues, abandonnant ces choses aux peintres, aux romanciers et à nous autres rêveurs.

Pauvres gens! ils nous regardent en pitié, et nous le leur rendons bien. Tout occupés d'intérêts matériels, ils n'étudient, ils n'aiment de la nature que ce qu'elle *rapporte;* ils ne regardent le chêne majestueux, ils ne le mesurent de l'œil que pour calculer ce qu'il vaudra d'argent quand la cognée du bûcheron aura couché à terre ce superbe roi de la forêt.

Dans la prairie tout émaillée de fleurs sur lesquelles la brise printanière court et passe en les caressant, ils ne pensent qu'au foin qu'ils donneront aux bêtes de leurs étables et de leurs écuries. A leur orgueilleuse stupidité, ne montrez point la beauté

d'un paysage, dites-leur la valeur des terres qu'ils ont devant leurs yeux, c'est là ce qu'il leur faut.

Ce n'était point ainsi que Julienne comprenait la nature. L'amour que sa jeune âme ressentait pour Dieu lui faisait, alors qu'elle était tout enfant, étudier et aimer les œuvres du Créateur : elle savait le nom de la fleur qui s'ouvre aux premiers rayons de l'aurore, et que les gens de campagne ont surnommée *belle-du-jour* : elle avait remarqué cette plante qui ne s'épanouit qu'à midi ; elle savait que le liseron des haies ferme son calice sous les grandes ardeurs du soleil, et qu'il ne l'ouvre que pour recevoir la rosée de la nuit.

Elle connaissait l'herbe que ses brebis aimaient le plus, et celle qu'il faut donner aux petits agneaux quand on les sèvre de leurs mères. C'était sur le tronc des vieux chênes qu'elle allait prendre la mousse grisâtre qui arrête le sang lorsque l'on s'est blessé ; et puis cette enfant, qui ne pouvait avoir aucune mélancolie au cœur, tombait cependant dans de longues rêveries lorsque la cloche de l'église sonnait l'*Angelus* du soir... Il y avait donc en Julienne quelque chose d'extraordinaire que les habitants de la ferme n'auraient ni vu ni cultivé. A l'égard de la jeune fille, ils auraient été comme ils sont pour ces charmantes fleurs qui croissent dans l'herbe, sur les

bords des chemins, auprès desquelles ils passent sans jamais leur donner un regard.

Comme le lis de la vallée qui a reçu dans son blanc calice les perles de la rosée, et qui les garde parce que le vent et l'orage ne peuvent l'atteindre au fond du vallon, Liennette gardait dans son jeune cœur l'amour du bon Dieu que lui avait enseigné sa mère, et, pendant les longues heures qu'elle passait aux champs, son plus grand plaisir était, en contemplant le ciel bien bleu, les arbres bien verts, et l'eau du ruisseau bien limpide, de chanter des cantiques.

Un jour du mois de mai, elle était assise auprès d'une haie d'aubépine toute blanche de ses premières fleurs, et, réjouie par le beau soleil qui répandait sa lumière d'or sur toute chose créée, la petite Liennette chantait comme les bouvreuils et les chardonnerets, les rouges-gorges et les pinsons qui bâtissaient leurs nids dans la haie embaumée.

A cet instant le bon et vénérable curé du village passait dans le chemin creux au-dessous de l'enfant; elle ne le voyait pas; mais lui, un peu fatigué de la tournée qu'il venait de faire dans sa paroisse, se reposait sur un des gradins de pierre de la croix du carrefour rustique, et, tout émerveillé, il regardait cette petite fille, tenant son chapelet à la main, les

yeux élevés vers le ciel, et mêlant sa douce voix aux chants des oiseaux que ses accents paraissaient attirer auprès d'elle.

Après quelques instants de contemplation, le curé appela Julienne.

La voix du vieillard la tira de l'espèce d'extase dans laquelle elle était plongée, et reconnaissant l'homme de Dieu, elle se hâta vers lui.

« Mon enfant, vous chantiez bien tout à l'heure, et ce que vous chantiez était bien beau, dit le curé à Liennette en passant sa main sur sa jolie chevelure.

— M. le curé, c'est le cantique de l'*Ave Maria* que ma mère m'a appris.

— Vous faites bien de vous souvenir ce que vous enseignent vos bons parents; mais, dites-moi, ne vous ennuyez-vous point ainsi toute seule?

— M'ennuyer? jamais; mais quelquefois j'ai peur. Avant-hier, par exemple, le tonnerre grondait d'une manière terrible, et de grands éclairs rouges comme des serpents de feu déchiraient le ciel noir. Je n'osais aller m'abriter sous le vieux chêne que vous voyez là-bas; mon père me l'a défendu. Alors j'ai été m'asseoir au milieu de mon troupeau, auprès de mes brebis; j'étais là avec tous les petits agneaux, qui avaient aussi peur que moi; eux bêlaient bien fort, et moi, je disais tout bas, en faisant le signe

de croix à chaque éclair : *Mon Dieu, ayez pitié de nous !*

— C'est bien, c'est bien, mon enfant, de mettre ainsi votre confiance en Dieu. Les orages sont souvent la voix du Seigneur, et cette grande voix s'élève pour rappeler aux hommes que le Créateur a dans ses mains puissantes de quoi punir la terre, quand la terre l'oublie... Pendant que, toute tremblante, vous étiez assise au milieu de vos brebis, dans les rameaux des grands arbres que courbait et tourmentait l'orage, il y avait de petits oiseaux dans leurs nids qui s'effrayaient de la tourmente; mais Dieu veillait sur eux comme sur vous, et aujourd'hui ils chantent sous la feuillée, comme vous sous les blanches fleurs de l'aubépine. Liennette, venez me voir demain; et comme vous êtes une bonne petite fille, une bonne petite chrétienne, je vous donnerai une belle médaille que des rois et des reines, que des soldats et des marins portent dans les dangers des batailles et des tempêtes..... Cette médaille, mon enfant, où se montre l'image de la Vierge immaculée, vous gardera, vous protégera dans bien des périls. »

L'*Angelus* de midi sonnait; le prêtre retourna à son presbytère, et la petite fille à la ferme.

Lorsque saint Germain d'Auxerre et son ami saint Loup allaient évangélisant et faisant le bien, ils ne voyageaient qu'à petites journées. En traversant les campagnes de Nanterre, ils rencontrèrent une petite paysanne assise au bord d'une fontaine, et qui gardait son troupeau en chantant des cantiques et en filant sa quenouille. Les deux saints voyageurs entrèrent en conversation avec elle, et trouvèrent dans ses paroles tant de foi et tant d'amour, tant de raison et tant de piété, qu'ils virent soudain dans l'avenir les hautes destinées de cette jeune fille; saint Germain lui donna une médaille bénite en lui disant : « Gardez-la; elle vous rappellera que vous êtes servante de Jésus-Christ. »

Le curé du hameau des Saules, qui avait entendu Julienne chanter, au milieu des oiseaux et des fleurs, son cantique à la Vierge, avait eu tout de suite le souvenir de cette jeune paysanne de Nanterre, qui, avec sa houlette, a fait reculer les millions de lances que le *Fléau de Dieu*, le redoutable Attila, amenait contre Paris... Eh vraiment! quand le pasteur du village avait cette pensée, ce n'était pas tout à fait à tort. Julienne, sans doute, n'a point atteint le degré de gloire de la bergère de Nanterre, mais elle est aussi montée bien au-dessus de sa position première,

bien au-dessus de beaucoup de femmes qui ont rêvé renommée et grandeur, célébrité et gloire.

Il y a des êtres que la solitude fait dépérir et mourir, il y en a d'autres qu'elle grandit et élève.

Pour les premiers, elle a comme une massue qui les étend à terre ; pour les seconds, elle a comme des ailes qui les rapprochent du ciel.

La pensée d'une profonde solitude a tenté bien du monde ; elle a peuplé la Thébaïde, et ce n'étaient pas de vulgaires esprits que ceux qui avaient déserté les villes pour aller vivre, méditer et prier sous le palmier du désert et dans les antres des rochers.

Sainte Thérèse avait l'âge de Julienne lorsqu'elle s'échappa de chez son père et sa mère, pour aller mener la sainte et poétique vie des solitaires et des anachorètes.

Depuis que le curé avait causé avec l'enfant de la ferme, il s'était convaincu que cette petite fille n'était point un enfant ordinaire, et que l'avenir lui promettait beaucoup. Aussi, frappé de son air de prédestination, et charmé de la grâce et de la raison de ses paroles, il alla demander à ses parents de l'envoyer à la cure : sa sœur, bonne et pieuse femme, lui apprendrait à lire et à travailler ; et lui, se chargerait de son éducation religieuse.

On devine avec quelle joie le métayer et la mé-

tayère accueillirent cette proposition; on pressent aussi avec quel bonheur la petite Liennette se rendait chaque jour à ses leçons, et comment elle sut en profiter. Qu'il nous suffise de dire qu'avant douze ans une couronne de roses blanches ceignit un voile sur le beau front de Julienne, et qu'avec bien d'autres compagnes elle fit sa première communion.

Il y a des fleurs dont le calice s'entr'ouvre et répand ses parfums dès qu'un rayon de soleil est venu faire briller sur leurs feuilles la rosée de la nuit; il en est de même de quelques enfants rares et privilégiés auxquels les premières paroles du maître ouvrent et élèvent l'esprit.

Lorsque, avec la beauté et la pureté d'un ange, Julienne s'était pour la première fois agenouillée à la table sainte, on était encore dans l'octave de la Fête-Dieu, et l'on voyait sur la terre des chemins les coquelicots, les bluets, les pâquerettes et les roses qui avaient été effeuillés et répandus à pleines mains sur la marche de la procession. On était donc à la plus douce saison de l'année, et c'est là un bon moment pour faire descendre dans les jeunes cœurs le Dieu de l'innocence et de la pureté; car alors la bonté du Créateur est révélée par toutes créatures, et de la terre parée et embaumée s'élève vers lui un hymne d'amour et d'adoration.

Une nuit où le firmament était tout parsemé d'étoiles, il s'éleva tout à coup un vent qui agita tous les arbres, les saules, les peupliers et les aunes formant comme un bocage autour du hameau... Malgré cette tourmente qui avait chassé le silence de la nuit et le calme des campagnes, tous ceux qui avaient travaillé à la culture des champs reposaient et dormaient tranquilles sous leurs rustiques toits. Pour ceux qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front en labourant la terre, les insomnies sont rares; l'insomnie est fille de l'oisiveté et du remords.

Subitement des cris au feu!.. au feu!... retentissent dans le village et réveillent les parents de Julienne. Elle aussi a entendu le cri d'alarme, et avec toute la ferme elle est debout.

Vous avez vu le zèle et le courage des pompiers dans les incendies des villes : au village il n'est pas moindre. Là, en général, le curé est le premier au feu; là, il n'y a ni somptueux mobilier, ni tableaux de prix, ni précieux objets d'art : il y a des moissons, des récoltes à sauver; dans les granges il y a des milliers de gerbes; dans les greniers est entassé le grain nourricier. Aussi tout le monde travaille, et travaille de grand cœur.

Maintenant toute la population est en émoi; le

tocsin, si effrayant à entendre au milieu des ténèbres, bat à coups redoublés. Tout le monde l'a entendu.

Une pauvre paralytique, sourde et bien infirme, n'a peut-être pas été réveillée; le feu est cependant tout proche de sa cabane. Dans ce moment de trouble, où l'on ne pense guère qu'à soi, personne peut-être n'a gardé souvenir d'elle!... Mais si tout le monde l'a oubliée, Julienne a pensé à elle, et la voilà, la bonne et gracieuse enfant, courant pour sauver la mère Gertrude. Quand elle arriva en face de son misérable réduit, des flammèches de la ferme incendiée, emportées par le vent qui continuait toujours, étaient tombées sur son toit et l'avaient aussi embrasé.

Julienne, pressentant qu'elle n'aurait point la force d'enfoncer la porte de la cabane, supplie un paysan de venir l'aider à sauver la vieille paralytique.

Tous les deux, pendant quelques instants, la prièrent en vain de se lever de son grabat et de venir avec eux. Gertrude hésitait encore, quand une partie embrasée de la toiture s'enfonça et tomba dans la chambre. Une poutrelle venant à se rompre atteignit à la tête Julienne, qui suivait le villageois emportant Gertrude sur ses épaules, et qui prenait

déjà le chemin de la cure, refuge commun de ceux qui n'avaient plus d'asile.

Sous le coup du soliveau, Liennette était tombée évanouie, et le feu avait déjà gagné sa chevelure. Elle allait infailliblement périr victime de sa charité, quand le curé, qui pensait aux plus pauvres et aux plus malheureux, comme un père pense aux enfants qu'il aime le plus, arriva chez Gertrude. Il n'y trouva plus la vieille femme infirme; mais il vit avec effroi, étendue sans mouvement près de la paillasse de la pauvre octogénaire, la jeune fille qu'il appelait l'ange de la paroisse. Alors, tout à fait comme le bon pasteur de l'Évangile, il chargea cette blanche brebis sur ses épaules, et il la porta, en bénissant Dieu, à sa sœur, la mère de charité du hameau.

Malgré tout le zèle et tous les efforts des habitants et de beaucoup de gens des villages voisins, la maison où le feu avait pris et la pauvre cabane de Gertrude furent complétement détruites par l'incendie, qu'un vent du nord avait continuellement activé.

Le curé, après avoir porté Julienne à son presbytère, était allé avertir le père et la mère de la jeune fille; il leur dit qu'il venait d'avoir le bonheur de la sauver, et leur apprit en même temps qu'elle

souffrait beaucoup des blessures graves que le feu lui avait faites...

Hélas! il n'était que trop vrai que les blessures de la jeune fille étaient graves : ses yeux avaient été atteints par les flammes!... Julienne ne voyait plus!... et quand elle entendit son père et sa mère pleurer sur elle, d'une voix aussi douce que lorsqu'elle chantait ses cantiques à Dieu et à la Vierge, elle leur disait :

« Ne vous désolez pas ainsi, votre chagrin me fait plus de mal que le feu... Oh! ne croyez pas que je devienne aveugle!... le bon Dieu ne m'ôtera pas la vue, il sait le bonheur que j'ai à admirer ses œuvres... Et puis, une nuit, mon bon ange m'a dit en se penchant sur moi : « Julienne, bénis le Seigneur dont tu es la servante, car il te fera voir de grandes choses. »

Depuis la nuit de l'incendie plus de trois mois s'étaient passés : maintenant ce n'étaient plus les roses qui fleurissaient dans les jardins, c'étaient des reines-marguerites; et déjà quelques dahlias essayaient leurs fleurs sur les bords des massifs. Dans les campagnes et sur les bords des chemins les feuilles jaunissantes bariolaient les massifs d'arbres; le souffle de l'automne s'était élevé. Dans cet intervalle, le médecin du canton où se trouve

le hameau des Saules était venu voir et soigner bien des fois la pauvre Julienne, et malgré tout ce qu'il avait pu faire, la malheureuse enfant ne recouvrait pas la vue... Ses paupières, bordées de longs cils noirs, restaient toujours baissées, et ne laissaient plus paraître ni l'azur de sa prunelle, ni la douce expression de ses regards; c'était maintenant sur ses lèvres qu'étaient descendues toutes les grâces de sa physionomie.

La sœur du curé avait obtenu du fermier et de la fermière de garder leur fille pour continuer à lui donner des soins, et, comme on le pense bien, ç'avait été de grand cœur qu'ils la lui avaient confiée et abandonnée. Là, elle serait bien mieux qu'à la ferme; là, près du pieux pasteur, leur enfant leur semblait directement sous la main de Dieu.

Presque tous les soirs, quand les hommes de labour et les journaliers avaient fini de souper à la métairie, la fermière venait passer une heure ou deux avec sa fille, et souvent celle-ci lui disait :

« Bonne mère, voyez comme ici je suis entourée de soins; voyez comme Mme Marguerite me gâte et me comble de bontés. Malgré cette jolie chambre, malgré les bonnes et douces choses que l'on me donne à mes repas, malgré le repos rempli de distractions et d'agréments dont je jouis ici, bonne

mère, parfois je regrette la vie de notre ferme. Savez-vous de toute ma vie de paysanne l'heure qui me manque le plus, c'est celle où chaque matin vous me donniez en quelque sorte votre bénédiction en me disant bonjour, et me disant : Va, ma Liennette, et que Dieu soit avec toi. Et vraiment, chère mère, Dieu était bien avec moi pendant que je gardais nos moutons; car je me souvenais alors que vous m'aviez souvent fait chanter avec vous un beau cantique où le saint roi David, dans son amour pour le Seigneur, invite toute chose créée, le soleil, la lune, les étoiles, les mers, les torrents, les tièdes ondées et les orages, à louer avec lui l'éternel Créateur. Me rappelant ces choses, je disais à mon tour à tout ce qui m'entourait : Louez le bon Dieu avec moi !

« A présent que je n'aperçois pas la belle lumière dorée du soleil ; à présent que je ne sais plus si le ciel est bien bleu, ou s'il est couvert de nuées grises et sombres; à présent que la nuit s'est faite en moi, l'espérance y est restée comme un rayon de soleil. Ainsi donc, mère, ne vous affligez pas : Tobie a été aveugle, et la vue lui a été rendue. Le Dieu de Tobie est toujours au ciel; il a toujours des anges pour conduire et consoler les affligés. »

Ces paroles d'espoir et de résignation découlaient

des lèvres de la fille aveugle comme un baume calmant sur la douleur de la mère, et quand la fermière retournait à la métairie, elle versait dans l'âme de son mari un peu de la consolation que sa fille avait répandue dans la sienne.

CHAPITRE II.

Les arrivants. — Le château, le presbytère et les deux jeunes amies.

Pendant la grande révolution, pendant la longue émigration des prêtres français à l'étranger, le curé du hameau des Saules avait passé les jours de son exil en Allemagne, dans le grand-duché de Bade. Là il s'était livré à l'étude de la musique, et bien souvent il avait envié pour nos églises de France des chants aussi suaves, aussi harmonieux que ceux qu'il entendait sur la terre du bannissement.

Pendant ces années d'épreuve et d'absence de la patrie, l'abbé Hardouin s'était dit bien des fois : « Si jamais le Dieu de saint Louis et de saint Vincent de Paul nous reconduit en France, j'aurai un orgue dans mon église pour enseigner à mes jeunes paroissiens à chanter en chœur les psaumes de David et les hymnes de l'Église. »

Ce vœu de l'exil, le prêtre l'avait réalisé dès son retour au pays natal; et dans la petite église gothique du hameau des Saules l'office était chanté avec une harmonie bien rare en France, et qu'auraient pu envier de grandes cathédrales.

Pendant son séjour au presbytère, Julienne, qui, après quelques mois de cécité, avait fini par avoir des *yeux au bout des doigts*, comme disent les aveugles, savait se conduire elle-même, et, sans être guidée par personne, descendait de sa chambre, traversait le jardin, en ouvrait la porte, entrait dans le cimetière, suivait le sentier entre les tombes et parvenait ainsi à l'église dont elle avait la clef. Là, après avoir prié et avoir vu à l'aide de sa foi vive et ardente Dieu, les saints et les anges dans la gloire du ciel, elle montait à l'orgue; n'ayant rien perdu de quelques leçons que lui avait données le bon curé, laissait aller sur le clavier ses doigts et ses pensées, et improvisait des accords pleins de douceur et de mélancolie. Bientôt, enseignée par son âme aimante et exaltée, elle acquit un talent réel, talent qui étonnait souvent et qui touchait toujours.

Dieu doit des compensations à celui auquel il a retiré la vue; et il faut bien qu'il en soit ainsi, car regardez les aveugles, leur figure est presque toujours sereine et la tristesse ne plisse pas leur front.

Julienne retrouvait donc dans la musique beaucoup du charme de sa vie de bergère; ce qu'elle avait vu pendant qu'elle gardait ses moutons, les nuages poussés par le vent, fuyant sur l'azur du ciel comme de grands vaisseaux sur l'espace des mers; les rayons du soleil jouant et scintillant sur les flots de la rivière; les saules, les aunes et les peupliers inclinant et relevant leurs cimes sous le souffle du matin et du soir, toutes ces choses qui la plongeaient dans de longues rêveries, elle croyait les revoir quand elle s'abandonnait à ses inspirations; tels accords lui rappelaient les scènes riantes et gaies des belles journées passées dans la prairie, tels autres évoquaient les souvenirs des mauvais jours et des orages. Cette musique, bien plus de sentiment que de science, est celle que j'aime : née de l'âme, elle va à l'âme. Dans ses effets on trouve mille réminiscences de la nature : tantôt c'est le ruisseau qui coule entre deux rives fleuries sur un lit de petits cailloux, tantôt c'est le grand fleuve qui roule en mugissant ses ondes bouillonnantes; parfois c'est le lion qui élève sa voix dans le désert pour demander sa proie; d'autres fois c'est le rossignol qui redit à la lune et au silence de la nuit sa chanson amoureuse.

Au hameau des Saules il y avait peu de nouvelles. Malgré le vieux proverbe : les jours se suivent et ne

se ressemblent pas, les jours que l'on y passait ne différaient guère entre eux. Fallait-il se plaindre de cette monotonie et regretter les événements qui surprennent, qui étonnent et qui font parler? En vérité je ne le crois pas. Dans ce que l'on appelle le drame de la vie il y a plus de deuil que de joie, plus de larmes que de sourires, plus d'adversités que de bonheur; et c'est du fond de l'âme que je félicite le hameau natal de Julienne de n'avoir eu aucun grand événement, comme gloire historique, à confier aux annales de la France. La gloire coûte souvent si cher! Un homme de génie l'a dit: « Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse! »

Un jour cependant, depuis l'incendie dont j'ai raconté le désastre, et qui avait été si funeste à Julienne, le hameau des Saules fut encore dans un nouvel émoi... émoi d'une tout autre nature : cette fois rien de sinistre; c'est tout simplement le passage de plusieurs voitures de poste, ce sont les claquements des fouets des postillons, le bruit des chevaux sur la route qui ont fait accourir les habitants sur le seuil de leurs maisons.

Ces trois voitures, remplies d'opulents voyageurs, avaient leur impériale chargée de vaches et de caisses, et sur les siéges de devant et de derrière de grands laquais, de petits grooms et des femmes de chambre.

La poussière recouvrait domestiques et maîtres, landau, calèches et coupés, chevaux et postillons. Sur les portières, au travers de la poudre du voyage, on apercevait de nobles armoiries avec la toque et le manteau de pair. Tout ce cortége s'arrêta à l'auberge de la Croix-Verte, et un valet de chambre descendant de dessus le siége de la première voiture demanda le chemin qui conduisait au château du Landais, et à quelle distance il était du village.

« Vous n'en êtes plus qu'à une demi-lieue, » répondit l'aubergiste, et le valet de chambre s'approchant de la portière redit à ses maîtres la réponse qui venait de lui être faite.

Alors un homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'une redingote de voyage d'une étoffe d'été, d'un large pantalon, et chaussé de souliers gris à guêtres de la même couleur, descendit de voiture et alla dire aux voyageurs des deux coupés de prendre les devants et de se rendre au Landais, dont on n'était plus qu'à une demi-lieue.

Aussitôt les postillons, qui étaient descendus de cheval pour se rafraîchir, se remirent en selle, et faisant claquer leur fouet, comme ils le font quand on paie doubles guides, annoncèrent qu'ils avaient l'honneur de conduire de grands personnages.

Le voyageur qui semblait être le chef de la famille,

et qui tenait à la main un album ou livre de notes, demanda au propriétaire de l'auberge de la Croix-Verte s'il n'y avait rien de curieux dans le pays, rien qui méritât d'être visité.

« Quant à ce qu'il y a de curieux, Monsieur, répondit l'hôtellier, nous ne voyons pas grand'chose, nous; mais cependant il nous arrive quelquefois par-ci par-là des voyageurs comme vous qui trouvent notre petite église curieuse et belle. Pour moi, Monsieur, je la trouve bien vieille et bien laide. »

Le noble Anglais (car les voyageurs arrivaient d'outre-mer) fit signe à un laquais resté sur le siége de derrière de descendre et d'ouvrir la portière.

Le marche-pied baissé, le voyageur aux cheveux blancs et aux belles manières tendit la main à une femme qui paraissait avoir au plus cinquante ans. Elle était belle encore, surtout par la distinction de sa tournure; elle était vêtue d'une robe de toile écrue couleur de poussière : ses pieds étaient chaussés de brodequins verts, et une capote verte, avec un long voile de gaze de la même couleur, ombrageait son visage sans trop le cacher et sans dérober la noble expression de ses traits, la blancheur de son teint et de grosses boucles que le temps avait commencé à grisonner.

A peine son joli pied avait-il touché terre, qu'elle

se retourna vers l'intérieur de la voiture, et alors elle et celui que nous avons désigné comme le chef de la famille tendirent la main à une jeune fille de quatorze à quinze ans, toute vêtue de blanc comme ces enfants malades que l'on a voués à la sainte Vierge.

Il y avait dans l'empressement et dans les manières des voyageurs quelque chose qui révélait le père et la mère. Aussi ce fut avec un sourire tendre et triste que la belle et pâle enfant remercia ceux qui soutenaient sa faiblesse et sa débilité.

« Oh! que cette fraîcheur est bonne et me fait de bien! dit la jeune fille en ôtant son chapeau de route et en secouant sa belle chevelure blonde. Comme ce souffle du soir est bon, ma mère! c'est comme une de vos caresses. »

Puis elle ajouta en s'adressant à son père :

« Il y a donc quelque chose à voir ici, puisque nous nous y arrêtons?

— Mon enfant, il y a une vieille église : je sais que vous les aimez, et c'est pour cela que j'ai fait arrêter dans ce village pendant que vos frères et votre tante sont allés au Landais afin d'y préparer nos logements.

— Oh! je vous remercie; j'aime, comme vous le dites, les vieilles églises, surtout au soleil couchant; et celui de ce soir est bien beau!

— Si vous voulez, Amélie, prendre un croquis du vieux temple et du paysage, il faut vous presser, ma chère enfant, car l'humidité du soir vous est défendue; vous le savez, mon amour! »

Je n'ai pas besoin de dire que celle qui parlait ainsi était la mère. En disant ces paroles elle avait croisé un manteau de cachemire blanc sur la poitrine de sa fille.

Pendant que la jeune personne et sa mère s'étaient rapprochées de l'église pour examiner de près les gothiques sculptures et les naïves figurines d'anges et de saints qui ornaient son portail en ogive, elles furent grandement surprises d'entendre à la fin du jour, et dans l'humble église d'un petit hameau, les sons religieux de l'orgue.

« Entrons, » dirent-elles, et, avant de pénétrer dans le lieu saint, Amélie appela son père resté à l'entrée du cimetière, occupé à lire l'épitaphe d'une tombe sur laquelle donnait le dernier rayon du jour.

L'étonnement des voyageurs redoubla lorsqu'en entrant dans la maison de prière ils la trouvèrent entièrement vide. Personne, ni dans le sanctuaire, ni dans la nef, ni dans les bas côtés; et cependant du haut de la galerie, sous laquelle ils s'étaient arrêtés, coulaient des flots d'harmonie. Il y avait dans cette musique simple et grave quelque chose qui, ainsi que

la voix des anges, vous commandait de tomber à genoux et d'adorer. Aussi les trois étrangers catholiques, s'étant avancés jusqu'à la balustrade du sanctuaire, s'agenouillèrent en face de l'autel et sous la lampe d'argent qui brûle jour et nuit.

Après un instant de prière, le père d'Amélie l'invita à s'asseoir: lui et sa femme prirent place dans un banc et écoutèrent avec admiration et délices l'organiste de village.

Trop tôt à leur gré cette ravissante mélodie cessa, et dans le silence de l'église ils entendirent les pas de quelqu'un qui descendait lentement l'escalier de la tourelle conduisant à la galerie de l'orgue. Le noble étranger, voulant connaître l'artiste plein d'âme et de talent qu'il venait d'entendre, se hâta vers la porte du petit escalier; cette porte en bois de chêne découpé à jours s'ouvrit et laissa voir sur la dernière marche et dans la pénombre une jeune personne d'une quinzaine d'années.

« Dites-moi, je vous prie, fit le voyageur, quel est l'organiste que je viens d'entendre et d'admirer; va-t-il bientôt descendre? je voudrais le remercier du plaisir qu'il vient de nous faire, à ma femme, à ma fille et à moi. Croyez-vous qu'il reste encore longtemps dans l'église?

— Monsieur, il n'y a plus personne, et en sortant

je dois fermer la porte et reporter la clef de l'église à la cure. »

Disant ces mots, Julienne n'était plus sur l'escalier de la tourelle, et, mieux éclairée, le voyageur put voir et observer ses traits. Ils étaient d'une grande pureté de ligne; seulement la carnation de son visage était un peu brunie par le soleil; ses paupières, bordées de longs cils noirs, ne laissaient point voir son regard. D'abord le gentilhomme pensa que c'était par timidité que la petite paysanne tenait ainsi les yeux attachés aux dalles de l'église; mais bientôt il reconnut qu'elle était aveugle.

« Serait-il possible, lui dit-il, que ce fût vous, jeune fille, qui venez de toucher de l'orgue?

— Oui, Monsieur, c'est moi; répondit bien bas et bien timidement Julienne.

— Vous, si jeune... dans ce village... c'est incroyable! Et quel a été votre maître?

— M. le curé.

— Quoi, le curé de ce hameau!

— Oui, Monsieur.

— Et où lui-même est-il devenu capable de faire un élève comme vous?

— Oh! Monsieur, je ne sais pas grand'chose, moi!.. je ne sais que mettre les doigts sur le clavier, et puis je les laisse aller... et puis je verse ici mon

âme devant Dieu ! Mais M. le curé est un grand musicien ; il a passé de longues années en Allemagne, et c'est là qu'il a acquis tant de talent.

— Peut-on quelquefois l'entendre ?

— Oh ! oui, Monsieur, quand un prêtre des environs vient chanter la grand'messe, lui monte à l'orgue, et alors on pourrait croire que c'est la musique du paradis que l'on écoute.

— Nous avons éprouvé cela tout à l'heure en vous entendant, » dit la mère d'Amélie, qui depuis quelques instants était venue avec sa fille se joindre à la conversation.

A ce gracieux compliment la villageoise artiste, tirant de sa poche la clef de l'église, fit un pas vers la porte.

« Il est temps que nous partions, dit l'étranger ; nous avons encore un peu de chemin à faire pour nous rendre au Landais. Nous reviendrons vous entendre. Veuillez dire à M. le curé que de nouveaux paroissiens lui sont arrivés, et qu'avant peu nous aurons l'honneur de nous présenter chez lui pour lui rendre nos devoirs. »

Pendant que le père d'Amélie disait ces mots à Julienne, la jeune Anglaise attachait son regard sur elle, et ressentait dans son cœur tout pétri de bonté une grande pitié pour la pauvre aveugle.

En face l'un de l'autre se trouvaient ainsi deux malheurs : l'un, celui d'Amélie, était comme doré par la richesse; mais sous l'extérieur brillant, sous le manteau de cachemire il y avait une pauvre poitrine étroite, et dans cette frêle poitrine un germe de mort... Cette rose blanche et parfumée était piquée au cœur par un de ces vers qui tuent.

Quant à l'infortune de la fille du hameau, elle n'avait aucune de ces quasi-consolations; mais Dieu, dont la bonté mesure le vent de l'hiver à la toison du petit agneau, avait donné à la paysanne aveugle une pieuse et poétique imagination.

L'imagination! sainte Thérèse l'a appelée *la folle du logis*. J'en demande pardon à la sainte, mais l'imagination est bien souvent la meilleure des consolatrices.

Les couleurs vives du couchant s'étaient éteintes et fondues dans les nuances grisâtres du soir quand les nobles étrangers et leur fille remontèrent en voiture pour se rendre au Landais.

Ce château n'était plus, depuis quatorze ans, habité par ses anciens maîtres. Attachés depuis plus de deux siècles à la maison royale de France, les comtes de Mareuil avaient quitté le Poitou et vivaient à la cour, où ils possédaient des charges héréditaires En 1790 ils avaient émigré.

Au commencement de l'empire cette noble famille était rentrée en France, et les deux jeunes fils de l'ancien menin de Louis XVI, séduits par la gloire du soldat qui venait de détrôner l'anarchie, avaient pris à leur retour de Londres du service dans nos armées, et à la suite des aigles victorieuses avaient glorieusement visité toutes les capitales de l'Europe.

Les descendants d'Agénor de Mareuil, qui avait eu l'honneur de combattre aux côtés d'Henri IV, s'étant distingués parmi les plus braves pendant la campagne de Prusse, Napoléon s'était attaché ces deux frères; il avait nommé l'aîné officier d'ordonnance, et au second, blessé à Iéna, il avait donné une des plus importantes préfectures d'Italie.

Quand Napoléon, par sa retraite à l'île d'Elbe, eut délié de leur serment les Français qui s'étaient dévoués à sa cause, MM. de Mareuil vinrent offrir leur épée aux Bourbons, que leurs pères avaient servis.

En 1830, ils rentrèrent l'un et l'autre dans la vie privée, et, après quelques arrangements indispensables, tous les deux, avec leur famille, allèrent planter leur tente auprès du palais de l'exil. Ils avaient toujours été conviés aux fêtes des Tuileries; ils crurent devoir partager les tristesses du bannissement.

Depuis leur départ, le Landais avait continué à être entretenu comme si les propriétaires n'avaient pas cessé d'y demeurer. Un vieil homme d'affaires avait constamment veillé à ce que tout ce qu'avaient laissé ses maîtres restât à sa place; aussi cette belle habitation, que la famille de lord Mountclare venait de louer pour plusieurs années, offrait dans tout son intérieur les preuves peintes, sculptées ou gravées, des affections politiques des seigneurs.

Sous le règne de François I[er], cet antique manoir avait été illustré de tous les gracieux ornements de la renaissance; le corps du logis, par son architecture, son haut toit, ses clochetons et ses cheminées monumentales, attestait bien cette brillante époque et rappelait les merveilles de Chambord et de la grande façade du château de Blois. Les ailes du château, bâties sous Louis XIII, n'avaient plus la même légèreté ni la même élégance; et le mélange de briques et de pierres de taille s'y faisait remarquer.

Lord et lady Mountclare avaient connu en Angleterre le comte et la comtesse de Mareuil, et s'étaient trouvés avec eux dans les mélancoliques salons d'Holyrood. C'est là qu'ayant témoigné le désir de trouver sous le beau ciel de France une habitation confortable pour y conduire leur fille, souffrante de

la poitrine, les Mareuil leur avaient offert leur château du Landais.

Dès le soir même où les voyageurs avaient vu et entendu Julienne au hameau des Saules, ils avaient fait leur installation au château délaissé des Mareuil, et devaient y séjourner jusqu'à ce que la santé de leur fille Amélie se fût fortifiée ; car, voyez-vous, à ces riches et opulentes familles anglaises qui se sont bâti de si splendides demeures, qu'elles pourraient servir de palais à des rois ; à ces familles favorites de la fortune qui ont tapissé leurs murs de chefs-d'œuvre de toutes les écoles ; qui ont, grâce à leur entente de comfort, su exiler de leurs maisons la bise qui refroidit et la fumée qui suffoque ; qui ont autour de leurs châteaux des parcs si immenses qu'on dirait des pays tout entiers ; il manque quelque chose, quelque chose qu'ils vont chercher par delà le détroit, et qu'ils ne trouveraient pas dans leurs trois royaumes : un ciel bleu et un radieux soleil.

Aussi combien en rencontrez-vous de ces familles enviées, tant elles ont d'or, de gens, de chevaux et de belles voitures, venant mendier la santé à nos beaux climats ! Si vous regardez bien dans leur opulence, vous trouverez sous leurs brillants dehors quelques visages pâles et maladifs, quelques vieillards rongés de spleen, ou quelques jeunes filles

consomptives et étiolées, frêles fleurs qu'on éloigne des froids brouillards pour qu'elles ne meurent pas.

Amélie était une de ces fleurs-là ; et il y avait quelque chose de touchant à voir combien ses frères et sa tante, qui étaient arrivés au château du Landais avec elle et lord et lady Mountclare, avaient choisi pour elle avec empressement la chambre d'où l'on apercevait le plus beau point du paysage, et celle dont les fenêtres s'ouvrant au midi ne laisseraient parvenir à la malade adolescente que des brises tièdes et embaumées de la senteur des orangers. Ainsi on lui faisait en France une petite Italie.

De toutes les maladies celle qui attache le plus à ceux qui en sont atteints, celle qui fait aimer davantage ceux qu'elle pousse vers la tombe, c'est la phthisie. Ceux qui en souffrent ont un je ne sais quoi qui attire et qui charme ; ils sont plus aimants, plus caressants que les autres ; on dirait qu'ils prévoient qu'ils n'ont pas beaucoup de jours à aimer ceux qui les entourent et les soignent.

Amélie avait cet attrait ; elle l'exerçait sur tous ceux qui la voyaient ; avec une grâce indicible, elle rendait sa maladie aimable ; aussi que de tendresse, que de soins empressés autour d'elle ! Quand Dieu nous envoie la souffrance, il faut la recevoir avec ré-

signation, il faut la recevoir ainsi non-seulement à cause de Dieu, mais encore à cause de nous-mêmes; car la résignation, c'est le baume sur nos douleurs; c'est encore l'attraction qui fait venir des amis autour de la couche du malade. La résignation, c'est la grâce, c'est l'amabilité de la douleur.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'installation de la famille anglaise au château du Landais, lorsque Amélie Mountclare dit à sa mère:

« Quand retournerons-nous au hameau des Saules pour entendre encore l'organiste aveugle?

— Dès ce soir même, si vous le voulez, chère enfant, » répondit lord Mountclare, qui bien souvent ne lisait qu'à demi quand il lisait dans le salon où se trouvait sa fille. Alors son esprit était plus à son enfant qu'au livre que tenaient ses mains et que regardaient ses yeux. La tante et les frères d'Amélie, qui avaient beaucoup entendu vanter le talent de la jeune paysanne, voulurent être de la partie, et, un peu avant que l'*angelus* sonnât, deux voitures partirent de la cour du Landais, emmenant toute la famille à l'église du hameau des Saules.

Bonne et excellente famille, tous ses membres et les serviteurs eux-mêmes n'avaient qu'une pensée bien fixe, qu'un désir bien arrêté, bien immuable, celui de soulager, de voir guérir, celui de

sauver la jeune fille dont le front semblait par moments marqué du doigt de la mort.

Depuis le peu de jours que l'on habitait le Landais, le temps avait été d'une extrême douceur; on eût dit que notre belle France avait mis comme de la coquetterie à bien recevoir, à bien accueillir les étrangers qui venaient lui demander de la santé et de beaux jours pour leur enfant chérie. Aussi dans la famille il y avait déjà plus de sourires que de coutume, parce que l'espoir, si habile à se glisser dans les cœurs aimants, leur était venu en voyant la poitrine d'Amélie plus libre et moins oppressée.

Quand les voitures s'arrêtèrent à la porte du cimetière, les sons de l'orgue s'échappaient encore de l'église, et venaient se confondre harmonieusement avec les murmures et les ombres du soir. Après avoir silencieusement traversé le cimetière, les Mountclare ouvrirent doucement la petite porte gothique, et, de peur que le bruit de leurs pas ne retentît sur les dalles, ils demeurèrent et s'agenouillèrent sous le porche.

La paysanne inspirée, se croyant bien seule avec Dieu, se surpassa encore; jamais elle n'avait versé avec tant d'abondance son âme devant le Créateur : c'était vraiment à faire croire à la musique des anges.

Pendant près d'une heure ces ravissants accords montèrent vers le ciel, et ils n'y montaient pas seuls, car du fond du cœur ils faisaient jaillir la prière et l'emportaient aux régions bienheureuses.

En sortant de l'église, lord et lady Mountclare, comme ils l'avaient promis à Julienne, allèrent avec toute leur famille faire visite au curé. Quand ils ouvrirent la porte du presbytère, ils trouvèrent l'homme de Dieu assis sur un banc de pierre placé près du seuil que la misère et la douleur connaissaient et franchissaient souvent.

Aux pieds du vieillard, assis sur le gazon, cinq ou six jeunes garçons de sept à huit ans écoutaient les paroles paternelles du ministre de celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. » En voyant entrer si nombreuse et si belle compagnie, le curé du hameau se leva, et allant au-devant des visiteurs leur dit :

« Je suis honteux, milord et milady, de n'avoir pas prévenu la visite que vous voulez bien me faire; mais à ce moment de l'année nos occupations redoublent et nous laissent bien peu de temps.

— Et ce peu de temps, dit lord Mountclare, est employé par vous à visiter les gens qui doivent passer avant nous : les malades et les pauvres. Mais après

eux, quand vous aurez répondu à leurs gémissements, quand vous aurez secouru leurs misères, venez chez nous, M. le curé, car nous sommes vos paroissiens et avons déjà deux fois délicieusement prié dans votre jolie église.

— Oui, Milord, je sais que vous avez déjà prié devant notre autel, je sais que vous avez entendu une jeune paysanne toucher de l'orgue, et que vous avez daigné lui donner quelques éloges.

— Une part de nos éloges doit revenir à son maître, dit lady Mountclare, à celui qui sait faire de telles élèves; ce maître, elle nous l'a nommé, c'est vous, M. le curé.

— Non, c'est Dieu bien plus que moi qui a donné à Julienne le talent que vous avez applaudi. Plus je vais, plus je vois, plus j'examine et plus je me convaincs que Dieu a mis quelque chose d'extraordinaire en cette jeune fille; elle n'est pas seulement artiste, elle est poëte;... elle n'est pas seulement poëte, elle est mieux que cela, elle tient de la sainte inspirée, et c'est merveille que d'entendre la fille aveugle de pauvres et simples métayers parler de la puissance et de la bonté du Créateur presque aussi bien que les prophètes et les élus du ciel.

— Oh! ma mère, dit Amélie, que j'aimerais à l'entendre!

— Je prierai, répondit lady Mountclare, M. le curé de l'amener avec lui prochainement au Landais. »

Pendant que le pasteur faisait les honneurs de son presbytère aux nobles étrangers, pendant que la famille Mountclare admirait la simplicité de bon goût et la propreté qui régnaient dans toute la maison, Julienne, revenant de l'église, ouvrit la porte de la cour, et avec cette démarche incertaine qu'ont les aveugles et à laquelle la jeune fille ajoutait une certaine grâce, par le sentier que le pied des pauvres avait tracé dans l'herbe de la cour, elle s'avança jusqu'au puits qui se trouvait au milieu du gazon et prit sur la margelle une corbeille recouverte; alors elle jeta à pleines mains des graines de sarrasin, de blé et de maïs devant le colombier en chantant ces couplets:

Venez, venez matin et soir,
Vous qu'hélas! je ne puis plus voir,
Mes colombes, mes tourterelles;
Petits êtres si gracieux,
Qui planez si haut dans les cieux,
Que n'ai-je vos yeux et vos ailes!

Gentils oiseaux, volez vers moi,
Venez et mangez sans effroi
Dans mes mains que j'aime à vous tendre;
Mon devoir est de vous nourrir,
Mon bonheur est de vous chérir,
Mon plaisir est de vous entendre.

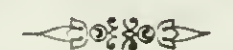
Aussitôt un grand nombre de pigeons, de tourterelles et de colombes quittèrent le toit où ils roucoulaient, arrivèrent à cette voix bien connue, et prirent avidement aux pieds de Julienne leur repas du soir.

Pendant que quelques pigeons béquetaient le grain tombé à terre, des colombes et des tourterelles voltigeaient autour de la pauvre enfant, et par instants se posaient sur ses épaules, faisant entendre leurs roucoulements plaintifs et ayant l'air de la presser; on eût dit que ces jolies et aimantes créatures plaignaient la jeune fille aveugle; elle prenait dans ses mains les plus apprivoisées, elle les baisait, les pressait contre son sein, comme pour les remercier du plaisir que ces oiseaux lui donnaient chaque matin et chaque soir.

Le curé l'appela : sans gaucherie, sans embarras elle se rendit au salon. De la cour elle avait reconnu les voix qu'une seule fois elle avait entendues à l'église; encore ce soir-là on lui fit beaucoup de compliments. Une voix lui plaisait plus que toutes les autres, c'était celle d'Amélie; aussi quand la jeune Anglaise lui dit :

« Ma mère vient de demander à M. le curé de vous amener au Landais, je serai bien ravie de vous y voir...

— Et moi, avait répondu Julienne, je serai bien heureuse de vous entendre; elle est si douce votre voix, que je suis sûre que vous êtes bien jolie... Mes yeux ne voient plus, mais mon cœur devine... »



CHAPITRE III.

Le jour de naissance. — La fête. — Voyage aux climats tempérés. — Allégement de malheur. — Bonheur troublé. — Prélude du crime.

Huit jours après leur visite au curé du hameau des Saules, lord et lady Mountclare lui écrivirent que le 25 août était l'anniversaire de la naissance de leur fille Amélie, et qu'ils seraient l'un et l'autre bien heureux de le voir réuni à leur famille pour souhaiter de la santé à leur chère malade.

Lady Mountclare ajoutait : « Amenez avec vous, « M. le curé, l'intéressante aveugle qui demeure « chez vous ; elle nous fera plaisir à tous ; mais à ma « pauvre enfant ce sera du bonheur qu'elle appor- « tera ; car sa jeune âme s'est attachée à celle de « Julienne comme celle de David s'était, selon « l'admirable expression de l'Écriture, fondue dans « celle de Jonathas. »

Cette invitation ravit la fille du hameau, et la bonne et excellente sœur du curé se mit tout de suite à faire une belle robe de percale blanche et un joli bonnet de paysanne à Julienne. Elle l'aimait comme son enfant, et dans tous les apprêts de toilette qu'elle faisait pour sa jeune amie il y avait quelque chose de la tendresse et de l'orgueil maternel.

La pieuse famille de Mountclare n'aurait pas cru bien célébrer le jour de naissance d'Amélie si elle n'avait tout d'abord mis cette journée sous la protection de Dieu; aussi elle avait prévenu le curé que la chapelle du Landais, dédiée à saint Louis, serait parée comme pour les fêtes les plus solennelles, et qu'elle lui aurait une grande obligation s'il voulait y célébrer la messe.

« Il y aura, disait lord Mountclare dans sa lettre « au pasteur du hameau, un déjeuner pour tous vos « paroissiens, dressé dans la grande salle de char- « mille du parc. Amenez beaucoup de monde, afin « que nous ayons beaucoup de prières pour Amélie; « faites-nous une liste de ceux qui sont dans la mi- « sère, pour qu'ils soient, autant que nous le pour- « rons, secourus et consolés au nom de notre pauvre « enfant.

« N'oubliez pas de me remettre la liste des jeunes

« filles dont l'âge se rapproche de celui d'Amélie, « de celles de cet âge qui seront souffrantes; ma « femme veut que des secours particuliers soient « remis à leurs familles, pour qu'elles puissent rece- « voir tous les soins que leur état exige. »

Oh! si tous les heureux et tous les riches du monde concevaient les fêtes comme les parents d'Amélie, elles seraient bien plus douces à ceux qui les donnent, et du haut du ciel les anges aimeraient à regarder ces réjouissances qui ne font pas seulement qu'amuser, mais qui portent la consolation là où il n'y a point de bonheur.

Le 25 août, le soleil se leva superbe et radieux, vrai soleil de fête : tout dans la campagne semblait préparé pour la vieille solennité française. Aucun nuage gris, aucune nuée pluvieuse ne s'étendait sur l'azur d'en haut pour menacer les plaisirs de la journée. Un beau jour est une fête que le Ciel donne à la terre. Une douce et tiède brise agitait la cime des arbres et des arbustes du parc du Landais, et quelques fleurs que le zéphyr de l'aube avait fait tomber des branches jonchaient par endroits le sable bien ratissé des allées.

Amélie avait pensé qu'un jour de fête ne peut jamais commencer trop tôt; l'air du matin lui étant d'ailleurs recommandé comme un des meilleurs re-

mèdes à son état, elle s'était levée presqu'en même temps que le soleil, et était allée, accompagnée du jardinier, faire toute une moisson de bouquets pour en parer l'autel de Saint-Louis. Dans de grands vases élancés, qu'on appelle cornets du Japon, bariolés d'or, de rouge et de gros bleu, elle avait mis de hautes tiges de lis mêlées de touffes de laurier-rose.

Il était touchant de voir cette pâle et jolie fille, avec ses longs vêtements blancs du matin, s'enfoncer dans les massifs, tantôt élevant ses beaux bras pour atteindre des fleurs placées au-dessus d'elle, tantôt se courbant sur les buissons ou sur les plates-bandes pour y cueillir les touffes odorantes qui méritaient par leur beauté d'être placées sur l'autel du Dieu de la nature. En voyant Amélie Mountclare occupée de ces soins poétiques et pieux, on eût dit un de ces beaux anges que Raphaël aimait à peindre et qui sont chargés dans le ciel d'entretenir l'autel des parfums.

Avant neuf heures, le curé, sa sœur et Julienne étaient arrivés au Landais dans la cariole du maire, qui avait voulu venir avec ses administrés, tous parés de leurs plus beaux habits du dimanche, et qui, en entrant dans le parc de la noble demeure, s'allèrent grouper dans les environs de la chapelle, assise sur une petite colline, et à laquelle on mon-

tait par une allée tournante bordée de rosiers et d'alaternes, d'hortensias et de rhododendrums.

Dès avant la messe les abords du château avaient donc déjà perdu ce que dans l'habitude de tous les jours ils avaient de silencieux et de tranquille.

La cloche de la chapelle attirait maintenant dans la même direction la foule éparse et disséminée dans le parc. La messe allait commencer. Déjà les châtelains étaient rendus à la tribune; le prêtre allait sortir de la sacristie; Amélie Mountclare s'aperçut que Julienne n'était pas venue prendre place dans la galerie de la famille; elle en descendit bien vite et l'alla chercher pour qu'elle vînt prier près d'elle. Après l'évangile le curé fit une courte allocution sur la fête du jour. Le prêtre français parla avec un orgueil national que Dieu n'aura pas désapprouvé, du saint que la France a donné au ciel. En racontant toutes les vertus de Louis IX, il exalta sa charité et sa constante *compatissance* envers tous les malheureux, mais surtout envers les aveugles. Il dit comme il avait fondé à son retour de Palestine l'hospice des Quinze-Vingts, en faveur de beaucoup de soldats croisés, ses compagnons d'armes, qui avaient perdu la vue dans les sables d'Afrique, et comment depuis sa mort beaucoup d'aveugles avaient été guéris de leur cécité par l'attouchement de ses reliques.

A ce passage du discours du curé, Amélie prit la main de Julienne, la serra fortement, et lui dit en se penchant à son oreille :

« Julienne, vous serez guérie! j'irai avec vous en pèlerinage prier sur le tombeau de ce grand saint. »

Je n'essaierai point de redire comment se passa cette journée de fête, car l'homme a beau avoir beaucoup de génie, toutes les fêtes se ressemblent : ce furent des danses sur la pelouse, des joutes sur l'étang, des courses dans la grande allée, des repas sur l'herbe, et un feu de joie le soir.

Quand le moment du départ fut venu pour tous, Amélie et sa mère s'opposèrent à ce que Julienne retournât au village, et il fut convenu qu'elle resterait toute la semaine au château.

« Elle aura, dit lord Mountclare, un orgue avant peu de jours; on doit nous en envoyer un de Paris, et, d'après ma demande, il aurait dû arriver aujourd'hui. Ainsi, M. le curé, soyez tranquille, votre élève ne perdra rien de son talent en demeurant avec nous. »

A ces mots Amélie, transportée de joie, sauta au cou de son père et l'embrassa en disant :

« Oh! que nous allons être heureux tous ensemble! »

Ce cri de joie de la noble jeune fille alla au cœur

de la paysanne. Dans ses yeux fermés à la lumière on ne put voir briller son contentement; mais sur ses jolies lèvres rosées on vit se révéler ce qui se passait en elle.

Les fêtes du mois d'août n'en voient guère venir après elles : septembre amène la Saint-Michel, octobre la Sainte-Thérèse, puis après cela c'est la *Toussaint*, qui touche à la journée des Morts.

Le coup de vent qui s'élève aux environs du jour des Trépassés s'était fait ressentir au Landais. Les allées du parc n'étaient plus, comme à la Saint-Louis, jonchées de fleurs qu'avait fait tomber des arbres une brise embaumée; mais des feuilles sèches et jaunies recouvraient leur sable et bruissaient tristement sous les pas des promeneurs.

Des brouillards gris et froids, ressemblant à ceux de l'Angleterre, voilaient depuis six semaines l'horizon du paysage, et quand le soleil venait à percer ce voile humide et malsain, ses rayons n'avaient presque plus de chaleur.

Les fleurs se ressentaient de ce changement de saison; elles se penchaient sur leurs tiges et perdaient leurs parfums et la vivacité de leurs couleurs.

Ce qui souffrait le plus de ce refroidissement de la nature, c'était Amélie : depuis deux mois, malgré le bonheur que lui causait la présence de Julienne,

la pauvre enfant déclinait de plus en plus ; elle seule croyait aller mieux, parce qu'elle était heureuse et contente ; mais tous ceux qui avaient mis leur espérance et leur amour sur sa tête se sentaient le cœur serré en voyant son agitation fébrile et en entendant les mille et un projets de mouvement, de plaisir et de voyage qu'elle formait sans cesse. Les plus fameux médecins de l'Angleterre avaient conseillé aux parents de la malade de quitter les pays froids et brumeux, et de la conduire sous un beau soleil et dans un climat plus chaud. Le soleil de France, avaient-ils dit, la guérira : maintenant les plus habiles médecins de France disaient : C'est dans la tiède température de l'Italie seulement que lady Amélie pourra retrouver la santé.

Quand les médecins parlent ainsi, quand ils envoient au loin les êtres souffrants, c'est mauvais signe : les parents, les amis et les serviteurs qui entourent et qui soignent les malades se sentent saisis d'une vive inquiétude. Mais heureusement aux craintes de l'âme il se mêle toujours un peu d'espérance, et grâce à elle la famille garde assez de force pour se mettre en route et aller chercher le pays lointain où la guérison leur est montrée. Voilà donc lord et lady Mountclare obligés d'enlever et de replier leur tente pour aller la planter là où la nature sera

douce à leur pauvre enfant. Naples, l'ancienne Parthénope, cette sirène qui fait oublier la patrie à tant d'étrangers et qui les attache si étroitement à sa vie de délices; Naples, qu'Amélie avait si souvent et si ardemment désiré voir par tout ce qu'elle en avait lu et entendu dire, fut indiquée comme la résidence la plus salubre. Eh bien! quand la résolution d'aller s'établir dans cette ville eut été prise par sa famille, quand elle en fut informée, elle fondit en larmes; car, malgré son amour pour le changement, elle tenait à rester au Landais à cause de Julienne. Ses larmes s'arrêtèrent tout à coup quand sa mère lui dit :

« En regrettant si fort le Landais, c'est à Julienne que tu penses, Amélie. Console-toi, chère enfant, la jolie paysanne du hameau des Saules doit être du voyage, et ainsi tu ne seras point séparée de ta nouvelle et gracieuse amie. »

A ces mots, la belle Anglaise passa rapidement des pleurs à la joie la plus vive.

Au cœur de lord et de lady Mountclare l'espérance de voir guérir Amélie restait vif et tenace. Aussi ils promirent bien au curé du hameau des Saules, au père et à la mère de Julienne de revenir avant un an habiter le château du Landais, où déjà ils avaient pris un peu racine par l'intérêt qu'ils portaient à l'honnête population environnante et par les égards

et la gratitude qu'on leur témoignait dans la contrée.

Dès les premiers jours de décembre la pieuse et noble famille anglaise quitta la terre et le château de la famille de Mareuil, après avoir laissé entre les mains du vénérable curé du hameau d'abondants secours pour les pauvres du pays. Le jour de ce départ le soleil était bien radieux et le ciel bien bleu, mais ses beaux rayons ne tombaient pas sur la verdure des arbres et sur l'herbe des prairies. L'herbe était recouverte d'une blanche nappe de neige, et sur l'azur du ciel les arbres n'agitaient plus leur feuillée, mais y dessinaient leurs longs rameaux tout scintillants de frimas ressemblant à des perles, et de givre chatoyant au grand jour comme des diamants à la lueur des lustres. Si l'hiver a de beaux jours, ce jour-là était un de ses plus beaux.

Avant de monter en voiture, Julienne pleura beaucoup en faisant ses adieux à son père et à sa mère, à ses compagnes d'enfance, et au vénérable pasteur qu'elle aimait comme un autre père. On l'a dit souvent : Quand on se fait des adieux ce ne sont pas ceux qui partent; ce sont ceux qui restent qui sont le plus à plaindre. Aussi ma pitié s'attache bien plus au père, à la mère et aux amis de Julienne, qu'à la jeune fille elle-même. Julienne allait avoir dans ses voyages des distractions à mêler à ses

regrets; mais ses parents, qu'auront-ils pour combler le vide que son absence allait leur faire?

Je ne vous raconterai point ce que les voyageurs virent dans leurs explorations à travers l'Italie :

Gênes avec ses palais de marbre si splendidement habités autrefois, si déserts aujourd'hui;

Venise, la ville des doges, qui se souvient de leur gloire et qui pleure sa grandeur passée;

Florence, la perle de l'Italie, la ville des arts avec toutes ses merveilles de statues et de tableaux, avec ses églises, ses bibliothèques, ses souvenirs, sa bonne compagnie et son beau ciel;

Rome, la reine des cités, la ville aux sept collines, où la religion chrétienne est venue s'asseoir pour que la patrie des Scipions, de Paul-Émile, de Marc-Aurèle et de Titus pût être, à juste titre, appelée la ville éternelle;

Naples, dont les délices lui ont valu ce dicton traditionnel : *Voir Naples et mourir.*

Toutes ces choses, toutes ces villes et bien d'autres encore, lord et lady Mountclare les virent sans trop se hâter, comme font les vrais touristes; et ils avaient un grand bonheur quand leur fille Amélie trouvait, au milieu de ses distractions du voyage et des brises caressantes de la molle Ionie, une recrudescence de vie et de force.

Les bienfaits de ces agréables pérégrinations ne furent pas seulement pour la noble fille des Anglais voyageurs ; à Florence, Julienne aussi commença à recouvrer la vue ; dans cette ville, la famille qui l'avait adoptée l'ayant remise aux mains d'un habile oculiste, la nuit de la cécité commença bientôt à se faire moins noire, grâce aux soins de cet homme que l'Italie comptait parmi ses notabilités, et qui, ainsi que les illustrations de tout genre, était venu s'établir dans la ville des Médicis. L'oculiste Warco répétait souvent à la protégée de lady Mountclare, à la fille du hameau des Saules :

« Mon enfant, ne mettez pas toute votre foi et toute votre espérance dans mes collyres, laissez au souffle du matin et à l'eau pure et froide des fontaines le soin de vous rendre la vue. Le souffle du matin c'est comme l'haleine de Dieu ; ouvrez-lui vos yeux bien grands, et ce souffle vous guérira ; mais autant le matin vous sera bon et salutaire, autant il vous faudra éviter et craindre la fraîcheur du soir ; ne vous laissez point aller à la tentation de ces beaux clairs de lune, qui rendent nos ruines si mélancoliques et nos monuments si beaux.

« Malgré mes études scientifiques, ajoutait le docte vieillard, il m'est encore resté un peu de poésie dans l'âme, et je sais tout le charme qu'il y a à res-

pirer parmi les orangers et les myrtes sous un beau ciel étoilé ; mais de ce charme et de cet attrait défendez-vous, jeunes filles, car dans le serein et la rosée des nuits il y a quelque chose de funeste aux meilleurs et aux plus beaux yeux. »

Il y avait sans doute de la poésie dans cette ordonnance du signor Warco, et il n'y a là rien qui doive nous surprendre, car dans les temps primitifs les hommes qui tenaient la lyre, et qui, par leurs chants, apaisaient souvent les douleurs de l'âme, possédaient aussi de merveilleux secrets pour guérir les maux du corps.

Ce régime matinal commandé à Julienne convenait également à Amélie; aussi, dès le point du jour, ces deux jeunes filles, suivies de leur gouvernante et d'un valet de pied, allaient-elles souvent s'asseoir et s'agenouiller sur les hauteurs pour voir se lever le soleil. Leur prière en face du grand astre, qui venait réveiller, ranimer et réchauffer la nature, était plus fervente qu'ailleurs; et toutes les deux se sont répété plus d'une fois, dans l'enthousiasme qu'excitait en elles la vue des merveilles de la nature, que si jamais une idolâtrie avait été innocente, c'était celle des adorateurs du soleil.

« *J'ai vu Naples*, disait avec un charmant sourire Amélie à lord et lady Mountclare, *et je ne mour-*

rai point; car, depuis que vous m'avez amenée ici, je sens chaque jour la force me revenir. » Ce sourire, ces mots si bien faits pour chasser l'inquiétude du cœur de ses parents, faisaient la joie de tout ce qui entourait la jeune fille, partie, il y a six mois, si frêle et si faible du château du Landais.

Pendant leur séjour dans la capitale du royaume des Deux-Siciles, lord et lady Mountclare reçurent chez eux plusieurs de leurs compatriotes qui revenaient d'intéressantes explorations dans la Calabre.

Selon leurs récits on avait tort de s'arrêter à Naples; il fallait pousser au delà de Parthénope et aller jusqu'à l'extrême plage de la péninsule italique. C'est là, ajoutaient ces enthousiastes touristes, que l'on ne trouve point la trace des pas de ces éternels voyageurs qui vont déflorant tout. C'est là qu'une poétique sauvagerie existe encore et qu'une nature vierge vous donne à rêver.

Comme lord Byron, lord Mountclare aimait, dans ses pérégrinations, à se sauver autant qu'il le pouvait de la société de beaucoup de ses compatriotes; en trouvant peut-être un trop grand nombre à Naples, il se laissa aller aux récits des admirateurs exclusifs de la Calabre, et résolut d'aller consacrer quelque temps à l'étude du pays qu'on venait de lui vanter.

La santé d'Amélie était maintenant devenue assez

forte pour que sa mère ne redoutât pas la fatigue du voyage, et les yeux de Julienne n'étaient plus un obstacle à un déplacement.

Comme les vapeurs qui se sont après la nuit étendues sur les prairies se dissipent et se fondent à mesure que le soleil se lève dans l'orient, de même le nuage qui avait obscurci la vue de la jeune villageoise s'était dissipé à mesure que l'air vivifiant de l'Italie avait développé et fortifié tout son être. Maintenant l'amie de lady Amélie jouissait avec bien-être et ravissement des beautés de la création. Une scène imposante et grandiose lui donnait des sortes d'extases qui la récompensaient de la patience et de la résignation qu'elle n'avait cessé de montrer pendant que la main du Seigneur avait si lourdement pesé sur sa tête.

Lord Mountclare, voyageur comme je les aime, ne concevait pas un voyage de plaisir ou d'instruction sans repos; il détestait que l'on fixât d'avance, d'une manière irrévocable, le nombre d'heures, de jours, de semaines, de mois que durerait une excursion; il s'indignait contre ceux qui ne faisaient pas la part de l'entraînement et qui ne comptaient pour rien les séductions qu'ont certains lieux pour vous retenir et vous captiver. En partant de chez lui il disait aux amis curieux de savoir l'époque de son retour : « Si

l'ennui voyage avec nous, notre retour sera prompt; si au contraire le plaisir se fait compagnon de notre route, je ne puis vous dire quand nous reviendrons.»

Avec ce système, l'homme d'esprit et de bon goût faisait de fréquentes haltes et plantait sa tente là où le pays lui offrait de l'intérêt, à lui ou aux siens. Ce n'était point en regardant une carte de géographie qu'il arrangeait et fixait ses séjours, c'était en parcourant, en étudiant les différentes contrées qu'il traversait, qu'il déterminait ses haltes et prenait ses repos.

C'est d'après cette méthode qu'aux environs de Rossano, à cinquante lieues de Naples, il s'établit un jour dans une charmante villa située sur le lieu même où fut l'antique et voluptueuse Sybaris, ville si renommée par la mollesse de ses habitants, qui ne souffraient parmi eux ni serrurier, ni forgeron, ni charpentier, ni aucun ouvrier qui, par le bruit de sa profession, pût troubler leur indolent *far niente*. Couchés sur des fleurs effeuillées, le pli d'une rose suffisait pour troubler leur sommeil; c'était aussi pour que leurs longues heures de repos ne fussent en rien dérangées, qu'ils avaient banni le coq criard et matinal de leurs fermes et de leurs basses-cours.

Lord Mountclare, tout en aimant le comfortable, n'était pas sybarite, mais il avait trouvé dans cet

endroit des sujets d'études géologiques, et il s'y était établi pour trois mois avec toute sa famille.

Le prince de Cellano, à qui la villa des environs de Rossano appartenait, y avait laissé non-seulement ses tableaux, ses statues et ses meubles, mais encore une partie de ses gens et tout le matériel et le personnel d'un grand faire-valoir. Il y avait un peu plus d'un mois que nos voyageurs étaient établis dans cette jolie et pittoresque résidence; ils s'applaudissaient d'avoir fui l'agitation incessante de Naples pour venir jouir d'un repos goûté au milieu d'une nature belle, quoique sauvage.

Julienne avait trouvé sur le bord de la mer une source précieuse pour ses yeux. Son noble protecteur et ses fils faisaient faire des fouilles dans le sol même sur lequel s'élevait la voluptueuse Sybaris. Lady Mountclare avait rencontré dans le curé de la paroisse un homme aussi éclairé que pieux.

Amélie se plaisait et se fortifiait dans cette atmosphère pure, tiède et douce, que les brises de mer rafraîchissaient et purifiaient encore. D'abord ce mot de Calabre, rappelant tant d'effroyables histoires de brigands, lui avait fait peur; mais bientôt sa frayeur s'était dissipée; car à Rossano, depuis plusieurs années, on n'avait entendu parler ni vu trace de malfaiteurs et de meurtriers.

On était au 10 octobre : du côté de l'orient, le ciel blanchissait; les arbres, les toits de tuiles, les cheminées des maisons, le clocher du village et les pans déchiquetés des ruines romaines se dessinaient en silhouettes noires sur un fond nacre de perle. Il n'était pas encore quatre heures du matin; la campagne s'éveillait pour le travail; les portes des étables et des écuries s'ouvraient, et les garçons de ferme, en étendant les bras et se frottant les yeux, allaient à leurs attelages. Le berger, avec son troupeau, reprenait le chemin des pâturages, et le chien, en jappant après les petits agneaux restés en arrière, faisait partir des buissons les oiseaux, qui auraient voulu rester plus longtemps dans leurs nids, car leurs plumes étaient encore tout humides de rosée.

Des bruits confus s'élevaient de toutes parts; mais la cloche de l'église n'avait point encore sonné la prière de l'aurore.

« O mon Dieu! s'écria Januario, le berger de la ferme voisine de la villa, ma meilleure brebis nourricière me manque!... Mais regarde donc, Joseppa, la porte de la bergerie a été enfoncée cette nuit.

— Oui, certainement, reprit la servante, et la porte du colombier aussi.

— Jésus Maria, que de désastre! nos plus belles couvées renversées de leurs nids, nos plus beaux ramiers enlevés!

— Il y a donc toute une bande de voleurs dans le canton?

— Il n'y a plus moyen d'en douter.

— Mais je vous le demande, Joseppa, que faisait donc votre favori, le vieux chien Fidelio?

— Je crois l'avoir entendu un instant.

— Oui, un tout petit instant!...

— Il a fait un peu de bruit, et cela a cessé tout de suite!

— Voyons donc s'il est malade.

— Malade... eh non! Joseppa, *comme saint Janvier est au ciel*, le voilà près de sa loge, étendu, étranglé, mort.

— Oh! que de malheurs dans une seule nuit!...

— Ça commence par la bergerie et le colombier, on viendra bientôt à la ferme, et alors, Januario, ce sera notre tour à nous!

— Joseppa, ne vous effrayez pas ainsi, car, si la peur vous prend, vous voudrez vous en retourner dans votre grande ville de Naples; et moi, que deviendrai-je quand vous ne serez plus ici?

— Januario, ne parlez pas de cela au milieu de tout ce que nous voyons, au milieu de toutes ces

traces de vol, ça nous porterait malheur. Pauvre vieux Fidelio !

— Bon et fidèle chien, s'il en fut jamais !

— Le prince notre maître le pleurera.

— Je le crois bien, c'est son père qui le lui avait ramené des Pyrénées.

— Il était à la maison avant moi !

— Et avant moi aussi.

— Vieux serviteur !

— Januario, il faudra le mettre sous le grand sapin de la montagne.

— Ne vous déplaise, Joseppa, je crois qu'il vaudra mieux le déposer auprès de l'étang, à l'endroit même où il a rapporté le petit prince, le jour où le cher enfant allait se noyer. »

Pendant que le garçon et la fille de ferme parlaient ainsi, c'étaient dans le village mêmes désastres qui se découvraient les uns après les autres. Une calamité s'était abattue nuitamment sur la contrée et dans le canton de Rossano ; un grand bruit de plaintes et de gémissements s'élevait de toutes les maisons.

Le fléau, ou plutôt le vol, avait surtout porté sur les basses-cours. Aussi il fallait entendre se lamenter les ménagères ; mais ce qui mit et devait mettre le comble à la frayeur publique, ce fut un sacrilége commis dans le cimetière. Quelques femmes,

en se rendant de bonne heure à l'église, virent les hautes herbes et les mauves à fleurs violettes qui croissent sur les fosses, toutes foulées, toutes couchées par terre; des croix de bois renversées, brisées; et sur des pierres tombales trouvèrent les restes d'un repas, des os, des morceaux de pain et de viande, et des débris de bouteilles. Les sorciers et les sorcières étaient donc venus faire leur sabbat dans le champ sacré des morts. Oh! que de malheurs allaient fondre sur le pays!

Dans les bois voisins des grandes routes on s'apercevait qu'il y avait eu des haltes de nombreux voyageurs. Dans les taillis les plus beaux jets d'arbres étaient coupés, et dans les hameaux, sur les portes des maisons, on voyait des lignes bizarres, des lettres baroques, des mots étrangers que le maître d'école lui-même s'évertuait en vain à déchiffrer. Ces signes avaient été tracés avec de la craie rouge dans les ténèbres par des mains inconnues!!! Etaient-ce des mains humaines? Autrefois, en Égypte, les maisons où dormaient les nouveau-nés avaient été ainsi marquées par le doigt de l'ange exterminateur.

A tous ces faits matériels, qui indiquaient trop le passage de quelques hordes de vagabonds, venaient, comme on le pense bien, se joindre toutes les exagérations qu'enfantent les choses mysté-

rieuses. Les femmes disaient que depuis bien des nuits les hiboux et les orfraies n'avaient point pris de repos et n'avaient fait qu'*hulluler* pour annoncer au pays : *Malheur ! malheur !*

A deux lieues de la villa, on pleurait dans un village non la mort d'un chien de garde, non la disparition de brebis et de colombes, mais l'enlèvement de plusieurs enfants. Partout, partout ce n'était que traces de vols et que vestiges de brigandages; on ne s'abordait qu'en se demandant et se racontant quels pouvaient être ceux qui avaient invisiblement parcouru la contrée en y faisant tant de mal.



CHAPITRE IV.

Départ. — Val de San-Lorenzo. — La caverne.

Dans cette même journée du 10 octobre, lord Mountclare apprit de bonne heure ce qui s'était passé dans les fermes voisines de la villa, et, après avoir causé avec Januario et Joseppa, lui et sa femme allèrent voir le curé. Comme ses paroissiens, ce pieux ecclésiastique était vivement préoccupé de tout ce qui s'était nuitamment accompli dans sa paroisse. Il se crut obligé en conscience de dire aux nobles étrangers, qui faisaient beaucoup de bien à ses pauvres, que, d'après son expérience, il croyait que ces vols seraient bientôt suivis de crimes et de meurtres.

« J'ai vu, ajouta le vieillard, des Gypsies, Jitani, Bohêmes ou Bohémiens, traverser nos montagnes, et ils étaient toujours les prédécesseurs de

brigands plus redoutables. Eux avaient l'air d'aller en avant pour semer la crainte dans les populations; quand l'épouvante était répandue parmi elles, les grands coups étaient portés. »

Ces documents, donnés par le prêtre, firent prendre une résolution à la famille anglaise, et il fut arrêté que dès le lendemain on reprendrait le chemin de Naples; car, avec l'imagination exaltée d'Amélie, avec l'irritation de ses nerfs, les rumeurs effrayantes, qui s'étendaient en grossissant dans la contrée, auraient pu la faire retomber dans un état de malaise. On ne quitta la villa qu'avec la pensée d'y revenir dans quelque temps; car on s'était pris à aimer cette tranquille résidence, où Amélie avait recouvré une respiration plus facile et un peu d'animation et de vigueur. Quand on va au fond des choses, quand on étudie la vie humaine, on finit par se convaincre que le pays où l'on se plaît le plus est celui qui fait le plus de bien à ceux que nous aimons. Ainsi la Calabre eût été sans sites pittoresques, sans sauvages et poétiques aspects, sans intérêt pour les géologues, que lord Mountclare l'eût encore aimée, puisque son enfant chéri y avait retrouvé de la santé.

On eût pu croire qu'Amélie n'aurait quitté la villa Cellano qu'avec beaucoup de regrets, car, ac-

compagnée de Julienne, elle s'y trouvait parfaitement heureuse; mais à l'âge d'Amélie et de Julienne il y a un tel amour de changement, que sans aucune peine elles montèrent en voiture pour retourner à Naples.

Depuis le matin, lord Mountclare avec sa famille et ses gens, remplissant trois voitures, était sur le chemin de cette capitale. Pendant toute la journée, le ciel s'était montré voilé de nuages, et la chaleur avait été des plus accablantes. Le soir venu, aucune brise ne s'était levée encore pour apporter un peu de fraîcheur à la terre, qui semblait étouffée sous le poids des nuées abaissées.

La lune aurait dû éclairer les campagnes, mais le voile noir de l'orage la cachait; ce nuage ne se déchirait pas, et pas le plus petit rayon ne tombait sur la route.

En descendant vers la mer, le chemin s'encaissait profondément entre deux montagnes à pic comme deux murailles. C'était dans cet étroit passage, où la chaleur était encore plus insupportable qu'ailleurs, que les voitures roulaient dans l'obscurité.

Lord Mountclare et ses fils soutenaient de leur mieux la conversation, qui languissait dans la berline et dans la calèche, cherchant ainsi à dissiper

les vagues frayeurs pesant sur les voyageurs. Avant de partir, et quelque temps après avoir pris place dans les voitures, les dames avaient bien assuré qu'elles étaient sans aucune frayeur; mais, comme les choses extérieures influent sur nous tous et surtout sur les femmes, le ciel orageux, la solitude du pays que l'on traversait, les ressouvenirs de vieilles histoires de brigands, avaient, malgré tous les efforts qu'on avait pu faire, introduit une sorte d'épouvante dans l'âme de lady Mountclare, dans celle de sa sœur et de ses jeunes compagnes de voyage.

Sur la route on n'entendait que le bruit des roues des trois voitures, qui faisaient crier le gravier, quand tout à coup plusieurs détonations d'armes à feu retentirent, et les postillons calabrois qui conduisaient les chevaux refusèrent d'avancer. En vain lord Mountclare, le pistolet à la main, leur commanda de continuer à marcher, ils s'obstinèrent à ne pas le faire; et alors le seigneur anglais, son fils aîné et un de ses domestiques, prenant au collet les postillons récalcitrants, les firent mettre pied à terre, montèrent à cheval à leur place, et piquant des deux firent descendre au grand galop les trois voitures.

Il n'y avait plus à en douter, les postillons étaient

de connivence avec les hommes qui , cachés dans les broussailles sous les sapins , avaient fait feu sur les voyageurs. Les trois postillons démontés dirent alors aux brigands leurs collègues : « Laissons-leur descendre la côte au grand trot, bientôt il leur faudra aller au pas lorsqu'ils en seront à la montée de San-Lorenzo ; en prenant le sentier de traverse, nous arriverons à temps à la forêt de pins pour recommencer l'attaque et pour faire main basse sur ces coquins d'Anglais cousus d'or, et dont les malles sont remplies de pierreries et de diamants. »

Cet avis des postillons fut suivi, et, au milieu des rugissements de l'ouragan et des roulements du tonnerre, les brigands se rendirent par le petit chemin au lieu indiqué pour le crime.

La pente de la montagne était rapide ; les chevaux étaient lancés au grandissime trot ; lord Mountclare et son fils parvinrent cependant, après beaucoup d'efforts, à arrêter les voitures ; et alors, dans un grand trouble, dans un grand effroi, l'on se concerta sur le meilleur parti à prendre. Fallait-il rebrousser chemin ? fallait-il continuer vers San-Lorenzo ? Voilà ce qu'il était important de décider à l'instant même. Lady Mountclare soutenait qu'il y avait plus de sécurité à retrograder qu'à continuer de marcher en avant. « Soyez sûrs, disait-

elle à son mari et à son fils, que les postillons ont maintenant rejoint les brigands dont ils sont les complices, et qu'ils nous attendent au plus creux du vallon, à l'endroit de la côte où nous serons forcés de ralentir notre course.

— Sans doute ce danger est à craindre, répondit lord Mountclare; en retournant sur nos pas, nous trouverons la queue de la troupe de voleurs; mais nous sommes bien armés, et je crois que nous aurons moins d'ennemis à combattre en avançant qu'en reculant. Je regrette maintenant que nous ayons laissé libres ces scélérats de postillons!

— Oui, Milord; il aurait fallu les mettre hors d'état de courir et de parler, dit le jeune Mountclare.

— Quelques coups d'escopette auraient fait l'affaire, ajouta le valet de chambre.

— On aurait pu les attacher à un de ces sapins, dit Amélie, et il n'y aurait pas eu de sang répandu. »

Après quelques instants d'hésitation, l'audacieuse résolution des hommes l'emporta, et, au lieu de rétrograder, les voitures continuèrent à descendre de toute la vitesse des chevaux. Le temps orageux et l'obscurité n'avaient point diminué; les ténèbres étaient toujours épaisses, les roulements du tonnerre devenaient continus. Comme on devait s'y attendre,

comme on l'avait prévu, quand, après avoir passé sur un pont de bois jeté sur un étroit bras de mer qui s'avançait dans la vallée, les voitures se mirent au pas pour gravir la côte de San-Lorenzo, à ce moment même elles furent assaillies par une vive fusillade. A travers l'étroit chemin de fortes cordes avaient été tendues; elles étaient de droite et de gauche attachées aux sapins plantés sur le bord de la route, et dont les longs rameaux pendants formaient voûte au-dessus des voyageurs.

Lord Mountclare et les siens ripostèrent vigoureusement à cette nouvelle attaque, et durant quelque temps on put croire qu'ils échapperaient aux brigands, plus nombreux qu'eux sans doute, mais lâches comme la plupart de ces misérables.

Déjà le jeune Mountclare, qui avait été atteint d'une balle à l'épaule, avait sauté à terre, et, avec deux domestiques, coupait ou brûlait la barricade de cordage. Pendant que la suite des voyageurs s'était portée en avant de la première voiture pour lui faire un libre passage, des Calabrois, armés de longues dagues et se traînant dans la poussière, étaient arrivés aux flancs de la grande berline, et tout à coup, se relevant, en avaient ouvert les portières et s'étaient jetés sur les personnes de l'intérieur.

A ce moment des cris affreux de terreur sortant du carrosse firent retourner le gentilhomme anglais.

« A nous! à nous! » criaient sa femme, sa sœur et sa fille.

N'écoutant que ces voix qui l'appelaient, le chef de famille s'élança de son cheval pour courir à ces êtres chéris qui invoquaient son secours. A cet instant un des brigands lui déchargea dans les reins son escopette presqu'à bout portant. Alors le malheureux père, tombé sur la poussière qu'il inondait de son sang, vit enlever par les assassins, sans pouvoir les défendre, sa fille Amélie et Julienne. Quant à lady Mountclare, elle ne descendit point.

Se traînant alors sur le gravier de la route, le courageux Anglais arriva à grand'peine auprès de la portière, que les meurtriers avaient laissée ouverte, et là un horrible spectacle mit le comble à son désespoir.

Le corps de sa femme était couché sur le tapis de la voiture; mais la poitrine et la tête, ensanglantées, pendaient en dehors sur le marchepied.

Le jeune Mountclare, quand il avait entendu sa mère, sa tante et sa sœur crier : « A nous! à nous! » s'était précipité comme son père pour courir les défendre; mais trois Calabrois, se ruant sur lui, l'avaient frappé de deux coups de poignard et jeté

dans un des fossés de la route avec les cadavres des deux domestiques.

Du fossé où gisait le beau et vaillant Georges, il distinguait la voix de sa tante répétant : « Ils ont tué ma sœur... ils enlèvent ma nièce... Oh ! Georges, Georges, où êtes-vous? venez me secourir !

— Silence! lui cria le chef de la bande; si tu ne te tais pas, ma dague va te couper le sifflet. »

La malheureuse femme continuait à gémir et à crier au secours; deux coups de pistolet partirent, et, de l'endroit où il était couché, Georges n'entendit plus rien. Ce silence devint pour lui plus horrible encore que les voix lamentables qui s'élevaient un instant auparavant.

Pendant que tout ceci se passait sur le chemin, à l'endroit où les voitures avaient été arrêtées, Amélie et Julienne étaient entraînées dans l'épaisseur de la forêt par plusieurs des bandits, chargés de butin.

Dans leur épouvante, dans leur désespoir, malgré les menaces de leurs ravisseurs, les deux jeunes filles ne cessaient d'appeler au secours et de faire retentir l'air de leurs cris. Pendant près de deux heures les hommes d'Abbruzzio (car c'était sa bande qui venait de faire le sanglant coup de main dont nous avons essayé de redire l'horreur) marchèrent

par des sentiers détournés sous les vieux sapins de la forêt. Le jour n'était pas encore levé, quand ils arrivèrent à une vaste clairière dont le sol, couvert de bruyères, était percé çà et là par des roches granitiques sur lesquelles, par moments, tombait la lueur blafarde des éclairs; car l'orage continuait toujours.

Près d'un de ces rochers presque entièrement cachés par des épines et des broussailles, s'ouvrait la bouche d'une caverne. Parvenu à cette ouverture, un des voleurs alluma une torche et ordonna aux hommes qui portaient Amélie et Julienne de le suivre.

Alors, précédant ceux de ses compagnons qui tenaient dans leurs bras les deux jeunes filles, l'homme à la torche descendit par une pente rapide dans l'antre profond qui servait de repaire à la troupe d'Abbruzzio. Je ne sais si Amélie put alors apercevoir dans quel lieu on la faisait entrer : elle était comme morte, et portée par des hommes dont les mains et les vêtements dégouttaient du sang de tous les siens.

Quant à Julienne, plus forte et moins timide, elle marchait encore d'un pas ferme, tenant toujours la main de son amie, dont le bras pendait inanimé.

Au bout de quelques instants, l'entrée étroite de la caverne s'élargit peu à peu; puis, après une cen-

JULIENNE



[illegible] UX PRINCESSES QU'[illegible]L CON[illegible] A [illegible] S[illegible]TOUR[illegible]

LES D'ÉGARDS ET DE PRÉVENANCES.

taine de pas, l'espace s'ouvrit encore davantage, et là l'obscurité cessa de régner.

Des flambeaux de résine, fichés sur les pointes saillantes des rochers formant les parois d'une immense salle, répandaient leur lueur rougeâtre.

Sous les voûtes irrégulières de cette grande caverne, une multitude allait et venait; tantôt passant dans les rayons de lumière, tantôt disparaissant dans les ombres épaisses des galeries souterraines.

Plus hideuses encore que les ravisseurs de Julienne et d'Amélie, quelques femmes vinrent au-devant des deux voyageuses si cruellement arrachées à leurs familles et à leurs amis. Le chef des malfaiteurs qui les avaient amenées du val de San-Lorenzo jusqu'au quartier général de la bande redoutée d'Abbruzzio, dit, d'une voix rude et impérative, à ces femmes accourues au-devant des nouvelles arrivées.

« Voici deux princesses que je confie à vos soins; entourez-les d'égards et de prévenances; ayez pour elles les attentions les plus révérentieuses; soignez la malade; surveillez celle qui ne l'est pas, et souvenez-vous bien que si elles me portent une seule plainte contre vous, la justice du grand Abbruzzio est là pour les venger et pour vous punir. »

Pendant que le chef parlait ainsi, ses compagnons

avaient déposé sur des matelas entassés dans un coin obscur de la caverne la pauvre Amélie toujours défaillante ; deux femmes, obéissant aux ordres qu'elles venaient de recevoir, s'approchèrent pour lui donner des soins. Julienne, assise derrière son amie, soutenait sa jolie tête sur ses genoux; et la fille du hameau des Saules, qui avait été si longtemps privée de la vue, avait alors devant elle un singulier spectacle. Si elle n'avait été aussi préoccupée de l'état d'Amélie, elle eût remarqué bien davantage les objets bizarres qui l'entouraient. Là, comme dans une vaste salle d'armes, étaient entassés des sabres, des dagues, des épées, des poignards, des carabines, des espingoles, des pistolets, des mousquets, des baïonnettes; là, des costumes de tout genre, des manteaux de toutes couleurs, des habits de toutes formes; là, le chapeau pointu et à larges bords du Calabrois, le bonnet phrygien du lazzarone; là, le casque du dragon, la toque du Grec, le chapeau de cour, la résille espagnole, le béret du Béarn, le bonnet noir du prêtre et le turban de l'Arabe et du Turc. C'était à ce vestiaire que les hommes d'Abbruzzio venaient prendre des déguisements pour les divers coups qu'ils avaient à faire.

Plus loin, le résultat des exécutions nocturnes:

des coffrets, des malles, des caisses, des cassettes pleines d'objets précieux; à côté, des vivres, des provisions de bouche et de guerre, des amphores, des coupes, des verres, des brocs et des bouteilles, de la poudre et des balles.

Dans une autre partie, des objets d'art et ce que entre eux les brigands appelaient *la chapelle*, où se trouvaient arrangés avec symétrie les produits de leurs vols sacriléges.

De cet endroit de la caverne le chef apporta à Julienne un beau crucifix, et lui dit :

« Mademoiselle, votre amie, qui commence à reprendre ses sens, va vouloir prier pour ceux de sa famille que leur entêtement, à notre grand regret, a contraint nos hommes d'immoler la nuit dernière. Voici un crucifix; elle et vous pourrez prier pour l'âme de vos parents. Ensemble vous demanderez au Seigneur Jésus le repos de leurs âmes. Quant à vous deux, vous n'avez, ni l'une ni l'autre, rien à craindre : la loyauté et l'honneur d'Abbruzzio vous prennent en leur puissante garde; et moi, son second, son ami, son *alter ego*, je réponds de tous les cheveux de votre tête. »

A ce même instant, grâce aux sels et aux essences que les deux femmes de la caverne avaient fait respirer à Amélie, elle avait enfin repris connaissance:

et quand à son premier regard elle reconnut qu'elle était appuyée sur sa chère Julienne, se soulevant et étendant le bras, elle l'attira sur elle, et la pressant sur son cœur lui demanda d'une voix déchirante :

« Julienne! Julienne! sommes-nous donc seules toutes les deux? Ma mère, mon père, ma tante, mon frère... n'en sais-tu rien? Ont-ils tous péri? »

Et comme à toutes ces demandes Julienne ne pouvait répondre que par des sanglots, la fille de lord et de lady Mountclare apprit par ce terrible silence toute la profondeur de son infortune et toute l'horreur de son isolement.

Alors de telles angoisses la saisirent, qu'elle retomba dans une crise semblable à la mort.

Julienne avait été obligée, pendant les premiers moments, de laisser deux femmes de la caverne donner leurs soins à sa pauvre amie; mais à présent qu'elle était un peu remise de la frayeur qui s'était emparée d'elle à son entrée dans la caverne, elle voulait faire prendre à Amélie les boissons qu'elle croyait propres à la ranimer. La plus vieille des femmes vit avec mécontentement cette espèce de défiance de la jeune fille, et témoigna à Julienne sa mauvaise humeur; mais l'autre, qui semblait n'avoir guère qu'une vingtaine d'années, dit à sa compagne :

« Pourquoi vous fâcher, Januaria? N'est-il pas naturel qu'une amie veuille soigner son amie? »

Puis, s'adressant à Julienne et montrant Amélie, Peppitta ajouta :

« J'ai été comme elle... J'ai eu bien peur aussi, quand, pour la première fois, je me suis vue au milieu de tous ces bandits... et c'est une voix amie qui m'a fait reprendre courage... Continuez donc, Mademoiselle, vos soins à la belle malade, et pour tout ce que vous voudrez adressez-vous à moi. »

Voyant que Januaria prêtait l'oreille et fronçait le sourcil, la fille de la caverne posa un doigt sur ses lèvres, et, par ce signe, fit comprendre à Julienne qu'une autre fois elle lui en dirait davantage.

Il y avait dans l'ensemble de cette femme quelque chose de gracieux en même temps que de brusque, de naturel en même temps que de bizarre; son regard habituellement hardi, devenait parfois d'une grande douceur et presque modeste; sa voix, qui était rude quand elle parlait à ses compagnons de vagabondage, plaisait à l'oreille de ceux qu'elle plaignait; de son langage vif et animé il tombait souvent de ces mots d'intérêt et de compatissance qui font tant de bien à ceux que le sort a renversés de leur bonheur.

La chevelure, les sourcils et les longs cils des paupières de la bohémienne étaient noirs comme l'aile du corbeau, et le fond de sa carnation brun comme le teint des Andalouses ou des femmes qui se baignent dans les ondes du Nil. Son costume était aussi pittoresque qu'étrange, et laissait à nu ses épaules et ses bras. Sa robe, bariolée de toutes les couleurs, ne lui descendait guère qu'au genou; un pantalon très-large à mille plis s'y rattachait, à la mameluk, un peu au-dessus de la cheville, et des babouches turques chaussaient ses petits pieds. Sur sa chevelure de jais elle avait tortillé une écharpe rouge, dont les deux bouts retombaient de chaque côté de son joli visage et venaient jouer sur ses épaules. Un chapelet à gros grains de corail était passé au tour de son cou, et une croix d'argent, des médailles, des *agnus Dei*, des amulettes et des talismans attachés au rosaire battaient et cliquetaient sur sa poitrine; une écharpe de l'Inde ceignait sa taille fine et svelte, et retenait un peu au-dessous du cœur un poignard arabe à poignée scintillante.

Il y avait, comme on le voit, dans l'étrangeté de ce costume et dans ce mélange de tant d'ornements divers les plus frappants contrastes : des scapulaires et des *agnus Dei* suspendus à la même chaîne qui retenait de petits fétiches et des talismans orientaux,

et tout près de la croix pendante au chapelet, le brillant acier du poignard.

Dans l'esprit et le caractère de Peppitta se trouvaient autant de désaccords et de disparités que dans son habillement.

Ainsi elle portait la croix, et connaissait à peine la religion du Christ. Avec la bonté native de son cœur elle aurait voulu ne faire du mal à aucune créature, et cependant elle tenait toujours bien affilée la lame de son poignard.

Par moments elle invoquait la madone et Notre-Dame du Rosaire, et dans d'autres instants elle demandait à ses fétiches d'être la plus belle et la plus séduisante dans les danses des gypsies. Compagne de brigands, elle était douce et bonne comme ces sœurs qui pansent les blessures dans les hôpitaux.

Comme Peppitta allait et venait pour porter des secours à Amélie, plusieurs des bandits lui adressèrent de ces plaisanteries que les échos de la caverne répétaient souvent ; mais avec un geste et une dignité qui auraient convenu à une reine elle leur commanda silence et respect.

Januaria et sa jeune compagne ordonnèrent à deux hommes de la bande d'aller prendre au magasin de grandes pièces de tenture et de les ap-

pendre à deux saillies du rocher, pour séparer du reste de la caverne l'endroit où se trouvait couchée Amélie, et où l'on venait aussi de dresser un lit pour Julienne. Puis, ayant pris une des ceintures napolitaines d'Abbruzzio, Peppitta et Januaria en attachèrent les extrémités aux deux parois du roc, formant comme les montants de cette alcôve, et de manière à indiquer que la volonté formelle du chef interdisait de passer outre. Dans toute la troupe il ne se serait pas trouvé, parmi les brigands les plus téméraires et les plus insubordonnés, un homme assez hardi pour dénouer cette ceinture; il y avait peine de mort contre quiconque aurait osé franchir cette barrière de rubans.

Comme on le devine, Amélie et Julienne, malgré les soins qui venaient d'être pris pour les isoler des habitants de la caverne, passèrent leur première nuit sans sommeil; mais leurs deux gardiennes, accoutumées à ce genre de vie, s'endormirent bientôt l'une à côté de l'autre, couchées sur une natte étendue près des deux lits; et plus d'une fois Julienne arrêta ses regards sur les deux femmes de voleurs; leurs têtes, appuyées sur le même oreiller de paille, se trouvaient très-rapprochées, et, à la lueur de la grande lampe de fer suspendue aux voûtes du roc, elle voyait les beaux cheveux de Peppitta, alors dé-

roulés dans toute leur longueur, se mêler comme des serpents noirs à la chevelure blanche de la vieille Januaria.

De l'autre côté du rideau, Julienne entendait de sourdes rumeurs; là, il y avait des allées et venues continuelles, et, malgré toutes les précautions prises par les hommes de la bande, elle s'apercevait qu'on apportait et qu'on déchargeait des ballots et des caisses... Oh! elle aurait bien voulu qu'à ces bruits il s'en fût mêlé d'autres; elle aurait désiré, elle, si compatissante et si bonne, entendre des gémissements, des plaintes, des sanglots!... Mais non, rien de pareil!... Cette absence de voix connues était horrible. Ainsi donc ils avaient tous péri, ceux qui étaient devenus sa famille... et la pauvre Amélie était donc désormais orpheline!

Ni elle ni sa noble compagne n'avaient plus leurs montres, tout ce qui était or et bijoux étant tombé aux mains des voleurs. Elles auraient bien voulu savoir si le jour allait bientôt renaître et pouvoir pressentir quel allait être dorénavant leur sort... C'était en vain qu'elles cherchaient à découvrir une autre lueur que celle de la lampe et des flambeaux... Quand tout était si lugubre, si triste et si effrayant dans la caverne... peut-être qu'au dehors la nature souriait à son réveil, et que toute créature se

réjouissait au lever du grand astre qui venait éclairer et réchauffer le monde... Hélas! dans l'antre où elles étaient prisonnières, jamais rayon de soleil n'avait pénétré !

Cependant, au mouvement, au bruit que les deux amies entendaient dans la caverne, elles pensèrent que, si elles n'avaient pas eu alors au-dessus de leurs têtes une voûte de rochers, elles auraient vu l'orient rayonner des splendeurs de l'aurore, et que toutes les deux mêlant leurs voix à ce grand cantique de la nature quand le flambeau du ciel vient la réveiller, elles auraient pu ensemble remercier Dieu du jour qu'il leur donnait de plus pour l'aimer et le servir.

Le jour, c'était le temps où les hommes de vol, de rapine et de meurtre, au pouvoir desquels Julienne et Amélie étaient tombées, se reposaient de leurs coups de main et de leurs crimes. Cette bande impure ne sortait de dessous terre que lorsque la lumière s'était retirée du ciel.

Pour beaucoup de ces hommes, les bruits du monde, l'agitation des villes et des cités, les travaux des campagnes, le mouvement des affaires, l'empressement au plaisir, au spectacle, aux fêtes, le son des cloches, le roulement des tambours, l'haleine bruyante des soufflets à forge, le retentis-

sement du marteau sur l'enclume, le cri de la scie, enfin toutes ces voix du jour et du travail, n'étaient plus que comme de vagues hennissements, car parmi eux le plus grand nombre avaient vieilli dans ces régions souterraines et dans cette vie de forfaits, qui a besoin de s'envelopper d'ombre pour se soustraire aux regards de la justice. Parmi eux on comptait, sans doute, de jeunes hommes, de jeunes femmes, des adolescents et même des enfants; pour le mal, le vice et le crime, chacun avait son emploi, et comme dans la société les États ont leur hiérarchie, la bande d'Abbruzzio avait la sienne.

Vous le savez bien : quand les étoiles ont pâli au firmament; quand les nuages noirs de la nuit se replient du côté du levant comme un immense rideau; quand, dans cette partie du ciel, une longue bande blanchâtre se trace à l'horizon; quand cette première lueur, d'abord blafarde, se colore peu à peu de rose, de pourpre et d'or, vous vous souvenez qu'à ce moment toute chose créée garde encore le silence; car son réveil n'est pas complet. Mais quand celui que le Très-Haut a chargé d'éclairer le monde a montré son front rayonnant au-dessus de la nappe des mers, des moissons de la plaine, et de la crête des monts, en cet instant solennel un frémissement qui ressemble à celui du plaisir, une émotion de

joie comme celle d'un juste qui se réveille, se font sentir et entendre de partout. C'est comme la première parole d'un hymne au Créateur.

De toutes les heures qui sont données à l'homme, c'est la plus belle et la plus poétique. Cette heure, première fille du jour, n'a pas partout la même grâce et la même fraîcheur.

Pendant que, sous les premiers rayons du soleil, les petits oiseaux dans leurs nids secouent leurs ailes humides et gazouillent leur matinale chanson; pendant que de légères vapeurs, comme des voiles de gaze, emportées par la brise, vont se joindre aux nuages; pendant que les fleurs se redressent sur leurs tiges entr'ouvrant leur calice pour boire la rosée, il y a sous terre des créatures qui ont aussi vie et mouvement, et qui, dans les régions obscures qui sont leur domaine, se réveillent et commencent à se mouvoir; quand le jour se lève, ces vils insectes ne voient pas le soleil; mais ils le devinent, et reprennent alors leurs travaux souterrains.

Semblables à ces noirs scarabées, les bandits d'Abbruzzio, aussi cachés sous terre, ne jouissaient point des radieuses magnificences du matin; mais sachant qu'elles se déployaient au-dessus de leur abri ténébreux, ils faisaient plus de silence que

durant les ombres de la nuit, dans la crainte où ils étaient d'attirer par le moindre bruit la surveillance des autorités, avec lesquelles ils étaient en hostilité permanente et déclarée.

Januaria et sa jeune compagne étaient maintenant levées; et par l'une d'elles les jeunes captives apprirent qu'au dehors il faisait grand jour et qu'il était six heures du matin. Peppitta la gypsie, qui avait parcouru, disant la bonne aventure, une grande partie de l'Europe, au lieu de parler en italien à Julienne et à Amélie, leur adressa la parole en anglais et leur dit :

« Ma compagne va être appelée ailleurs pendant une heure ou deux; le capitaine a besoin d'elle pour un coup de ruse et de malice. Durant son absence, ne refusez pas ce qui vous sera proposé; moi et une autre nous veillerons sur vous. Silence et espoir!... »

Puis elle ajouta : « La malade est Anglaise, je vais lui apporter son thé. »

Effectivement, peu de temps après, Peppitta revint, et plaça sur une saillie du roc un plateau de vieux laque, sur lequel se trouvait tout l'attirail anglais du déjeuner.

A peine les deux jeunes filles eurent-elles laissé tomber leurs regards sur ce service, qu'elles se remirent de nouveau à fondre en larmes; elles ve-

naient de reconnaître les tasses, la théière, le crémier, le sucrier, les pinces et les petites cuillers de vermeil du nécessaire que lady Mountclare portait toujours avec elle dans ses voyages.

La jolie brigande, en choisissant dans le butin ce cabaret de porcelaine et ce service de famille, avait eu l'intention de plaire aux deux femmes confiées à ses soins ; elle ne savait pas quels cruels souvenirs ce thé leur rappellerait.

Pendant que la pauvre Amélie s'abandonnait à sa douleur et baisait tout ce qui avait appartenu à sa mère, Peppitta souleva la draperie qui formait comme l'alcôve de la belle malade, et lui dit :

« Joachimo, l'un des lieutenants d'Abbruzzio, veut vous voir, Milady ; et comme il vous sait souffrante, il ne vous fait pas venir à lui, mais il vient à vous. »

A cet instant s'avança vers le lit un homme de haute taille, dans toute la force et la beauté de la jeunesse. Celui-ci, ôtant de dessus son front un chapeau gris à larges bords, s'inclina et parla ainsi aux deux captives :

« Si le signor Abbruzzio, mon vaillant chef, était ici, ce serait lui qui vous porterait les paroles que je viens vous dire. On sait ou l'on saura demain à Naples que vous êtes toutes les deux en notre puis-

sance, et que si vos familles et vos amis veulent vous ravoir, elles en ont un sûr et infaillible moyen.

« Abbruzzio, qui n'a jamais manqué à sa parole, a juré sur le sang de saint Janvièr de vous rendre à vos parents le jour où il trouverait, à un endroit désigné par lui, trente mille ducats, prix de votre rançon. On vous a fait remettre hier un crucifix; joignez les mains, tombez à genoux, et du fond de vos âmes demandez à Notre-Seigneur Jésus que notre avis parvienne à ceux qui s'intéressent à vous, et que la somme fixée par mon maître et mon chef soit promptement apportée. Alors, jeunes filles, vous serez rendues à la liberté, et vous pourrez dire que si la troupe d'Abbruzzio dépouille les riches, elle sait protéger les faibles et respecter les femmes.

— Hélas! s'écria Amélie, vous avez parlé de parents... mais ne sont-ils pas tous tombés sous vos coups?

— Sous mes coups! jamais. Tuer n'est pas ma partie. Je dresse une embûche, je prépare un coup de main, j'enfonce les portes, je franchis les fossés, j'escalade les murailles, j'enlève aux riches ce que Dieu leur a donné de trop, parce que je veux, par esprit de justice, que tous les hommes soient également partagés; mais insulter, mais assassiner, tuer des femmes, faire couler le sang des vieillards

et des enfants... cela me répugne, me dégoûte et me fait mal au cœur.

« Qu'un homme de mon âge se trouve sur mon chemin et me fasse obstacle, je ne dis pas, je l'abats comme le chasseur abat le sanglier.

« Voyez, ajouta-t-il en posant sa main sur la couverture brune du lit d'Amélie, voyez si ma main est souillée. »

Julienne regarda alors, et remarqua que la main du brigand était d'une grande blancheur, et qu'à ses doigts longs et effilés brillaient des bagues enrichies de pierreries. Cette main *de bonne compagnie* annonçait que cet homme n'avait jamais travaillé à aucun ouvrage rude.

Quant à Amélie, elle ne voyait rien... elle avait trop de pleurs dans les yeux.

Joachimo, avant de se retirer d'auprès du lit de la malade, dit encore :

« L'air épais et renfermé de ces souterrains pourrait aggraver votre mal, Milady; il faut que vous sortiez et que vous alliez respirer la fraîcheur embaumée du matin sous les grands sapins qui croissent au-dessus de nos têtes. Nous allons tenir conseil; vous seriez gênées, et vous nous gêneriez ici. Peppitta va vous accompagner dans votre promenade.

« Promettez-moi de ne point essayer de fuir ; tout ce que vous pourriez faire pour ressaisir votre liberté serait tenté en vain. Vous ne devez avoir d'espoir que dans le dépôt de la rançon exigée, qui, soyez-en sûre, ne manquera pas d'être fait ; car je sens par moi-même que ceux à qui vous appartenez doivent vouloir vous racheter à quelque prix que ce soit. »

A cet instant il vint sur les lèvres de Julienne comme l'ombre d'un sourire. Dans les rêves de sa féconde imagination, et d'après toutes les histoires de voleurs qu'elle avait entendu raconter, elle se représentait tous les brigands avec des mains calleuses et rougies de sang, et ne parlant qu'un grossier langage ; et celui qu'elle venait de voir et d'entendre avait des mains bien blanches et de courtoises paroles !

CHAPITRE V.

Le bien dans le mal. — Histoire d'une gypsie. — L'engagement.

Quand Joachimo fut rentré dans le vaste espace de la caverne, la fille du hameau des Saules engagea fortement Amélie à venir respirer l'air en dehors de ce lieu humide et froid. « Il nous faut, lui dit-elle, de la force; nous ne sommes pas encore au bout de nos épreuves; et, chère amie, pour que votre âme puisse remplir tous ses devoirs, il faut que votre corps se mette en état de lutter contre l'adversité. »

Disant ces paroles, Julienne habillait sa frêle et maladive compagne. Quand elles furent prêtes toutes les deux, elles appelèrent Peppitta. Lorsqu'elles eurent écarté la tenture de leur réduit, elles s'étonnèrent de n'avoir pas entendu plus de bruit et plus de vacarme, car elles virent près d'une centaine d'hommes, les uns couchés sur des nattes et enve-

loppés de leurs manteaux, les autres assis sur des coffres et des malles, d'autres appuyés sur des fragments de roc, d'autres encore armés, debout et causant entre eux à voix sourde et basse.

Comme nous l'avons dit, il y avait dans ce bizarre ramas de brigands des vieillards à barbe grise, de jeunes hommes à noire chevelure, des femmes à beauté sauvage, des adolescents et des enfants à cheveux blonds.

Dans cette multitude éclairée d'en haut par les lampes appendues à la voûte, il s'éleva un murmure de surprise et d'admiration à la vue des deux jeunes et belles captives, qui semblaient alors réellement deux anges égarés dans les régions infernales. Les bandits qui se trouvaient sur leur chemin, jeunes ou vieux, femmes ou hommes, se rangeaient respectueusement de droite et de gauche pour les laisser passer. Si alors les deux jeunes filles écoutèrent bien, elles purent entendre plus d'un de ces brigands vanter leur beauté et leur grâce. Malgré ces compliments, dont quelques-uns durent nécessairement arriver à leurs oreilles, elles avaient hâte de se trouver hors de ces catacombes du crime.

Julienne avait beau chercher des yeux dans la vaste enceinte de la salle souterraine, elle n'apercevait rien qui ressemblât à une issue. De toutes

parts elle ne voyait que des parois de roc grisâtre qui, après s'être élevées du sol à quinze ou vingt pieds, se courbaient symétriquement en voûte, et d'où pendaient des stalactites ressemblant à ces clefs de voûte et culs-de-lampe dont les architectes du moyen âge ornaient d'espace en espace leurs nefs élégantes et hardies.

J'ai dit ailleurs que la clairière sous laquelle s'étendait le repaire des brigands laissait voir, pareilles à de grands ossements au milieu de sa bruyère pourprée, des pointes de rocher et de granit, et qu'auprès de l'une de ces saillies grisâtres était l'entrée de la caverne; mais comme cet antre était le réceptacle et le dépôt général de tous les vols, de toutes les rapines de la nombreuse et très-redoutée bande d'Abbruzzio, on devine qu'elle devait avoir une secrète et forte fermeture. Cette fermeture n'était ni de fer ni de bronze; toute mystérieuse, elle échappait aux regards d'un étranger. Un immense quartier de roc, par un habile et difficile travail, se soulevait en entier pour laisser entrer ou sortir les hommes de la troupe, les captifs et les trésors qu'on y amenait.

Quand Amélie et Julienne furent arrivées en face de cette porte mystérieuse, elles virent tout à coup s'ébranler, se mouvoir et s'élever à l'aide de crics

et de chaînes cette lourde masse de roc que les efforts de cent hommes n'auraient pu faire remuer.

A peine les jeunes filles et Peppitta eurent-elles franchi ce singulier porche, qu'elles sentirent venir à leurs visages et à tout leur être un air si doux et si rafraîchissant, qu'il semblait aux pauvres désolées comme une caresse du Ciel. Ce n'était plus l'atmosphère fétide et tiède des basses régions, ce n'était plus la lueur terne et fumeuse de la lampe et des flambeaux de résine; c'était le souffle suave, salubre et embaumé d'une belle et pure matinée. Aussi, quand Amélie et Julienne eurent monté la pente qui conduisait au plateau de la clairière, quand elles virent des nuages blancs et de l'azur au-dessus de leurs têtes, elles tombèrent à genoux. Dans ce mouvement spontané il y avait de la joie; mais bientôt à cette goutte de miel que d'amertumes se mêlèrent! Cet air qu'elles respiraient, ce ciel qu'elles revoyaient, ces arbres dont la ramure rendait des sons harmonieux au-dessus de leurs têtes, cette mousse et cette bruyère émaillée de fleurs sur laquelle elles s'étaient prosternées, toutes ces choses, tous ces enchantements n'étaient plus vus, plus écoutés, plus ressentis par les êtres qu'elles avaient le plus aimés! Oh! c'est quand il nous vient un de ces éclairs de bonheur que nous regrettons le plus

les morts. Amélie, Julienne et Peppitta n'étaient pas sorties seules; malgré la promesse des deux prisonnières, Joachimo avait commandé par précaution à deux hommes de les suivre de loin, pour les défendre de toute attaque. Ces hommes suivirent si bien leur consigne, que ni Amélie ni sa compagne ne s'aperçurent de leur présence. La faiblesse de la fille de lord et de lady Mountclare ne lui permit pas d'aller loin. Arrivée à un rocher moussu, près d'une petite source qui bouillonnait un instant sur le sable, et qui disparaissait ensuite en murmurant dans les bruyères, elle s'assit là auprès de la fille du hameau des Saules. Peppitta ne prit point place sur cette espèce de banc, elle se posa gracieusement sur l'herbe, et, prenant les jolis petits pieds d'Amélie, les enveloppa dans son châle pour les réchauffer et les sécher de la rosée du matin.

Ainsi caressante et bonne, elle devina bien vite qu'elle inspirait de la confiance aux deux étrangères, et leur parla ainsi :

« Nous avons au moins deux heures de liberté; on attend aujourd'hui ou demain le chef suprême Abbruzzio; et Januaria, en revenant du village où elle a été envoyée auprès d'un curé, pour obtenir de lui par l'hypocrisie des documents que lui seul possède et qui peuvent conduire à une *bonne affaire;*

Januaria, dis-je, va être occupée à son retour des apprêts du banquet de l'arrivée. C'est toujours elle qui est l'ordonnatrice des festins de la troupe.

« Il faut que vous sachiez, noble demoiselle, que depuis plus de trois ans la tête d'Abbruzzio est mise à prix, et personne jusqu'ici n'a été tenté de gagner la prime promise. Cependant dans notre bande on n'est pas sans inquiétude, et l'on assure que, pour échapper aux régiments suisses que le roi de Naples a envoyés en Calabre, Abbruzzio va éparpiller tous les hommes qui le reconnaissent pour chef sur différents points de l'Italie; on dit même que Joachimo doit passer les Alpes et aller *travailler* en France; s'il y va... j'irai aussi. Lui n'est pas cruel, comme vous avez pu l'apprendre par ce qu'il vous a dit ce matin; son cœur est aussi bon que son visage est beau, et je l'aime... comme un frère. Il n'était point au coup de main du val de San-Lorenzo; oh! non, il n'y était pas, je vous le garantis. Ainsi vous pouvez le regarder sans horreur... il n'a pas de sang sur lui.

— Peppitta, si ce que vous dites est vrai, si, avant que notre rançon soit remise au lieu indiqué par Abbruzzio, nous ne sommes pas encore rendues à la liberté avant la dispersion des hommes parmi lesquels vous vivez, obtenez de Joachimo, sur le-

quel je crois que vous devez avoir de l'empire, que nous ne soyons pas séparées toutes les trois. Les soins donnés par vous à ma pauvre amie m'ont gagné le cœur, et, quoi qu'il nous arrive, nous tenons à vous prouver notre reconnaissance et notre amitié. »

A ces mots, les grands yeux en amande de la jolie Bohémienne se remplirent de larmes, et un doux sourire apparut sur ses lèvres de corail.

« Oh! dit-elle en mettant sa main sur la main de Julienne, pour une malheureuse comme moi, pour une fille depuis si longtemps vivant loin de son village natal, pour une pauvre brigande, vos paroles sont douces comme un bienfait; oui, douces comme le lait à l'enfant qui a soif, douces comme la source d'eau vive au cerf de la montagne poursuivi par les chasseurs.

— Depuis quel temps, demanda Julienne, jeune et bonne fille, êtes-vous attachée à la bande d'Abbruzzio? Vous nous paraissez si honnête, si compatissante, que nous ne pouvons croire que vous ayez été longtemps en compagnie de ces hommes nomades et grossiers.

— Hélas! voilà bientôt deux années, répondit en rougissant Peppitta. Joachimo, qui est du même village que moi, et dont le père demeurait tout à

côté du mien, à l'âge de dix-sept ans a eu une mauvaise affaire dans notre pays. Une rivalité d'amour lui avait mis les armes à la main, et dans un duel il avait tué le fils d'un homme marquant de la contrée. Après ce sang versé, Joachimo, avec lequel j'avais joué dans mon enfance, et que dans le hameau on appelait mon frère à cause de notre amitié, fut obligé de se cacher; car chez nous, comme ailleurs, les riches ont le bras long pour atteindre ceux qui leur ont fait du mal.

Pendant que notre jeune voisin se tenait à l'écart, ses parents et ses amis avaient chacun leur tour pour lui porter sa nourriture et ce dont il pouvait avoir besoin. Mon tour venait comme celui des autres, et je me souviens qu'une fois, comme j'arrivais au bord de la mer dans l'antre d'un rocher que les flots avaient creusé, je le trouvai endormi sur des herbes marines séchées par le soleil. Je l'avais vu du temps de son bonheur; et, bien avant qu'il se fût battu avec son rival, j'avais dansé près de lui dans nos fêtes villageoises; j'avais passé des veillées à écouter avec lui des histoires de brigands que les anciens nous racontaient; enfin mes jeunes années s'étaient comme fondues avec les siennes. Cependant jamais je ne l'avais trouvé aussi beau que le soir où je lui apportai ce que sa vieille

et bonne mère m'avait donné pour lui. Durant quelques instants je n'osai le réveiller, et, assise sur le sable à l'entrée de la grotte marine, pendant que les flots se brisaient en murmurant à mes pieds et que les courlis, poussant leurs petits cris plaintifs, passaient devant moi en rasant les flots, je me disais :

« Pourquoi n'est-ce pas moi qu'il a aimée davantage? Pourquoi la fille de l'homme riche l'a-t-elle charmé plus que sa sœur d'enfance? Ah! si c'eût été moi... il n'y aurait point eu de rivalité, point de duel, point de sang répandu; et lui, pauvre Joachimo, n'aurait point été contraint de fuir le toit natal et de se réfugier dans ce lieu triste et sauvage! »

Je ne sais si dans ma forte préoccupation je ne me mis point à parler tout haut; mais Joachimo, se retournant tout à coup sur ses herbes séchées, se réveilla en demandant : « Qui m'appelle? »

Cette voix me fit tressaillir, et, détournant mes yeux de l'Océan, dont les vagues s'argentaient alors du reflet de la lune, je lui répondis : « Joachimo, c'est Peppitta, ta sœur, qui vient à son tour t'apporter les provisions de la journée de demain. »

Alors Joachimo se leva, et, me prenant par la main, me dit : « A cette heure il n'y a point de

péril; sortons de cette caverne et allons nous asseoir en dehors de l'antre, là où la lune et les étoiles pourront nous voir du haut du ciel. »

Toujours me tenant par la main, Joachimo me conduisit sur la plage; et j'en étais bien aise, car l'obscurité de la grotte m'attristait et me faisait peur.

Quand nous n'eûmes plus au-dessus de nos têtes que le firmament qui raconte la gloire de Dieu, je fus plus à mon aise, et j'écoutai ce qu'il avait à me raconter.

« Il y a deux nuits, je ne dormais point encore, dit Joachimo; car, vois-tu, Peppitta, quand on s'est vengé, quand on a versé le sang, quand après le meurtre on est maudit par la famille de son rival, et que, poussé par ses malédictions hors du lieu de sa naissance, on est obligé comme moi de chercher un refuge dans les retraites les plus désertes et les plus sombres, le sommeil vient difficilement fermer nos paupières et reposer notre esprit...

Je veillais donc, je pensais à notre hameau, à nos parents, à nos amis, à toi, Peppitta...

— Oh! à moi... répondis-je, tu n'y songeais guère... c'était à ton Ambrosia, à la belle et grande fille qui porte toujours dans ses cheveux noirs de riches aiguilles d'or à pendeloques brillantes.

— Ne me parle pas d'elle, elle est cause de tous mes malheurs; c'est elle qui a armé ma main, elle qui a allumé en moi le feu de la jalousie et l'ardeur de la vengeance! Ah! j'eusse été bien plus heureux si, écoutant les premiers élans de mon âme, je n'avais aimé que toi, ma jeune et jolie sœur!

— Ce que tu me dis là, Joachimo, je me le répétais tout à l'heure pendant que tu dormais, pauvre proscrit, dans la sombre caverne. En te voyant si malheureux, si délaissé, si dénué de tout, couché sur des herbes sèches, je me disais : S'il m'avait aimée au lieu de la chérir, elle, il serait encore sous le toit de sa vieille mère et de ses deux jeunes sœurs!

— Oh! oui, tu as raison, j'y serais encore, et tout près de toi. Que veux-tu? ma destinée est faite!

— Ta destinée, Joachimo, quelle est-elle?

— Elle a été faite là-haut, il faut que j'y obéisse.

— Que tu obéisses... à quoi?

— Je te le répète, Peppitta, au sort, à l'avenir que les événements, que mon duel, que la mort de Pedro m'ont fait.

Comme je te l'ai dit, pendant ma longue et pé-

nible insomnie d'il y a deux nuits, dans le profond silence qui enveloppe ma sauvage retraite, je crus tout à coup entendre le bruit de rames et d'avirons fendant la mer endormie dans un calme plat; sortant aussitôt de mon antre, je voulus voir quels étaient ces voyageurs nocturnes; et effectivement mes yeux, à force de sonder l'obscurité, aperçurent un groupe d'hommes sur la plage; ils venaient de sauter à terre d'une longue barque en forme de yole, qui se balançait encore sur le flot frappant la côte. A je ne sais quel signal, d'autres hommes descendirent des rochers, et alors commença un conciliabule entre eux et les débarqués. Ce conseil dura plusieurs heures; et comme ma vue s'était accoutumée aux ténèbres, je finis par distinguer qu'il se faisait un échange de caisses et de ballots entre les hommes de la côte et les écumeurs de mer. Une pointe de roc perçant le sable et s'élevant de quelques pieds au-dessus du niveau de la plage servait comme de trône ou de siége de commandement à un homme de haute stature. Tout autour de lui étaient assis à terre et en cercle ceux que la barque avait amenés et ceux qui les avaient attendus dans les rochers de la plage. Je voyais... je voulus entendre. Alors, en rampant dans les endroits les plus obscurs et longeant la base noire du roc, j'avançai lentement

et sans bruit; alors je pus distinguer, tant le calme de la nuit était alors profond, ce que disait le chef.

Il était question des nouvelles mesures que venait de prendre le gouvernement napolitain. Ces mesures étaient plus rigoureuses et plus sévères que jamais, et ce ne devait plus être des soldats indigènes, mais bien des troupes étrangères, qui seraient désormais chargées de faire la guerre aux *enfants de l'indépendance, de la liberté,* aux *défenseurs du droit d'égal partage.*

« Vous le voyez, braves et vaillants amis, avait dit le chef en élevant un peu la voix, nos tyrans nous rendent justice, et, pour nous empêcher de répartir également le bien-être parmi tous, ils sont obligés de stipendier des étrangers, séides des gouvernements qui les soldent. Ce recours à des soldats qui ne sont pas nés sur notre sol ne révèle-t-il pas tout ce que nous valons? ne proclame-t-il pas que les populations napolitaines ne nous sont point hostiles? Et pourquoi n'avons-nous point contre nous l'inimitié de nos compatriotes? C'est qu'en poursuivant notre œuvre d'égale répartition nous mettons l'humanité à côté de notre hardiesse et la clémence auprès de nos succès.

« On le sait dans le pays, on le raconte dans les veillées des villes et des campagnes, notre troupe

se montre aussi généreuse que vaillante et ne verse de sang qu'à la dernière extrémité; et dans les chansons populaires on redit les hauts faits des plus braves d'entre nous...

« Vous et moi, nous allons être plus que jamais serrés de près par les suppôts de la tyrannie. Cinq mille étrangers sont entrés dans les États du roi Ferdinand, et vont prochainement pénétrer et se répandre dans nos montagnes. Il faut donc recruter de toutes parts et grossir nos rangs; les choses de ce monde s'arrangent de façon que les recrues ne nous manqueront pas. Quand l'injustice pèse sur la société, les froissés, les mécontents, les spoliés se débattent contre l'iniquité, et souvent alors tournent les yeux vers nous; tendons-leur la main, et disons à celui qui gémit courbé sous le despotisme, à celui que les pieds du puissant ont foulé et meurtri, à celui que des lois arbitraires ont contraint à s'exiler, à se bannir lui-même de la chaumière natale : Ami, venez à nous, et vous trouverez protection et vengeance !

— Me voici, me voici, je suis un de ces hommes-là, je suis proscrit, je viens à vous, et comme vous j'ai besoin de liberté et de vengeance, » m'écriai-je en me montrant tout à coup aux yeux du chef et de sa bande.

Ma soudaine apparition, les paroles que je venais de prononcer d'une voix haute et forte, malgré ma profonde émotion, frappèrent Abbruzzio, car c'était lui.

En me voyant, il se leva de la pierre où il était assis, et, faisant quelques pas en avant, me dit :

« Toi qui viens à nous, qui es-tu?

— Je vous le répète, un proscrit.

— Qu'as-tu fait pour l'être?

— Je me suis battu contre mon rival, et je l'ai tué.

— La cause de ce combat?

— L'amour.

— Il était ton rival?

— Oui, mon rival heureux!

— Il était donc riche, puisque la justice te poursuit?

— Son père est un homme puissant.

— Oh! alors c'est dans l'ordre que la justice s'arme pour lui. Que faisais-tu dans ces rochers?

— J'y cherchais un abri.

— Et tu nous as entendus venir et débarquer sur la plage?

— Oui. Depuis que je me suis exilé de chez ma vieille mère je dors mal, et dans le silence de la nuit le bruit de vos rames a frappé mon oreille.

Alors j'ai regardé, j'ai vu... j'ai écouté, j'ai entendu...

— Quoi ! tu as osé écouter les délibérations du conseil ?

— Oui, je vous ai entendu faire appel à tous ceux qui sont mécontents et compromis ; et prenant confiance en vos paroles, je me suis dit : Ceci me regarde. Et me relevant de l'endroit où je me tenais caché, je vous ai crié, et vous crie encore : Me voici !

— Puisque tu as écouté, entendu nos délibérations, tu n'es plus à toi, tu ne t'appartiens plus, tu es à nous ; car si tu restais libre, tu pourrais révéler nos projets.

— Vos projets ! je les appuierai tous de mon bras et de mon courage.

— C'est bien ! nous t'admettrons parmi nous quand tu auras fait tes preuves. Si tu te montres digne par ton zèle, ton adresse et ta valeur, d'être des nôtres, tu seras reçu ; sinon, comme tu as notre secret, tu sens que nous ne te laisserons pas la vie... Il n'y a que les morts qui ne parlent pas !

— Les épreuves auxquelles vous me soumettrez, j'en réponds d'avance, ne seront point au-dessus de mon audace. Dites ce que j'ai à faire, et je le ferai. Ordonnez, et vous verrez comme je sais obéir.

— Jeune homme, ton langage me plaît. Mais, dis-moi, de quel pays es-tu? A ton accent je te reconnais pour un Calabrois... Mais de quelle partie de la Calabre?

— Du village de Santa-Maria, près du val de Lorenzo.

— Ah! c'est un pays qui fournit à ma troupe un bon contingent. Ils sont alertes et adroits aux coups de main, les jeunes hommes de ce val. Écoute.

« Nous allons nous rembarquer. Tu vas rester avec dix de mes hommes; ils te conduiront à la Roche-Percée; là, où le passage de cette porte que la main des hommes n'a ni élevée ni ouverte n'est que de sept à huit pieds de large; là, où la furie de la mer a tellement usé la côte qu'il n'y reste plus qu'un étroit chemin entre la vague et la muraille de roc.

« Demain, ou le jour d'après, le comte Toleno, ministre de la marine, escorté d'une vingtaine de cavaliers, doit passer par là pour aller inspecter la côte et marquer les emplacements où il est question de construire des vigies et des forts qui nous gêneront beaucoup, nous et nos frères et amis les contrebandiers, s'ils parviennent à les élever.

« Il est important que le ministre, notre ennemi

le plus acharné, ne dépasse pas le seuil de cette porte ouvrant sur cette sauvage solitude, que nous regardons comme nos domaines; il faut qu'il y tombe avec ses projets.

« Luigi Vampa commandera la petite troupe que je laisse et que j'ai composée de mes plus intrépides; il aura soin de te poster de sorte que tu puisses montrer ce que tu es et ce que tu peux faire.

— Merci, *Excellence*, merci de me placer tout d'abord parmi vos intrépides; cet honneur mérite ma gratitude, et vienne l'occasion. »

A peine avais-je prononcé ces mots, que le chef tira de dessous sa veste une relique suspendue à son cou en reliquaire par une chaîne brillante, et qu'il avait coutume de porter sur la poitrine. D'une voix solennelle il me dit en me la montrant :

« Crois-tu à la puissance du grand saint Janvier?

— J'y crois comme à mon existence.

— Eh bien! jure sur cette parcelle de ses os que de tout ce que tu as vu, que de tout ce que tu as entendu, que de tout ce que tu sais, tu ne révèleras jamais rien, quand la torture même tenaillerait ton corps, quand le feu du bûcher consumerait tes chairs, et quand ton âme, épuisée par tant de tour-

ments, serait prête à quitter sa dépouille mortelle pour monter et paraître au tribunal de Dieu.

— Je le jure, » répondis-je en étendant la main sur le reliquaire d'or.

Quand Joachimo en fut là de son histoire, quand il me redit ce serment prêté sur la relique du patron du royaume, je frissonnai comme devant un sacrilége. Pour moi, fille chrétienne, c'en était un que d'avoir sur les choses saintes juré sa foi à des voleurs, à des brigands, à des assassins.

« O Joachimo! Joachimo! qu'as-tu fait? m'écriai-je en fondant en larmes; tes amis rougiront de toi; ta mère mourra quand elle saura ta résolution… Il n'y aura plus personne à t'aimer!…

— Ainsi tu me détesteras, maintenant que je t'ai tout dit?

— Te détester? jamais… »

Je voulus continuer, mais les sanglots étouffèrent ma voix, et je crus que le désespoir allait briser mon cœur… Joachimo, effrayé de l'état dans lequel m'avait jetée sa révélation, était tombé à mes genoux, et tenant mes mains, les baisant et les arrosant de ses pleurs, me dit : « Peppitta, pour que je ne sois pas damné éternellement, ne me maudis pas… les anges gardiens n'abandonnent pas les plus grands pécheurs… malgré leurs crimes, ils

restent auprès d'eux... O toi que j'ai toujours aimée comme une sœur chérie, si tu ne veux plus me conserver un peu d'amitié... garde au moins au fond de ton âme un peu de pitié pour moi... Tu vas t'en retourner seule au village; tu vas revoir ma pauvre mère et tous les nôtres; reporte-leur le panier de provisions dont tu t'es chargée pour moi... Dis-leur qu'en entrant dans ma cache tu l'as trouvée vide! mais qu'à l'entrée de la caverne tu as vu sur le sable, retenu par le poids d'un galet, un papier que tu as ramassé, et où tu as lu ces mots : « Ne « soyez plus inquiets, je suis à l'abri des coups de « mes persécuteurs; je pense à vous, priez pour « moi; notre séparation ne sera pas longue... Aimez « toujours Joachimo. »

« Je vais, bonne Peppitta, écrire ce peu de lignes; tu les donneras à ma bonne vieille mère, et tu jureras à tous que tu ne m'as pas trouvé dans la grotte marine, ni dans les environs.

— Tu veux donc, Joachimo, que je fasse aussi un serment?

— Oui!... et je suis assuré que tu feras celui que je te demande; car c'est le seul moyen de sauver ma tête..

— Oh! je jure, je jure tout ce que tu voudras, m'écriai-je en tendant la main à l'ami de mon en-

fance. Dieu me garde de jamais laisser échapper de mes lèvres un mot qui puisse faire tomber un seul de tes cheveux.

— Chère Peppitta, voilà que la lune est déjà haute dans le ciel... il faut que tu me quittes. Ces hommes avec lesquels je dois faire le coup de main de la Roche-Percée seront ici avant peu, et, pour tout au monde, il ne faut pas qu'ils t'y trouvent. Partons donc à l'instant même; je te conduirai jusqu'à la cabane de Paoli. Là, je n'aurai plus rien à redouter pour toi... Il t'accompagnera jusqu'à notre village... »

En restant davantage auprès de Joachimo, je l'exposais... j'éveillais les soupçons de ses nouveaux et terribles camarades.. Le nom de Luigi Vampa avait été souvent prononcé et toujours avec d'affreux détails dans les histoires de nos veillées... et c'était lui maintenant qui, choisi par Abbruzzio, allait commander l'expédition contre le ministre de la marine... J'obéis donc à mon ami d'enfance, et appuyée sur son bras je redescendis de la grotte et repris le chemin de chez nous... Oh! comme mon cœur était alors serré! comme mon esprit était rempli d'épouvante et de sombres pressentiments... Je laissai l'homme que j'avais été accoutumée à aimer comme un frère avec des bandits orgueilleux

de leur renommée de vol et de brigandage, avec des malfaiteurs méditant le meurtre, et qui, la nuit prochaine, allaient tenter de l'accomplir!...

Comme vous le devinez, dans le trajet de la côte et de la cabane de Paoli, je fis tous les efforts d'une vive amitié, toutes les instances, toutes les prières que mon bon ange m'inspirait pour conjurer Joachimo de revenir avec moi auprès de sa mère, auprès de nous tous; mais ce fut en vain, tant les hommes se font d'étranges idées sur le point d'honneur!

« J'ai fait serment, j'ai juré ma foi, me répétait Joachimo; je ne m'appartiens plus; je suis corps et âme à Abbruzzio.

— Avant de faire ce serment, tu en avais fait un à Dieu, lui disais-je; c'est à lui que tu appartiens.

— A Dieu, oui, pour l'éternité; mais pour le temps, pour ma vie entière, à Abbruzzio! Ne cherche donc pas, ajoutait-il, à me faire manquer *à mon devoir*. Et penses-y, Peppitta, si je suivais ton conseil, si je cédais à ce que tu me demandes, je tomberais aux mains de mes ennemis, et de la prison je passerais à l'échafaud. »

A ces mots, mon sang se figeait dans mes veines; je ne pouvais plus trouver aucune parole pour l'en-

gager à me suivre à notre hameau; car il avait raison, ses ennemis n'attendaient son retour que pour le livrer à la justice et assouvir ainsi leur soif de vengeance.

Enfin nous parvînmes auprès de la maisonnette de Paoli. Là, nous nous fîmes de bien tristes adieux!... Puis tout à coup, me prenant dans ses bras, me pressant convulsivement contre sa poitrine... il me dit : « Peppitta, ne répète plus ce mot d'ADIEU, il fait trop de mal. C'est AU REVOIR, AU REVOIR, qu'il faut dire... » Et s'arrachant d'auprès de moi, il reprit en courant le chemin de la côte... et il était déjà loin, que j'entendais encore sa voix redisant : AU REVOIR, AU REVOIR!

Comment désormais pourrons-nous nous revoir, me demandais-je en montant la petite colline sur laquelle était assise la cabane de notre parent et ami; comment pourrons-nous jamais nous retrouver ensemble? N'y a-t-il pas maintenant entre nous les chaînes et le cachot, le billot et la hache?

Ce que Joachimo m'avait fait promettre de dire à tous les nôtres, je le racontai à Paoli, en lui montrant *le billet que j'avais trouvé dans la grotte abandonnée*.

« Il aura craint d'être découvert dans sa retraite, me répondit le vieil ami de ma mère; en ce moment

beaucoup de soldats suisses *éclairent* la route que va suivre le ministre de la marine dans la tournée qu'il a reçu ordre de faire. »

De retour auprès de ma mère, pour la première fois depuis que j'étais au monde, je fus obligée de lui mentir. De cet instant ma vie devint difficile auprès d'elle; et moi, qui jusque alors avais été gaie et rieuse avec mes compagnes, je devins triste, silencieuse et sauvage; et comment, en effet, aurais-je pu sourire? j'avais dans l'esprit une pensée fixe, immuable, et sur le cœur un poids étouffant que rien ne pouvait soulever. Quand j'allais à l'église, quand je voulais prier, cette pensée que Joachimo ne priait plus et qu'il avait renoncé à tous les enseignements religieux pour s'attacher par un serment à un chef de bandits et de voleurs éteignait en moi toute espérance, refoulait ma prière et l'empêchait de monter vers Dieu. »

CHAPITRE VI.

L'attaque du village. — Joachimo et Peppitta. — Le vieil avare. — Abbruzzio. — Le conseil. — Embarquement et traversée. — Le frère Anselme. — La veuve du Waida. — La voleuse d'enfants. — Le châtiment.

En écoutant Peppitta, Amélie et Julienne apprenaient à connaître ce que valait cette jeune fille; tout ce qu'elle venait de leur dire leur avait en quelque sorte fait voir dans son cœur, et ne leur y avait montré que de bons et pieux sentiments, qui contrastaient fortement avec ce qui l'entourait, avec ses habitudes, son costume et sa vie de gypsie.

Un des meilleurs moyens de se distraire de son propre malheur, c'est d'écouter le récit de peines endurées par d'autres. Ainsi cette pauvre Amélie, devenue orpheline, avait, en prêtant l'oreille à l'histoire de Peppitta, senti moins cruellement l'horreur de sa propre situation. Julienne s'était aperçue

de ce qu'avait éprouvé son amie; aussi, pour lui continuer ce soulagement, elle pria la Bohémienne de lui apprendre comment elle était venue à faire partie de la bande d'Abbruzzio, et à se retrouver ainsi auprès du compagnon de son enfance.

« Vous savez bien, Mesdemoiselles, que, lorsque Joachimo m'avait quittée, son dernier mot avait été *au revoir*. Pour accomplir cette promesse, un jour, dans un conseil qui fut tenu après l'expédition de la Roche-Percée et la capture du comte de Toleno, dont la vie fut mise à rançon, Joachimo signala comme but d'un bon coup de main la demeure d'Hieronimo Banti, vieillard reconnu comme un des plus riches propriétaires des environs de San-Lorenzo, et qui depuis plus de soixante ans n'avait été occupé qu'à entasser ducats sur ducats dans les souterrains d'un ancien château tombé en ruines, et sur lesquelles il avait établi sa maison, enclose d'une haute et épaisse muraille. « Là, avait dit Joachimo, notre troupe trouvera des monceaux d'argent et d'or; et pour mettre en repos la conscience de notre chef, ainsi que pour exciter le zèle de mes camarades, je leur apprendrai que cette richesse du vieil avare, du vieil usurier, a été faite avec la misère du pauvre peuple. »

La proposition du nouveau membre de la bande,

qui, dans l'affaire glorieuse de la Roche-Percée, avait montré autant de courage que d'entente, et qui ainsi avait gagné ses éperons, fut agréée par le *grand* Abbruzzio.

Ce fut donc d'après l'avis et sur les indications de Joachimo que la troupe prit le chemin de notre pauvre village. Oh! pour avoir donné le conseil de venir s'abattre sur le lieu natal, Joachimo mériterait d'être maudit! Mais, voyez-vous, en agissant ainsi il avait un autre but que celui de remplir la caisse de sa bande. Ne pouvant plus venir vivre avec sa mère et avec ceux et celles qui l'avaient aimé depuis ses premiers jours, il voulait les amener à vivre de la vie que la nécessité lui avait fait adopter, vie bien coupable sans doute, mais qui, pour un jeune homme comme lui, avide d'aventures, n'était pas sans charmes.

Une nuit donc Abbruzzio et ses hommes, excités par leur amour de l'or comme les vautours le sont par la soif du sang, fondirent tout à coup sur la maison du vieux Hieronimo Banti. Là effectivement ils firent un riche butin, sans répandre sur les sacs qu'ils enlevèrent la moindre tache de sang. Abbruzzio, sachant son père malade, venait de faire le vœu d'être pendant tout un mois compatissant et humain. Il se contenta donc de faire garrotter le vieil

avare et ses deux domestiques, disant aux hommes qui exécutaient ses ordres : « En retournant à nos rochers, nous passons devant l'abbaye *della Carità;* nous y laisserons à la porte de la sainte maison ces trois mauvais chrétiens, et j'aurai soin d'attacher sur leur poitrine un écriteau signé de moi pour les recommander à la charité des bons Pères. De plus, je fais vœu d'établir avec une partie des sommes que nous emportons quatre lits nouveaux à l'hôpital de Saint-Janvier à Naples. »

Tandis que cela se passait chez Hieronimo, Joachimo, avec des hommes masqués et masqué lui-même, avait cerné notre maison et celle de sa mère, et, ayant bien recommandé de ne nous faire aucun mal, nous avait enlevés, sa mère et la mienne, mon jeune frère et moi.

Il y aura à la Toussaint prochaine deux ans que cet enlèvement a eu lieu. Les deux vieilles mères voulurent maudire les ravisseurs ; mais Joachimo sut obtenir leur pardon et le sien en leur représentant avec de douces et engageantes paroles qu'il n'avait pu vivre loin de ceux qu'il aimait, et que, ne pouvant aller à eux, il les avait amenés à lui. « La violence que j'ai commise en vous arrachant de chez vous, nous disait-il, vous me la pardonnerez, parce que c'est l'amour que Dieu me com-

mande pour vous qui me l'a fait commettre. » Il ajoutait encore que sur une liste de vengeances qu'Abbruzzio avait entre les mains le nom de mon père était inscrit comme ayant contribué puissamment à l'arrestation et à la mort d'Antonio Abbruzzio, frère aîné et prédécesseur du chef actuel de la troupe. « Sans moi, répétait Joachimo à ma pauvre mère, vous deviez tous être immolés pendant l'attaque de la maison de l'avare ; une croix de craie rouge avait été faite sur votre porte, et cette croix disait : *Ici il faut tout exterminer.* »

Et puis, Joachimo, tout brigand qu'il était, se montrait fils si respectueux et si tendre, il avait enlevé sa mère avec tant d'égards et d'amour, il était si bon pour nous tous, pour ma mère, pour moi, pour mon frère Pedro, que nous ne pûmes jamais trouver dans nos cœurs ni faire venir sur notre langue une malédiction contre lui.

Ma mère vécut peu de temps après avoir été arrachée de la maison où elle était née, et où elle avait vu naître tous ses enfants ; mais, je dois le dire pour excuser Joachimo, elle l'a béni à son dernier moment, et en mettant sa main sur la tête du *bon brigand*, comme elle l'appelait, elle lui dit :

« Tu as eu tant d'égards pour moi, pour ma fille

et pour mon fils, je t'ai vu si tendre et si respectueux pour celle qui t'avait élevé en bon chrétien, que j'appelle sur toi les bénédictions du Dieu qui a dit : *Père et mère honoreras*. Écoute, Joachimo, quand on est, comme moi, arrivé au bout du chemin de la vie, on voit souvent dans l'avenir... Je vois ce qui t'arrivera : tu ne resteras pas où tu es, et tu reprendras le sentier que tu as suivi dans ta première jeunesse. »

Cette prédiction, que ma mère a faite devant moi, j'ai dans mon âme la forte espérance qu'elle se réalisera. »

Peppitta en était là de son récit, quand sous les grands arbres de la forêt on entendit le bruit de plusieurs chevaux avançant dans les bruyères et les broussailles de ce lieu sauvage. A ce bruit la gypsie se leva, fit quelques pas en avant, et revint bientôt en disant à Julienne et à son amie : « C'est le chef Abbruzzio lui-même qui arrive; nous allons recevoir l'ordre de rentrer. »

Il n'en fut point ainsi; le chef suprême de la bande, car c'était bien lui, descendit dans la caverne; puis la porte mystérieuse, après s'être levée, se referma sur lui.

Il fut tenu dans la salle souterraine un conseil, auquel n'assistèrent que trente des brigands les

plus déterminés, qui passaient pour être des hommes de prudence, d'énergie et d'action, et dont Abbruzzio aimait à écouter les avis. En un mot, c'était l'aristocratie de ces régions ténébreuses.

Pendant ce long conciliabule, la clairière fut animée par des jeux et des luttes auxquelles se livrèrent ceux de la bande qui n'avaient point été appelés à prendre part aux délibérations.

Parmi les plus jeunes il y en avait un dont la légèreté surpassait celle de ses camarades; celui-là semblait encore jouer dans la prairie de son village; son regard était resté modeste et timide; sa taille et ses manières n'avaient rien pris de la rudesse de ses compagnons. Le soleil de Calabre n'avait point encore bruni ses cheveux ni hâlé ses joues, et sa voix, dans les rondes qu'il chantait, était aussi douce que sonore. Après une de ces danses, ce jeune homme apporta à Peppitta deux gros bouquets composés de jacinthes bleues et blanches et de roses d'églantier, et dit en le lui remettant: « Ta main est plus blanche que la mienne, offre ces bouquets à ces deux dames; de toi elles ne pourront les refuser. » Puis il bondit comme un jeune faon, et se remit à partager les jeux de ses camarades; c'était le beau Pedro, le frère de Peppitta.

Ce qui fut résolu et arrêté dans le conseil, personne ne l'a jamais su; mais, dix jours après, toute une partie de la bande se rendit nuitamment, avec tous ses bagages, sur le bord de la mer. Là attendait à quelques brasses de la côte un navire pour le transport d'une quarantaine de membres de la troupe d'Abbruzzio. Parmi ceux-là on ne voyait aucun des hommes que le chef avait coutume d'employer pour les coups de main et les attaques périlleuses; ce qui était venu à cet embarquement ne représentait pas la force, mais la ruse et l'adresse de la horde; on ne voyait pas sur la grève et prêts à monter à bord du navire les vétérans de la bande, ces hommes aux formes athlétiques, au visage brun et balafré, à l'air farouche et rébarbatif. Ce n'étaient guère que de jeunes hommes et de jeunes femmes aux allures à la fois hardies et nonchalantes, vulgaires, et cependant ayant en elles quelque chose de cette poésie d'attitude, de cette désinvolture oisive que nos peintres trouvent aux lazzaroni. Deux vieillards et quelques duègnes, parmi lesquelles était Januaria, avaient été choisis par Abbruzzio comme guides de ce bizarre assemblage de *zingari*, de gypsies et de Bohêmes. Hors Joachimo, qui commençait à marquer, aucune notabilité de la troupe ne devait donc s'embarquer.

Au-dessus de la vaste plaine des flots on commençait à voir dans la partie orientale du ciel une ligne argentée annonçant le lever du jour. A cet instant, escorté de quelques hommes, dans les rangs desquels se trouvait un religieux portant le froc des capucins, Abbruzzio arriva sur la plage. Se tenant à distance de tous ceux qui allaient partir, le chef des brigands appela Joachimo et Januaria, leur parla en secret pour leur donner des instructions relatives, nous le supposons, à Julienne et à lady Amélie Mountclare; puis il commanda le départ.

Julienne, qui soutenait de son bras et de son courage la triste et souffrante Amélie, auprès de laquelle se trouvait aussi Peppitta, vit avec surprise que le capucin à barbe blanche s'embarquait avec les zingari, et que par conséquent il allait être du voyage. Ce fut pour elle un mouvement de joie, car elles avaient entendu dire à Pedro que, dans une des expéditions de la troupe, Abbruzzio, ayant pillé un couvent de capucins, en avait enlevé l'économe, simple frère lai qui, par son habileté et l'agrément de son caractère, avait pris une grande influence dans la communauté. Cet homme avait plu au chef des fils de l'indépendance, qui, en l'emmenant avec lui, n'avait manqué de l'assurer qu'il le rendrait à son cloître aussitôt qu'il aurait

révélé l'endroit où était caché le trésor que la tradition du pays appelait *la bourse de saint François.*

Or, comme il n'y avait pas de trésor, et partant pas de révélation à faire, la délivrance du bon frère n'arrivait jamais. Anselme, car c'était son nom, s'en consolait par le bien qu'il cherchait à faire parmi les gens dépravés avec lesquels il était condamné à vivre; et vraiment, si le saint homme ne parvenait pas à les pousser dans les sentiers de la vertu, il les arrêtait quelquefois sur le chemin du crime; et comme d'autres serviteurs de Dieu s'étaient sanctifiés avant lui dans le séjour des bagnes et des galères, lui aussi faisait son salut dans une bande de voleurs.

Avec son caractère facile et bienveillant, il n'était très-sévère qu'envers lui-même, et se montrait pour tous les autres toujours indulgent ou compatissant. Sa parole était rarement âpre et dure, et quand il l'adressait aux plus coupables, cette parole ne se dépouillait jamais d'une charité toute paternelle. Avec ces allures tolérantes, mêlées à une conduite édifiante et pure, il répandait parmi les malheureuses créatures qui l'entouraient les semences du repentir.

Le fier Abbruzzio, enveloppé de son manteau couleur de la nuit, son chapeau à larges bords ra-

battu sur les yeux, avait fait avancer son cheval noir sur le point extrême de la grève; l'écume blanchissante des vagues venait parfois frapper les pieds du fier animal, qui ne bronchait pas sous son vaillant maître. A mesure que devant leur chef les partants passaient montés sur de petites embarcations pour se rendre au navire, Abbruzzio leur faisait un signe de la main et leur disait : *Au revoir;* mais quand la fille de lord Mountclare, toujours appuyée sur le bras de Julienne, fut en face de lui, le chef lui dit :

« Personne, Mademoiselle, n'a encore remis votre rançon à l'endroit que j'avais indiqué; vous n'êtes donc pas libre; mais sur la prière de Joachimo, qui m'a redit vos souffrances et votre soumission aux décrets de la Providence, je n'ai point abandonné l'idée de vous rendre à votre noble famille. »

Puis il ajouta en lui montrant le frère Anselme, qui s'embarquait avec elle :

« J'ai donné à cet homme de Dieu, qui est lié à moi par un serment, mes instructions à votre égard. De l'autre côté de l'Océan, quelques-uns de vos amis et de vos parents existent encore; il les ira trouver, et s'ils remplissent les conditions imposées, vous leur serez rendue, ainsi que votre belle compagne. Toutes les deux alors, je vous le demande,

priez pour Abbruzzio, aux yeux duquel vous avez trouvé grâce. »

A cet instant, un flot poussa au large le canot dans lequel Amélie venait de s'asseoir, et elle n'entendit plus la voix du chef; la brise du matin emportait ses paroles.

Sur la vaste grève, ce qu'il y avait eu de la troupe d'Abbruzzio avait paru peu de chose; mais quand les Bohêmes, gypsies, zingari, hommes et femmes, jeunes et vieux, furent réunis sur le pont du navire, Julienne et la jeune Anglaise frissonnèrent à l'idée de se trouver en contact avec de pareils gens, gens sans aveu, sans asile, sans patrie, sans morale et presque sans Dieu. Le pieux habitant du cloître, devenu prisonnier d'Abbruzzio, devina la terreur des deux jeunes filles, et vint sur-le-champ s'asseoir auprès d'elles à l'avant du vaisseau.

Amélie, comme toutes les Anglaises, respira avec plaisir l'air salin de la mer; et pendant quelque temps cette enfant de la Grande-Bretagne se plut à regarder la crête des flots s'argenter des premiers rayons du soleil. Pour les enfants d'Albion, l'air de l'Océan c'est l'air de la patrie.

Avec une mélancolie qui n'était pas sans douceur et sans charmes, Amélie voyait donc les courlis et

les alcyons raser de près le sommet des vagues et parfois s'y poser comme pour se faire balancer par elles.

Julienne, qui aimait aussi les grands spectacles de la création; Julienne, l'enfant du hameau des Saules, qui avait vu tour à tour le soleil se lever sur le ruisseau de la prairie où dans son enfance elle avait gardé les moutons, et qui plus tard avait contemplé le grand astre briller sur la riante Toscane et la magnifique baie de Parthénope, et dorer de ses chauds rayons les monuments de Florence, de Rome, de Naples et de Pœstum; Julienne, la fille pieuse et poëte, sentait son cœur déborder de l'amour de Dieu en face de ce lever de l'aurore au-dessus de l'Océan.

Oh! oui, les grandes scènes de la nature apportent à l'âme la plus désolée des éclairs de consolation. Pour quelques instants, en face de l'envoyé de Dieu qui venait éclairer le monde, les deux captives d'Abbruzzio, devenues compagnes de gens abjects, ne pleurèrent plus aussi amèrement. Je dois même dire que l'effet produit par ce beau lever du soleil avait été ressenti par plusieurs des brigands. Devant tant de splendeur et de magnificence, ils éprouvaient je ne sais quel sentiment qu'ils auraient eu bien de la peine à définir, mais

que Dieu, dans sa bonté, aura peut-être pris pour une prière.

Le vent était propice; le ciel était bleu, et les vagues couleur d'aigue-marine scintillaient comme la robe verte et pailletée d'Amphitrite. Le pilote, interrogé par Julienne, lui fit espérer qu'avant neuf jours le bâtiment serait en vue de la terre où la bande devait débarquer.

« Et quelle est cette terre? demanda Julienne.

— C'est le secret d'Abbruzzio, répondit le pilote; comme tout homme qui trahit le secret ne survit pas à son indiscrétion, vous trouverez bon, Mademoiselle, que je ne vous réponde point. »

Cependant Peppitta, avec son adresse habituelle, était parvenue à savoir que c'était vers les bords du pays de Galles que se dirigeait leur vaisseau, et qu'Abbruzzio devait bientôt lui-même s'y rendre pour l'élection d'un nouveau waïdda ou chef suprême de la gente bohémienne.

De tous les points du globe, zingari, gypsies, sorciers, diseurs de bonne aventure, bateleurs, immense nation éparpillée par toute la terre, avaient reçu l'ordre d'envoyer des députations pour élire le successeur de l'astucieux et terrible Bensam.

C'était donc vers l'Angleterre que se dirigeait maintenant cette portion de la troupe d'Abbruzzio,

à laquelle Amélie et Julienne se trouvaient mêlées comme de blanches colombes parmi de voraces corbeaux, ou comme de beaux lis parmi les ronces et les épines.

Je ne redirai point les divers incidents de la traversée; j'aurai cependant à raconter des périls et des dangers; car bientôt le temps tourna à la tempête, et toute cette troupe, si rieuse, si légère, si turbulente, devint tremblante et blême au milieu des flots courroucés; alors le frère Anselme leur parla de Dièu au bruit de la foudre, et de repentir à la lueur des éclairs et sur l'abîme entr'ouvert. Ceux qui d'ordinaire vivent dans l'oubli des devoirs religieux sont timides dans le péril. L'épouvante que ressentaient les gypsies et les Bohêmes prêta de la force aux paroles du moine, et beaucoup des brigands et des brigandes tombèrent à genoux au pied du grand mât, auquel Anselme avait attaché un crucifix, une image de Marie, étoile des mers, et des rameaux bénits.

Joachimo, Peppitta, Julienne, Amélie et Pedro s'éloignaient autant qu'ils le pouvaient sans exciter le mécontentement du reste des passagers; quant au frère capucin, il allait des uns aux autres, et avait des consolations et de bons conseils pour tous.

Ce fut dans une baie voisine de Holy-Head que

le navire, poussé par le gros temps alla aborder et qu'eut lieu le débarquement nocturne et furtif, sous la surveillance et la direction de Joachimo. Cette troupe, qui avait joué, dansé et chanté dans ses heures oisives, qui avait tremblé, pleuré et prié de frayeur pendant la tempête, du moment qu'elle sentit la terre sous ses pieds trépigna et devint ivre de joie.

« A nous, à nous, disait-elle dans les refrains de ses chansons, à nous les campagnes et les villes; à nous les fermes et les châteaux; à nous les jeunes et les vieux; à nous les riches et les pauvres; à nous le monde tout entier; il faut l'exploiter.

« Jeunes garçons, soyez agiles, adroits et hardis; que votre langage soit doux, votre esprit rusé et vos mains subtiles.

« Jeunes filles, cueillez la fleur de la bruyère et la fleur des prairies, le coquelicot et les bluets des champs. Tressez-vous des couronnes et parez-en vos fronts; regardez dans les mains rudes et calleuses, comme dans les mains douces et blanches, les signes d'avenir, et promettez à ceux qui veulent savoir leur destinée force richesse et force bonheur.

« Sous la lune et sous le soleil, dans les villes

et dans les campagnes, dans les forêts et dans les champs, dans les palais et dans les chaumières, sur la terre ferme et sur les flots, partout on trouve du malheur; partout on a besoin d'espérance; allons donc en vendre à la douleur et à la crédulité. »

Puis, en chantant ces refrains, qui se répètent depuis des siècles parmi ces tribus errantes, filles et garçons, arrivés sur le plateau de la côte où s'élevait une ancienne pierre druidique, se prirent par la main et formèrent une immense ronde, se mirent à danser autour du monument d'une druidesse, d'une velléda, qui, elle aussi, dans les siècles passés, s'était mêlée de consulter les astres, d'écouter le cri des corbeaux et de prédire l'avenir.

Deux ou trois jours après leur arrivée, Joachimo fut mis en rapport avec la veuve de Bensam; et, d'après ce qu'elle lui dit dans un entretien secret, *sur la pierre de la puissance* (on the stone of power), le lieutenant d'Abbruzzio traça à la troupe qu'il commandait l'espace de territoire qu'il lui était interdit de franchir, et dans lequel il lui donnait permission et pouvoir de vivre de ses diverses industries.

Depuis à peu près trois semaines *les enfants de l'espace* avaient pris possession des campagnes environnantes d'Holy-Head, quand Anselme, à la

sollicitation de Julienne, quitta la bande et se rendit à Londres pour y chercher les parents de lord Mountclare. Avant qu'il partît, Joachimo lui donna un portefeuille renfermant plusieurs lettres adressées au père et à la mère d'Amélie. Les signatures de ces lettres étaient celles d'amis et de proches parents sans doute, et c'était avec ces parents ou amis que le bon religieux allait négocier l'affaire du rachat et de la délivrance des deux jeunes captives.

L'ancien économe du couvent des capucins s'était plus occupé d'arithmétique et du soin de faire aller la communauté que d'études théologiques et morales, et il se croyait lié par le serment qu'il avait prêté au chef des bandits. Il lui avait juré sa foi qu'il n'agirait jamais auprès d'aucune police, et que si jamais Abbruzzio le chargeait de rendre la liberté à quelque prisonnier, il ne manquerait pas de spécifier l'obligation de leur rançon. Il n'avait obtenu la vie qu'en jurant cette promesse, et il voulait la tenir. Dans son ignorance il ne savait pas que le parjure est vertu quand le serment fut crime.

Tel était le négociateur que la Providence envoyait dans la capitale des trois royaumes pour rendre une orpheline aux parents qui lui restaient.

Anselme réussirait-il dans sa mission? cela était

incertain; mais ce qui était assuré, ce qui était évident, c'étaient les progrès effrayants qu'avait faits au milieu de tant de vicissitudes, de privations et de dangers, la maladie de la jeune Anglaise. Joachimo, qui savait par Peppitta toutes les souffrances d'Amélie et toutes les inquiétudes de Julienne, avait logé lady Amélie Mountclare et son amie dans la pauvre chaumière où vivait maintenant, reine découronnée, la veuve du waïdda. Peppitta y demeurait aussi, car elle s'était attachée de cœur aux deux étrangères.

Il paraît que pendant son règne la compagne du waïdda défunt avait amassé peu d'or, car rien dans sa maison n'annonçait même l'aisance. Quelques dessins cabalistiques, et auxquels l'œil du vulgaire ne pouvait rien comprendre, ornaient seuls les murs nus de sa chambre et d'une pièce voisine où elle recevait encore ceux qui venaient la consulter.

Plus d'une fois Julienne et Amélie prirent plaisir à écouter cette reine des gypsies raconter quelques-unes de ses aventures. Dans ses récits se rencontrait un singulier mélange de choses vulgaires et de dignité, de mauvaises actions et de sentiments généreux, et d'une sorte de vertu tachée de vice. Jamais dans ses paroles le nom de Dieu n'était prononcé;

si elle reconnaissait quelque chose de supérieur au pouvoir d'un waïdda, ce n'était que la fatalité. D'après sa morale, elle croyait pouvoir dérober à autrui ce qu'elle enviait et ce dont elle pouvait avoir besoin, et en même temps elle pensait que son devoir était de faire du bien et de donner aux malheureux qui lui tendaient la main.

Bensam n'avait appelé Mab-Cunning à partager sa puissance que parce qu'elle avait excellé dans une spécialité, celle du vol d'enfants. Ce que cette femme avait amené de petits garçons et de petites filles riches à la troupe nomade était prodigieux; et c'était elle qui avait enlevé à lady Montaigu ce fils unique qui ne fut rendu à sa mère qu'au bout de dix années, retour à la maison maternelle que célèbrent chaque année, le premier jour de mai, les ramoneurs de Londres.

Ce genre de vol, le plus horrible et peut-être le plus sacrilége de tous, Dieu l'avait fait cruellement expier à Mab-Cunning; de trois garçons et de quatre filles dont elle avait été mère, il ne lui en restait pas un; tous étaient nés forts, tous avaient grandi frais et roses jusqu'à cinq ans; arrivés à cet âge, un mal inconnu s'emparait d'eux, un mauvais ver les piquait au cœur; leurs couleurs s'en allaient, la langueur leur venait, l'éclat de leurs regards

s'obscurcissait, et leur jeune intelligence mourait avant eux; tous devenaient idiots et ne connaissaient plus celle qui leur avait donné le jour et qui les idolâtrait.

Cette mère, qui avait fait couler les larmes et brisé le cœur de tant de mères, était restée inconsolable; une tristesse, la plus noire, la plus insupportable de toutes, celle qui naît des remords, ne lui laissait plus un sourire. Dans sa douleur, qui avait quelque chose de sauvage, elle s'était fait un collier à sept rangs avec les petites dents de ses enfants, et cette parure de regret et de douleur, elle la portait tous les jours et n'en voulait plus d'autres; et cependant les vols de Bensam avaient rempli son écrin de perles, de diamants et de pierreries.

Soit qu'elle se promenât dehors, dans les lieux solitaires (car c'était ceux qu'elle aimait de prédilection), soit qu'elle demeurât assise à son foyer, soit enfin qu'elle restât debout sur le seuil de sa cabane, regardant pendant des heures entières les nuages filant sur le ciel comme les nefs sur les mers, elle avait toujours auprès d'elle sept colombes au plumage gris et au collier noir.

Les gypsies vivent dans une profonde ignorance religieuse, et tous ceux qui ont étudié leurs mœurs

ont en vain cherché à découvrir parmi eux quelques traces d'un culte quelconque; il paraît cependant que la croyance à l'immortalité de l'âme ne leur est pas tout à fait étrangère, car Mab-Cunning répétait souvent à ses colombes, quand elles venaient s'abattre sur ses bras et sur ses épaules nues :

Soyez les bienvenues, colombes qu'aimaient mes enfants, et qui vous perchiez sur leurs berceaux quand ils vous tendaient leurs petits bras! Ah! vous y étiez encore à leur dernier jour; vous vous penchiez alors sur leurs lèvres blêmies pour aspirer leur âme. Pauvres gentilles créatures qui m'avez été ravies, quand je vous entourais de tant de soins et d'amour!... Je vous cherche partout, je vais sur la montagne, je descends au vallon, je parcours les bruyères, je m'enfonce sous l'obscurité des bois pour vous retrouver, et je ne vous aperçois plus nulle part, ô mes bien-aimés!

Je demande aux fleurs qui s'épanouissent au matin, je demande aux fleurs qui se ferment le soir si ce sont elles qui abritent vos esprits; mais ni les fleurs qui referment leur calice, ni les fleurs s'ouvrant pour donner leur premier parfum au premier rayon du jour, ne me répondent quand je leur demande où vous êtes maintenant.

Mais vous, plaintives tourterelles, quand je vous caresse et que je baise vos becs rosés en pensant à mes fils, vous

me répondez par vos tristes roucoulements, qui ressemblent à des plaintes, à des gémissements maternels; vous me faites croire que vous avez en vous les âmes de mes enfants, et que dans votre voix ce sont les leurs que j'entends.

Quand le petit oiseau devient grand, il trouve dans le désert bien des graines amères. Vous, pauvres petits, quand vous seriez sortis de l'enfance et quand vous auriez marché dans votre force et avancé dans la vie, qu'y auriez-vous rencontré? Hélas! peut-être ce qu'y a trouvé votre mère!... O chères et douces colombes, gardez, gardez bien les âmes de mes enfants; voltigez avec elles parmi les plus belles fleurs et sous les plus beaux ombrages; amusez-les, charmez-les, pour qu'elles ne redescendent plus dans ce vallon de larmes. Amenez-les-moi seulement dans mes rêves, pour que je revoie leur beauté et pour qu'ils essuient mes pleurs.

Julienne et lady Amélie Mountclare, en écoutant ce chant de la gypsie, s'éprenaient toutes les deux d'un vif intérêt pour elle, et se disaient : « Il faut l'arracher à l'erreur et la faire venir à la vérité. »

Préoccupée de cette pensée, Amélie dit un soir à la veuve de Bensam, qu'elle voyait entourée de ses colombes, leur parlant et les caressant :

« Mab, comme vous j'aime les tourterelles, et je me plais à observer leurs grâces et à écouter leurs

plaintifs roucoulements. Soignez-les, caressez-les, chérissez-les, puisqu'elles ont joué avec vos enfants; mais n'allez pas croire que les âmes de vos fils sur le chemin du ciel se soient arrêtées dans le corps de ces oiseaux; non, non, Mab, les enfants sont frères des anges, et quand un d'eux vient à mourir, l'esprit céleste que la bonté de Dieu avait placé auprès de son berceau déploie ses ailes, prend son essor et porte l'âme du petit chrétien comme une fleur invisible au séjour du Créateur.

— Ah! moi je ne suis point chrétienne, s'écria Mab, et je ne sais pas ce que j'adore; mon père et ma mère ne m'ont rien appris et m'ont laissé grandir dans l'ignorance. Mais quand mon premier enfant, au bout de quatre ans, commença à dépérir, une des femmes de la troupe de Bensam me dit que pour lui rendre ses couleurs et ses sourires, la force et la santé, il fallait faire couler sur son front votre eau sainte du baptême. La femme chrétienne le fit donc devant moi; car mon amour croyait à tout ce qu'on me disait de faire pour le guérir et le consoler; mais malheur, malheur à moi! votre baptême n'a rien fait, et tous m'ont été enlevés les uns après les autres, pour que chacun de mes jours fût marqué de regret et de douleur.

— Mab, répondit Julienne à cette infortunée,

nous n'avons point de paroles pour consoler les mères qui pleurent leurs enfants ; nous n'avons qu'à vous dire que le baptême leur a ouvert le ciel, séjour éternel des bienheureux et des anges ; et que maintenant, pendant que vous pleurez, ils chantent des hymnes de louange autour du trône de la mère du Christ, autour de celle dont vous voyez ici l'image. »

Disant ces mots, Julienne tira de dessous sa robe la médaille d'argent de la Vierge immaculée qu'elle portait toujours sur sa poitrine. Puis elle ajouta :

« Mab, si vous voulez aller rejoindre vos fils et vos filles bien par delà les nuages que nous voyons passer au-dessus de nos têtes, si vous voulez aller entendre les saints concerts des archanges, des anges et des chérubins, croyez et adorez le Dieu qui nous soutient dans notre captivité.

— Ah ! répondit la Bohémienne, quand je serai persuadée de la vérité de vos paroles, quand je verrai ouvert devant moi le chemin qui me conduira à mes enfants, votre culte sera mon culte et votre Dieu sera mon Dieu. »

CHAPITRE VII.

La fille inspirée. — La forêt de Glenmore. — L'élection. — Le chant de la tribu. — Adonaï et Jany.

Si vous laissez la simple fleur des champs auprès de la reine de nos jardins, la pâquerette des prairies s'impreignera du parfum de la rose. Il en fut de même de Peppitta et de son ami Joachimo. Tous les deux, en vivant auprès d'Amélie et de Julienne, et en les écoutant amener peu à peu par leurs instructions la veuve de Bensam à la foi chrétienne, s'imbibaient, pour ainsi dire, de la pureté de ces doctrines et devenaient meilleurs de jour en jour. Plus d'une fois ils conçurent le projet et prirent la résolution de rompre avec le brigandage et l'iniquité et de revenir à la vertu par le repentir.

Julienne avait composé des cantiques italiens, qu'elle chantait avec autant de talent que d'âme; les

paroles en étaient simples et à la portée de tous; c'étaient presque toujours des élans d'admiration devant les grands aspects de la nature et d'amour envers le Créateur.

Le matin, le soir, et souvent même pendant le calme inspirateur des nuits, la poétique fille du hameau des Saules élevait la voix et chantait en s'accompagnant sur la guitare de Joachimo. Alors tous les jeux, tous les exercices, toutes les causeries, toutes les distractions des zingari et des Bohêmes cessaient, et ils venaient, avides et altérés de musique, se coucher nonchalamment autour de Julienne, passant du silence de l'extase aux transports bruyants des applaudissements quand la jeune fille avait touché les cœurs par quelque pensée sublime.

Ces chants n'étaient que de saints préludes. Quand Julienne se taisait, le vieux moine prenait la parole et répandait la semence de la religion dans ces âmes attendries et préparées.

Il n'y avait pas deux mois que la bande nomade avait quitté le vaisseau, qu'elle était déjà moins oisive et moins ignorante; leurs jeux, leurs danses et leurs chants avaient changé de caractère. Peppitta, Joachimo, Pedro, Januaria et plusieurs autres s'agenouillaient maintenant matin et soir, et priaient en commun.

Une petite paysanne, une noble orpheline, un religieux avaient opéré ce miraculeux changement.

Que le nom de Dieu soit béni!

Pendant que le frère Anselme était à Londres, Julienne et Amélie virent la troupe des gypsies et des Bohêmes s'accroître de beaucoup de nouveaux venus; ils arrivaient par des sentiers détournés et nuitamment, évitant les grandes routes et l'éclat du soleil. Beaucoup d'entre eux venaient de l'Écosse, d'Irlande et même de Suède et du Danemark. Depuis plus de six mois que Bensam était mort, les navires abordant en Angleterre amenaient presque tous quelques familles de la grande tribu des gypsies. Ce surcroît de mouvement parmi ces bandes provenait de la prochaine élection du roi ou du chef de cette nation sans patrie, qui avait pris le titre d'*Enfants de l'espace, de l'air et de la liberté.*

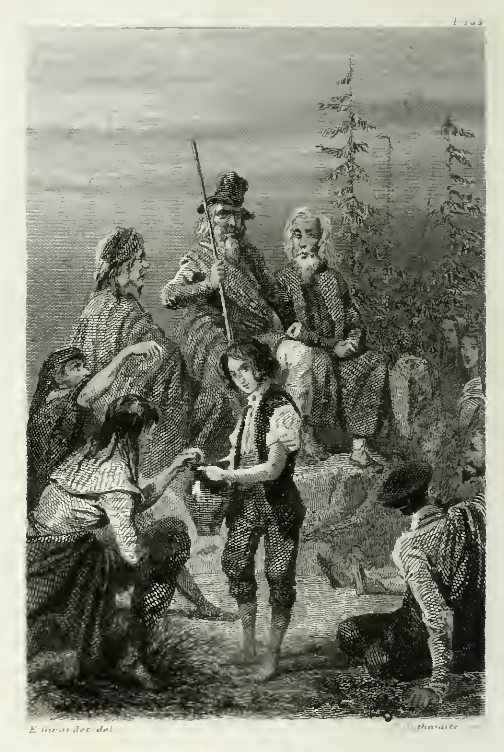
L'ancien waïdda aurait eu des préfets et des sous-préfets, que la notification de sa mort n'eût pas été plus fidèlement transmise par ses fonctionnaires, qu'elle ne le fut par.... je ne sais qui, par je ne sais quels moyens. En même temps arrivaient aux gypsies de Londres et des provinces, des villes et des campagnes, des monts et des vallées, la nouvelle officielle de la mort de leur chef et l'assigna-

tion pour la grande élection de son successeur. Avec nos mœurs à nous les hommes seuls se seraient mis en mouvement pour cette affaire politique, et même on n'y aurait laissé voter que les plus riches; mais les Bohémiens, malgré leur corruption, ne pensent pas que l'or soit tout et que les femmes ne soient rien. Aussi, dans les bandes arrivantes, se voyaient de vieilles matrones et de jeunes filles, des adolescents et de petits enfants; et pour se réunir dans les bruyères d'Holy-Head tous ces groupes nomades avaient traversé la largeur et la longueur de l'Angleterre sans avoir foulé aux pieds la poussière de ses grandes routes et sans avoir couché dans ses hôtelleries.

C'est dans la plus vaste clairière de la forêt de Glenmore, et tout à fait sur la cime décharnée du roc, entouré à distance de sapins séculaires formant un immense cirque, qu'a lieu la solennité sauvage du sacre du roi vagabond. Pour cette pompe, vous le devinez, les apprêts ne pouvaient être ni longs, ni somptueux, ni magnifiques.

Les jeunes hommes ont nettoyé la vaste clairière; ils en ont arraché les épines et les ronces, pour que la grande ronde puisse s'y former sans obstacle et que dans la chaîne du peuple, indistinctement composée de vieillards, de femmes, de garçons et

I. 155



E. Girardet del. — thwaite

C'EST SUR LA CIME DÉCHARNÉE DU ROC QU'A LIEU LA SOLENNITÉ SAUVAGE DU SACRE DU ROI VAGABOND.

de filles, d'hommes dans la force de l'âge et de petits enfants, il n'y ait pas d'espaces vides. Cette chaîne est triple, et quand elle est rompue, c'est signe de malheur.

C'est sur le roc nu et grisâtre qui s'élève au-dessus de la bruyère que l'élu ira s'asseoir comme sur un trône, quand il aura été reconnu digne du commandement.

Qui interrogera les candidats à la royauté nomade?

Ces trois vieillards assis à la base du rocher.

Ils ont été choisis par toutes les tribus, comme les plus capables, les plus experts. Si ce n'était leur grand âge, eux aussi pourraient prétendre à devenir waïdda; mais à une nation qui ne s'assied jamais longtemps nulle part il faut un chef agile et dans toute la vigueur de la vie. Un waïdda ne doit pas mourir dans son lit; aussi la plupart sont-ils *lancés dans l'éternité* du haut d'une potence.

Ceux que les voix du plus grand nombre désignent comme pouvant aspirer au suprême pouvoir viendront révéler leur vie aux vieux juges, habiles en déceptions, en tricheries, en vols adroits, en perfides vengeances, en tours cruels, en félonies, toutes choses que notre société chrétienne repousse,

condamne et punit, mais que les gypsies mettent à la place de la probité et de la morale, et souhaitent à leurs enfants comme les premières qualités pour faire leur chemin.

En attendant que les votes commencent, voyez-vous ces jeunes filles avec leurs grands yeux noirs et leurs cheveux lisses et flottants, leurs lèvres entr'ouvertes et laissant voir des dents étincelantes de blancheur; leur cou, leur bras, leurs jambes, leurs pieds sont nus. Voyez-les danser: elles courbent à peine sous leurs pas légers les fleurs de pourpre de la bruyère.

C'est sans doute après avoir vu une de ces rondes bohémiennes, qu'un compositeur de nos jours aura inventé son galop infernal, galop digne de ce nom par le délire, le vertige, la folie qu'il donne à ceux qui s'y livrent. Écoutez cette bizarre musique. Je ne sais si elle est savante; mais elle enivre, étourdit, entraîne et enlève. Des clairons, des guitares, de petites harpes galloises, des flûtes de Pan, des fifres aigus, des tambourins à grelots, des cornemuses, des *bag-pipes* et des cimbales résonnant comme des tam-tam, composent un ensemble qui ne manque pas de grandiose et qui agit puissamment sur ceux qui l'entendent...

Regardez, regardez comme le délire gagne et

s'étend : la jeunesse tourne, tourbillonne en jetant au ciel des paroles et des refreins qu'emporte la brise de la nuit, et voilà maintenant jusqu'aux vieillards qui hochent de la tête et qui battent des mains.

Chaque famille a son gobelet d'argent qu'elle a volé à quelque chrétien; il passe de main en main. Les femmes, les adolescents y boivent tour à tour; c'est cependant du brandy, de l'eau-de-vie, de l'essence de feu, qu'on leur a versé. Mais les gypsies disent : « Une ivresse complète, c'est la mort de l'âme; une demi-ivresse, c'est l'inspiration de l'esprit, et pour les grandes affaires du monde il faut s'inspirer. »

Les danses ont cessé; et un clairon qui avait appartenu au dernier waïdda, et qui appartiendra à celui qui va être nommé, est remis par un des trois vieillards à un jeune brigand qui sonne par trois fois l'ouverture de la séance d'élection.

A ce son retentissant les hommes, qui vont se révéler aux juges s'avancent vers le trône de rocher.

Un d'entre eux, presque aussi beau que Joachimo, et qui, sitôt après les danses, était venu s'étendre sur la mousse rase qui croît sous les grands arbres, voulut se lever; la femme placée à ses côtés le retint

en lui disant : « Adonaï, est-ce que tu veux être waïdda?

— Depuis que je me connais, tout ce que j'ai fait l'a été dans ce but.

— Mais, pour juger si tu mérites ce poste, ils vont te demander tout ce que tu as fait.

— Je le sais.

— Et le diras-tu?

— Oui!

— Quoi! tu révèleras tout?

— Mon devoir est de ne rien cacher. Je dirai tout!

— Oh! tu ne diras pas le désespoir de ma mère; tu ne diras pas les malédictions de mon vieux père, quand l'un et l'autre ont appris comment tu avais abusé de leur hospitalité. Adonaï, Adonaï, ah! je t'en conjure, ne parle pas de chez nous! »

Disant ces mots, la pauvre jeune femme était tombée à genoux pleurant et sanglotant, et cherchant à retenir le Bohême. Le clairon retentit une seconde fois. Alors le jeune homme, la repoussant rudement, la jeta contre un tronc d'arbre... La tête de la malheureuse alla frapper la pointe d'une branche cassée. Le sang jaillit... la douleur lui arracha un cri aigu; mais Adonaï n'y fit aucune attention, et marcha vers les trois juges sans détourner la tête.

Entourée d'étoiles comme une reine au milieu de sa cour, la lune resplendissait alors sur l'azur foncé du ciel, et sa lueur tranquille contrastait fortement avec l'agitation de l'assemblée. Le centre du cercle, la pierre qui devait servir de trône, était blanc sous la lumière de l'astre des nuits. On vit à cet instant des hommes traverser cette partie éclairée ; c'étaient les candidats, ceux qui ambitionnaient le bâton noir du waïdda. A cette vue, le silence remplaça le murmure confus qui s'élevait de la multitude ; silence si grand, si profond, qu'on pouvait entendre au-dessus de toutes les têtes bruire les feuilles que le vent agitait.

Quand les aspirants à la royauté des *Enfants de l'espace* furent arrivés près des trois vieillards, le doyen des juges, élevant la voix, les invita à révéler ce qu'ils avaient fait pour mériter la puissance, « et cette fois, ajouta l'ancien des Bohêmes, renoncez à mentir, car le peuple est là qui vous a vus, qui vous connaît et qui vous jugera. »

Nous ne redirons point les titres que plusieurs de ces hommes révélèrent pour obtenir le commandement des hordes vagabondes ; titres appuyés sur le vice et le crime, racontés et énumérés à la face de tous par le cynisme et l'impudeur. Ce seraient de longues et honteuses histoires à répéter que celles

qu'entendirent, dans cette nuit, les vieux arbres de la forêt de Glenmore. D'autres pages que les miennes les recueilleront peut-être; mais moi je ne les transcrirai pas ; car c'étaient la hideuse morale de la ruse et de la fausseté, les affreux principes de la cupidité et de l'intérêt, de l'avarice et du crime, mis en action.

Plusieurs des brigands qui croyaient avoir droit à remporter le prix promis à toutes ces mauvaises passions, furent tour à tour entendus par les vieillards; et comme nul ne s'était montré, dans sa vie et dans ses révélations, aussi faux, aussi adroit, aussi habile en mensonges et en tromperies, aussi hypocrite, aussi ingrat, aussi criminel qu'Adonaï, ce fut à lui que les juges remirent le bâton du pouvoir, qui depuis la mort de Bensam était resté caché dans une des cavernes de cette nation de voleurs.

Quand cet insigne de la puissance eut été remis aux mains d'Adonaï, la foule poussa de telles acclamations; les fifres, les tambours à grelots, les cornemuses, les harpes galloises et les clairons, unissant, confondant tous leurs rudes accords, firent monter dans les airs une si bruyante harmonie, que tous les corbeaux, toutes les corneilles de la forêt, perchés sur la cime des arbres, s'envolèrent en croassant, et que sur la montagne de Glenmore,

depuis sa base jusqu'à sa crête, toute créature vivante s'éveilla; le renard dans son terrier, le grillon sous l'herbe, le hibou dans le creux du rocher, le petit oiseau dans son nid de mousse.

Le nouvel élu venait d'être invité par les juges à prendre place sur un brancard formé de branches d'arbres et recouvert d'un manteau brun; à cette draperie trop sombre, pour l'égayer et l'enjoliver, les femmes avaient attaché des rubans rouges et des fleurs sauvages. C'était là toute la pompe de l'intronisation du chef des gypsies, des zingari, des gitani et des Bohémiens.

Adonaï, recevant au pied des autels du vrai Dieu une vraie couronne, n'aurait pas été plus fier, plus palpitant de joie qu'il ne l'était sur ce pavois improvisé. Dans son amour effréné d'indépendance, il se répétait au dedans de lui : « Je n'obéirai plus, je commanderai aux autres, » et cette idée faisait jaillir de ses yeux un orgueil sans pareil, un orgueil qui ne pouvait être comparé qu'à celui de Satan quand il commande aux démons de l'abîme.

Comme pour accroître l'exaltation et la superbe du nouveau chef, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes chantaient autour de lui des refrains que les gypsies ont appris de leurs devanciers et qu'ils enseigneront à leurs enfants.

Roi de la nuit, enfant de l'ombre, tu as reçu le bâton noir du waïdda, et nous, qui ne voulons obéir à aucune puissance, nous allons t'obéir. Roi de la nuit, enfant de l'ombre, marche avec la ruse, l'adresse et la prudence; marche toujours.

Nous t'avons choisi jeune, robuste et agile, pour que tu trompes mieux ceux qui veulent dompter l'homme et lui donner un frein. Ton bras est fort, marche pour briser les fers; ton âme est rusée, marche pour tromper nos ennemis.

Roi de la nuit, enfant de l'ombre, marche avec la ruse, l'adresse et la prudence; marche toujours.

Ils ont mis des rois sur les trônes, des magistrats dans les villes, des juges dans les tribunaux, des geôliers aux guichets des prisons et des exécuteurs sur les échafauds; ils ont créé tous ces tyranniques pouvoirs pour rendre l'homme esclave; mais toi, nouvel élu, nous t'avons choisi pour lutter contre tous ces ennemis.

Roi de la nuit, enfant de l'ombre, marche avec la ruse, l'adresse et la prudence; marche toujours.

Le soleil est à eux; mais la nuit est à nous; et la nuit est la mère des grandes choses; elle prête des ombres à ceux qui cherchent la délivrance et l'affranchissement; l'affranchissement et la délivrance nous arriveront enfin,

et alors le soleil sera aussi à nous. En attendant, soyons rusés comme les renards; plus tard nous serons terribles comme les lions.

Roi de la nuit, enfant de l'ombre, marche avec la ruse, l'adresse et la prudence; marche, marche toujours.

Pendant ce chant sauvage, le cortége s'en allait par la forêt. Sa marche sous les grands arbres était éclairée par des branches de sapin que les gypsies avaient embrasées, et qu'elles prenaient plaisir à agiter pour raviver leurs lueurs, faire jaillir leurs étincelles et faire jouer leurs longues chevelures de flammes.

En passant près d'un arbre que la foudre avait brisé, Adonaï, du haut de son brancard, aperçut une femme gisante, et, dans sa joie de triomphe et d'orgueil, son cœur se serra tout à coup. Cette femme c'était Jany, celle qui avait voulu l'empêcher d'aller révéler sa vie aux trois juges, la malheureuse qu'il avait repoussée et frappée.

« Arrêtez! cria-t-il aux hommes qui le portaient, arrêtez! »

Sa voix avait déjà l'accent de la puissance et du commandement; ses nouveaux sujets obéirent, et Adonaï, descendu du brancard, était déjà auprès de celle qu'il avait enlevée à sa famille.

Mais la pauvre jeune fille avait perdu tant de sang qu'elle était déjà glacée, sans connaissance et sans mouvement. Toute pâle, tout inanimée qu'elle était, Adonaï la prit dans ses bras et la plaça sur le brancard; puis d'un bond il s'y élança et s'assit auprès d'elle; car il fallait que la marche triomphale fît trois fois le tour de l'enceinte de l'élection.

De ce moment tout l'aspect du cortége changea. Ce corps sans mouvement sur lequel le jeune et nouveau waïdda se penchait, donnait à la procession quelque chose de funèbre; et les vieilles gypsies, en secouant la tête, se disaient entre elles : « C'est comme si la mort était venue à la fête; Adonaï ne sera pas heureux ! »

La lune baissait à l'horizon, les étoiles s'éteignaient au firmament, quand les solennités de l'intronisation finirent.

Jany avait enfin recouvré un peu de force et de raison; et quand, en revenant à elle, elle se vit seule auprès d'Adonaï, le silence était rendu aux solitudes de la forêt; les bruits de la fête s'y étaient assoupis, et tous les enfants de la tribu nomade, après leurs jeux, leurs danses et leurs copieuses libations de brandy et de givre, étaient allés se livrer au sommeil.

Le frère Anselme avait hâté son départ pour

Londres, afin de se sauver de l'obligation qu'on aurait voulu lui imposer d'assister à l'élection du waïdda ; mais ni Amélie ni Julienne ne purent s'y soustraire. Joachimo et Peppitta leur dirent : « Nous sommes maintenant dans votre secret, et pour que votre influence s'accroisse, ainsi que vous le voulez, sur les malheureuses tribus auxquelles vous êtes liées pour quelque temps encore, il faut que vous fassiez acte d'apparition à ce que nos camarades appellent leur grande journée. »

Mab Cunning, qui commençait à prêter l'oreille et à ouvrir son intelligence et son cœur aux pieuses instructions de Julienne, l'avait aussi instamment suppliée de venir avec elle à la forêt de Glenmore.

Toute bizarre et sauvage que fut la solennité de l'élection du waïdda, elle donna des distractions à la profonde douleur de l'orpheline, et fournit à la poétique fille du hameau des Saules de graves sujets d'observation. Les deux amies surtout furent vivement émues des mauvais traitements exercés par Adonaï sur cette pauvre femme qu'elles virent porter quelques instants après, toute meurtrie et tout ensanglantée, sur le pavois du triomphe. Aussi, quand tout fut rentré dans le calme, Julienne et Amélie prièrent la veuve de Bensam d'inviter

Jany à venir à sa cabane passer des veillées avec elles; et, on le devine, cette invitation avait un double but, de secourir sa douleur et de consoler son âme.

Mab Cunning, répondant au désir des deux jeunes filles, leur dit :

« Dans la troupe Jany est surnommée *la belle pleureuse;* depuis qu'elle y a été amenée, aucun de nous ne l'a vue sourire. D'après nos statuts et nos règlements (car il y en a ici comme dans la société où vous avez vécu), il faut que chaque membre de la bande s'utilise et fasse quelque chose qui rapporte à la caisse commune. Jany a une belle voix; elle est très-bonne musicienne. Le chef avait donc ordonné qu'elle chantât aux foires, aux marchés, aux fêtes des villes ou villages que nous traversions; car, sa beauté et ses doux accents attirant la foule autour d'elle, il y avait des *bonnes aventures* à dire, de l'espérance à vendre, et de l'argent à gagner. Mais la pauvre femme, se souvenant trop de la maison paternelle et de la manière dont elle en avait été arrachée, ne pouvait jamais aller jusqu'au second couplet de la chanson commencée; ses larmes lui retombaient sur le cœur, et les sanglots étouffaient sa voix. Le Juif Adonaï la battait alors, lui reprochant de manger le pain des *Enfants de*

l'espace et de la liberté sans jamais rien faire pour le gagner. La pâle et belle Jany répondait à celui qui était devenu pour elle un tyran sans pitié :

« Eh bien ! que l'on utilise les connaissances que j'ai acquises chez ma mère en l'aidant à soigner les pauvres et les malades. J'étais encore toute petite, que j'allais déjà avec elle tantôt sur les rochers arides de la côte chercher des mousses grisâtres et des lichens salutaires ; tantôt dans les prairies, sur le bord des ruisseaux, cueillir ces simples que la Providence fait pousser partout, pour que l'homme et les animaux trouvent en tous lieux à leur portée des remèdes à leurs maux.

« Que l'on me confie donc le soin de voir dans la troupe ceux et celles qui souffrent, et alors vous n'aurez plus à me reprocher de manger dans une lâche fainéantise le dur pain auquel vous m'avez condamnée, Adonaï. »

« Depuis ce jour le méchant Juif obtint pour sa victime l'emploi d'infirmière de nos ambulances.

— S'il me fallait rester parmi vous, dit Amélie Mountclare à la veuve de Bensam, si le frère Anselme ne réussissait pas dans la mission qu'il est allé remplir à Londres ; si, au lieu d'aller me reposer et dormir dans les riches demeures de ma famille, je devais continuer à vivre de votre affreuse

vie, je voudrais, avec Julienne et la pauvre Jany, aller secourir, panser et essayer de guérir les malades et les blessés; car, voyez-vous, pour savoir compatir il faut avoir souffert. Le baumier ne laisse couler sa gomme bienfaisante qu'après que le fer en a incisé l'écorce.

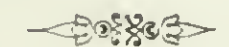
— Quand vous connaîtrez la douce créature qu'Adonaï torture et tyrannise, répondit Mab, elle vous prouvera par son histoire qu'elle doit avoir beaucoup de compassion, car les douleurs de toute espèce ne lui ont pas manqué. A son emploi d'infirmière elle est obligée quelquefois de joindre celui de devineresse, et de prédire l'avenir à ceux dont le présent est dur et mauvais; alors elle a recours à des moyens aussi poétiques qu'innocents. »

Amélie et Julienne avaient écouté avec intérêt et plaisir tout ce que la veuve de Bensam venait de raconter de Jany l'infirmière et la devineresse; et quand la femme de l'ancien waïdda eut terminé son récit, la spirituelle fille du hameau des Saules dit en souriant :

« Si je suis destinée à vivre et à mourir parmi les gypsies, je veux m'associer à la femme d'Adonaï et adopter sa méthode pour répandre l'espérance, dont tant de cœurs ont besoin. »

L'espérance en effet est un des grands moyens

de ceux qui se sont voués à soulager les souffrances; l'espérance n'est-elle pas le meilleur remède pour les douleurs du corps et pour les angoisses de l'âme?



CHAPITRE VIII.

Le messager. — La rançon. — La délivrance. — La maison paternelle. — La prophétie.

Comme le chef Abbruzzio l'avait prévu, il existait encore plusieurs membres de la famille Mountclare; et en partant du pays de Galles pour se rendre à Londres, Anselme avait la certitude d'y découvrir des parents d'Amélie. Pour le moine, la difficulté n'était pas de s'aboucher avec eux, mais bien de leur persuader qu'il y avait obligation de remettre en ses mains la somme exigée. Il fallait pour rester fidèle à la lettre et à l'esprit du serment, qui le préoccupait sans cesse, qu'il prouvât l'existence de la fille de lord et de lady Mountclare, assassinés dans les montagnes de la Calabre; et cependant il lui était interdit par sa promesse de révéler où se trouvait

Amélie, avant le paiement de la rançon imposée.

A faire la révélation dont il était chargé, Anselme courait toujours le risque d'être regardé par les personnes auxquelles il viendrait apprendre l'existence d'Amélie, comme complice des brigands qui la retenaient avec Julienne en leur puissance, et comme ayant trempé la main dans le sang de ses parents. Alors n'était-il pas exposé à être dénoncé à la police du pays où il ferait sa révélation? Cependant le religieux avait hâte de se rencontrer avec un membre de la famille Mountclare; car, ainsi que nous l'avons dit, lié par force aux hommes du crime, il avait toujours gardé dans son âme le zèle de la charité et l'ardent désir de réparer, autant qu'il le pouvait, le mal commis par les hommes auxquels une force majeure l'avait attaché.

Sir Thomas Sydenham, oncle maternel et parrain d'Amélie Mountclare, devait encore, d'après les renseignements qu'Anselme s'était procurés, habiter Londres. Pendant le séjour en France et le voyage d'Italie, il avait souvent reçu des lettres de sa filleule, et Amélie n'avait pas voulu laisser partir le moine sans lui remettre pour son oncle une lettre que le frère, toujours esclave de son serment, n'accepta qu'à la condition qu'elle serait seulement de quelques lignes, n'indiquant d'aucune manière le

lieu d'où elle écrivait, ni le genre de vie des personnes qui l'entouraient.

La noble demoiselle se conforma à son désir et n'écrivit au frère de sa mère que ce peu de mots :

« Cher oncle,

« De toute ma famille que vous avez vue partir de Londres il y a trois ans, pour aller chercher, à cause de ma santé, un soleil plus chaud et un climat plus tempéré ; de toute cette famille, si heureuse et si unie, il ne reste plus que votre infortunée filleule. C'est elle, vous le reconnaîtrez, qui vous écrit ces quelques lignes, et il ne lui est pas permis de vous dire en quel lieu elle se trouve et par qui elle est maintenant gardée et surveillée.

« La personne qui vous remettra ce court billet de moi est un frère lai de l'ordre de Saint-François, dont le couvent est aux environs de Naples. Pour se rendre dans la capitale des Trois-Royaumes, il a dû quitter l'habit de son ordre.

« Cet homme de bien vous révèlera et vous indiquera le seul moyen qui existe pour que je sois rendue aux parents qui me restent.

« Adieu, cher oncle ; plaignez-moi de toute votre

âme, et hâtez de tous vos moyens le moment où je pourrai vous embrasser comme un père.

« Signé, AMÉLIE MOUNTCLARE. »

Muni de cette lettre et de quelques autres indications, le capucin calabrois se mit en route pour Londres. Afin de voyager librement et sans éveiller aucun soupçon qui eût pu l'arrêter en chemin, le frère Anselme avait, à son grand regret, coupé sa longue barbe blanche, que l'acier du rasoir n'avait pas touchée pendant ses longues années de cloître; ce qui lui coûta encore, ce fut de quitter son froc de bure, sa ceinture de corde et ses sandales, pour revêtir le costume laïque du jour; mais ainsi le commandaient au voyageur la prudence et les lois de la *tolérante* Angleterre.

Quand, transformé de la sorte, Anselme fut arrivé à Londres, après bien des recherches il apprit que sir Thomas Sydenham n'était point alors en cette ville, mais dans une de ses terres, au nord de l'Écosse. Un homme d'affaires de la famille d'Amélie, M. Wright, voulait retenir pendant quelques jours le vieillard qui lui avait donné des nouvelles de la fille de ses anciens maîtres. Il lui montra en

détail l'hôtel de lord et de lady Mountclare dans Portland-Place, noble et riche demeure; et quand Anselme se trouva entouré de tant de luxe et de magnificence, il se prit soudainement à penser à la pauvre et rude vie, à la natte de paille, à la nourriture grossière, à la chétive cabane qui étaient maintenant le partage de la noble et jeune fille à laquelle appartenait cette maison somptueuse. Oh! qu'il y avait loin du splendide hôtel de Portland-Place à la misérable chaumière de la veuve de Bensam!

Si Anselme réussissait dans sa mission, si l'héritière parvenait à rentrer dans son domaine, comment y reviendrait-elle? Serait-ce avec les couleurs de la jeunesse sur les joues, avec la sérénité de la santé sur le front, avec le sourire du plaisir sur les lèvres, qu'Amélie retournerait à la maison paternelle?

Non; la main de la mort n'était-elle pas déjà étendue sur sa tête? La fatigue, la souffrance, le chagrin, n'avaient-ils pas fini d'user cette existence toujours si frêle et si maladive?

Plus encore que l'aspect de ces lieux, ce furent ces tristes réflexions et ces douloureux pressentiments qui arrachèrent des larmes au bon vieillard.

Il avait à peu près compté les jours qui restaient

à la fille de lord et de lady Mountclare; et plus d'une fois, dans la tristesse de son cœur, il s'était dit : « Pauvre enfant, quand elle sera revenue à la maison natale, il lui faudra bientôt en ressortir, et cette fois ce ne sera pas la main des hommes qui l'en arrachera, ce sera la main glacée de la mort! »

Sir Thomas Sydenham avait été doué par Dieu d'une de ces natures bonnes, loyales et généreuses, qui ont une forte pente vers la confiance et qui ne se défient qu'à regret des hommes avec lesquels ils ont à traiter. Pour ces sortes de natures ouvertes et franches, la prudence est presque une difficulté; car, comme ces hommes ne voudraient jamais qu'on doutât de leur parole, ils ont une répugnance à douter de la bonne foi des autres.

Dans sa jeunesse, l'oncle d'Amélie avait souvent été dupe de cette disposition; mais avec les années l'expérience l'avait rendu, je ne dirai pas défiant, mais plus prudent.

Avant d'avoir lu la lettre que lui écrivait sa nièce et sa filleule, il avait déjà fait un accueil tout hospitalier au frère Anselme; il savait depuis près d'un an l'horrible guet-apens de San-Lorenzo et le meurtre de ses sœurs, de son beau-frère et de son neveu.

Quand l'étranger lui dit que la fille de lord et de

lady Mountclare, accompagnée d'une jeune fille, avait été épargnée et emmenée par les brigands de la troupe d'Abbruzzio, il ajouta une foi entière aux paroles du vieillard; car elles étaient conformes à tous les rapports qu'il avait reçus d'Italie.

Mais quand il tint dans ses mains, quand il eut sous les yeux la lettre d'Amélie, de la malheureuse enfant qu'il avait toujours aimée comme sa fille, et dont il devinait l'horrible position, l'excellent homme pleura toutes les larmes de son âme, et s'écria: « Oh! toute ma fortune ne serait pas trop pour racheter l'orpheline; et vous, vénérable envoyé de ma nièce, vous n'attendrez pas longtemps, je vous en réponds, le prix de sa délivrance; et, si vous me le permettiez, je courrais la chercher avec vous, fût-elle au bout du monde. »

Deux jours après cette entrevue, Anselme et sir Thomas Sydenham étaient de retour à Londres, et une somme équivalente à 20,000 ducats était remise aux mains du religieux. Anselme avait en lui quelque chose du caractère de l'oncle d'Amélie. La défiance ne lui était venue à lui aussi qu'avec beaucoup d'années et beaucoup de déceptions. Aussi, s'il l'avait pu, il n'aurait point condamné le gentilhomme anglais à attendre dans Portland-Place le retour de sa nièce chérie, il aurait emmené avec lui sir Thomas à

la cabane de Mab-Cunning, sans craindre qu'il ne dénonçât à l'autorité la présence de la troupe de Bohémiens dans les montagnes du pays de Galles; mais enfin ses instructions, bien plus que sa prudence, lui commandaient de n'admettre personne dans les secrets de la bande, et il partit seul.

Neuf jours après avoir quitté les environs de Holy-Head, Anselme y revenait avec les valeurs exigées par Abbruzzio. Aussi, en marchant à travers la bruyère pour se rendre à la cabane de la veuve de l'ancien waïdda, le vieillard était leste, allègre, et marchait d'un pas léger. On va si bien quand on va porter du bonheur!

Le soleil venait de se coucher; mais ses beaux rayons dorés et rosâtres répandaient encore sur le paysage, sur la crête des rochers, sur la cime des sapins et sur le toit de la cabane où demeurait l'héritière des Mountclare, de belles et chaudes teintes.

En franchissant le seuil de la chaumière, le moine aperçut Amélie gisant sur un misérable grabat.

« Amélie! levez-vous, et retournez à la maison de votre père, » s'écria Anselme.

Julienne était là, près de son amie, plus faible, plus défaillante que jamais.

« Oui, lève-toi, fille des Mountclare! dit-elle avec

exaltation ; Dieu et la sainte Vierge nous ont délivrées ; lève-toi et partons ! »

Amélie, à ces paroles de Julienne et de l'homme de Dieu, fit un effort pour se lever ; mais sa faiblesse était si grande, qu'elle retomba comme morte sur son oreiller de paille.

« Mon enfant, ajouta le religieux, remerciez Dieu dans votre âme, et demandez-lui de la force pour aller prendre possession de votre héritage.

— Oui ! oui ! reprenez de la force, chère maîtresse, s'écria Peppitta, et je vous suivrai partout.

— Tu m'abandonneras donc? demanda Joachimo.

— Non, non, vous viendrez avec moi ; vous quitterez le mal pour vous attacher au bien, répondit Peppitta, et nous demanderons à genoux aux nobles captives délivrées de nous garder ensemble à leur service.

— C'est bien ! c'est bien ! dit le frère en étendant ses mains ; c'est bien ! que la bénédiction du Tout-Puissant descende sur vous tous !

« Quand Abbruzzio aura reçu le prix de la rançon, je serai libre à mon tour, et, si Dieu le permet, mes liens rompus, mon serment tenu, ma mission accomplie, je viendrai mourir auprès de vous. »

D'une voix bien faible, Amélie ajouta :

« Oh ! ne dites pas mourir, mais vivre avec nous ;

Vous viendrez auprès de Julienne et de moi, et nous nous rappellerons vos conseils, vos consolations dans nos mauvais jours.

« Ce n'est pas tout, bon frère, vos paroles d'édification... et les cantiques de Julienne ont opéré de nombreuses conversions parmi les gypsies et les Bohêmes : quand je serai rentrée dans mes terres, j'aurai des champs à donner à cultiver, et, soyez-en sûr, Anselme, je n'oublierai point alors mes compagnons et mes compagnes d'infortune. »

Puis, avec un indéfinissable sourire qui vint un instant sur ses lèvres pâles, la noble fille malade ajouta :

« Peppitta, tu seras ma première fermière, et ton mari, Joachimo, lui si bon chasseur, le premier de mes gardes, et ton frère Pedro, si leste et si agile, aura la surveillance de mes troupeaux de daims.

— Et moi, lady Amélie Mountclare, vint dire à son tour la veuve de Bensam... quand vous serez parties, qui remplacera l'ange conducteur qui me fait marcher dans le chemin qui mène à Dieu et à mes enfants! J'ai attaché mon cœur à votre âme; par pitié ne le détachez pas, ce lien d'amitié qui m'a liée à vous; emmenez-moi; j'adorai votre Dieu... J'ai bien besoin de ses miséricordes !

— Rassurez-vous, Mab, ajouta Amélie, le lien

que le malheur a noué entre nous, je ne le romprai pas. »

Pendant ces paroles échangées entre la noble fille des Mountclare et les personnes dont elle avait été entourée, Julienne avait jeté une ample robe de chambre sur les épaules de son amie; et celle-ci, ainsi vêtue. s'était levée et avait voulu aller s'agenouiller aux pieds de son libérateur.

La pauvre enfant, trop faible pour tant de joie, ne put faire que quelques pas; une défaillance la reprit, et Julienne, Peppitta et Mab furent obligées de la soutenir dans leurs bras pour l'amener jusqu'au frère Anselme.

« Mon enfant, dit le vénérable vieillard, le malheur vous ôtait vos forces, le bonheur va vous les rendre. La vie que vous meniez dans la bande nomade détruisait votre santé, celle qui vous attend dans votre belle maison de Portland-Place va chasser loin de vous toute inquiétude, tout souci, toute souffrance. Reposez-vous donc dans un grand calme pendant toute cette journée; enveloppez-vous, en quelque sorte, de silence et de paix pendant plusieurs heures; laissez se fermer vos paupières; dormez si vous le pouvez; repoussez même les paroles de joie et les félicitations. Que votre reconnaissance envers Dieu soit même silencieuse; que vos lèvres ne se remuent

pas : Dieu n'a pas besoin de vos paroles... il entend les soupirs les plus secrets.

— Mon frère, je suivrai vos conseils, répondit Amélie; car en ce moment je me sens plus faible pour porter ma joie, que je ne l'étais encore il y a peu de jours pour porter mon malheur.

— Chut! chut! dit Julienne en mettant ses jolies mains sur la bouche de son amie. Silence! il faut obéir au bon Frère, notre commun libérateur. »

Et parlant ainsi la fille du hameau des Saules, aidée de de Mab et de Peppitta, replaça sur son lit la fille de lord Mountclare, qui, avant de se soumettre au régime du repos absolu que venait de lui ordonner le religieux, avait voulu avoir, seule avec lui, un moment d'entretien.

Avec un empressement que l'on conçoit, elle demanda au frère Anselme s'il avait eu bien de la peine à trouver son oncle sir Thomas Sydenham, et si ce frère de sa pauvre mère avait reçu avec une grande joie la nouvelle de son existence.

« Mademoiselle, lui répondit le vieillard, la Providence, dans ses impénétrables secrets, vous a cruellement privée de votre père et de votre mère; mais elle vous a laissé dans votre oncle un second père, et, si j'avais pu lui permettre de m'accompagner, il serait déjà près de votre couche, vous ap-

pelant sa fille, son enfant bien-aimée et vous pressant dans ses bras.

— Allons, dit en soupirant la jeune fille malade, je vais tâcher de m'endormir avec cette pensée-là; et je me repose sur vous, ajouta-t-elle en tendant au bon religieux sa main blanche et amaigrie, je me repose sur vous des apprêts du voyage, des préparatifs du retour à la maison natale. Pauvre maison natale, comme je vais la trouver vaste et déserte!

— Silence, interrompit Anselme, silence et gratitude envers Dieu. »

Et après ces mots il fit signe à tout le monde de sortir de la chambre, et sortit lui-même.

Dans le petit conseil tenu entre Julienne, le moine et Joachimo, il fut convenu que le plus grand secret envelopperait les préparatifs du départ.

Joachimo, ainsi que Peppitta et Pedro, étaient résolus à se séparer de la bande bohémienne; et, d'après la promesse qu'Amélie venait de faire à la veuve de Bensam, il fallait la compter parmi les partants. Anselme, dont le costume était, comme nous l'avons dit, celui d'un laïque, se chargea d'aller à une ville voisine chercher la voiture de voyage que sir Thomas Sydenham y avait envoyée pour sa nièce. Joachimo accompagnerait le frère et achèterait pour lui, pour Pedro et pour les femmes,

d'autres vêtements que ceux qu'ils portaient depuis longtemps.

Tout cela fut fait avec autant d'intelligence que de promptitude, et après deux journées d'un complet et profond repos il fut décidé que, dans la nuit suivante, on abandonnerait la cabane de la veuve du waïdda et qu'on partirait pour Londres.

Cette nuit vint; elle vint sans lune, sans étoiles au ciel et tout assombrie de gros nuages noirs. A pied, en silence, furtivement, comme si elles allaient commettre le mal, les sept personnes qui reprenaient le chemin du monde traversèrent ces arides bruyères où la troupe de gypsies et de Bohêmes vagabonds était venue s'abattre pour y vivre de ruses, de brigandages et de rapines. En s'éloignant de ces contrées sauvages, toutes n'emportaient pas le même sentiment.

Plus d'une fois, nous le supposons, la vieille Mab-Cunning aura retourné la tête pour essayer de distinguer à travers les ténèbres la contrée dont elle s'éloignait. Sans doute la gypsie, touchée de la grâce, voulait s'adonner au bien; mais elle avait tant et de si vieilles attaches à la bande nomade, que, malgré la joie et l'orgueil qu'elle ressentait d'accompagner dans la capitale des Trois-Royaumes une noble et grande dame, au fond de son âme elle

emportait des regrets, car elle laissait derrière elle les petites tombes de ses enfants.

Pendant que les émigrants de la troupe cheminaient sur les hauteurs d'Holy-Head, un bruit se fit entendre au-dessus de leurs têtes; c'était celui que faisaient en volant les sept colombes de la veuve de Bensam. A cette petite pointe du jour que les oiseaux voient avant les hommes, les tourterelles s'étaient éveillées, et avec leur instinct, en s'envolant du toit de la masure, avaient pris la direction que suivait leur maîtresse.

Quand la vieille Mab les sentit descendre et se percher sur ses épaules, elle pleura de joie :

« Pauvres âmes de mes enfants, dit-elle, vous ne m'abandonnez pas... Dans la grande ville sans vous j'aurais été seule pendant bien des heures; maintenant que vous venez avec moi, je serai moins à plaindre, et je pourrai prier le Dieu d'Amélie et de Julienne. »

Par suite de la faiblesse d'Amélie, le voyage se fit lentement, et ce ne fut qu'après deux journées que les deux voitures arrivèrent à Londres.

Quelquefois pendant la route la nièce de sir Thomas Sydenham s'irritait que les chevaux n'allassent pas plus vite. D'autrefois elle disait au postillon de ralentir leurs pas; car par moments elle

se prenait à frissonner en pensant à ce qu'elle éprouverait quand elle serait sur le seuil de la demeure paternelle.

Enfin ce moment arriva.

J'ai pu redire bien des scènes différentes de l'existence d'Amélie et de Julienne; j'ai fait voir ces deux jeunes filles priant dans l'église du hameau des Saules, jouant dans le parc du Landais et voyageant à travers la France et l'Italie; j'ai montré Julienne recouvrant la vue; j'ai essayé de peindre la joie de son amie; j'ai frémi en redisant le meurtre du val de San-Lorenzo; j'ai décrit la caverne d'Abbruzzio; j'ai raconté la traversée de la côte calabroise aux bruyères d'Holy-Head; j'ai suivi pas à pas les deux amies, Amélie et Julienne, et le lecteur les a vues dans la forêt de Glenmore, à l'élection du waïdda Adonaï; j'ai redit encore le départ du frère Anselme pour Londres, sa rencontre avec sir Thomas Sydenham, et l'empressement de ce noble seigneur à payer la rançon de sa nièce; je vous ai montré le libérateur, après le succès de sa négociation, rentrant dans la chaumière de Mab-Cunning; vous avez entendu les consolations du frère et les actions de grâces des deux jeunes filles rendues au monde et à la liberté; mais je renonce à bien décrire l'arrivée d'Amélie à la mai-

son de son père, maison maintenant vide, triste et silencieuse.

Oh! oui, il y a dans le cœur humain plus de cordes pour la douleur que pour la joie; l'homme sourit un instant, et pleure pendant de longues années!

Qu'il me suffise donc de vous apprendre que le bonheur de ce monde est si pauvre, si éphémère, que, quelques jours après sa rentrée à l'hôtel de Portland-Place, la jeune fille des Mountclare, rendue à tout ce que la société a de mieux pour reposer le corps et donner d'agréables distractions à l'esprit et de l'allégement aux souffrances physiques, ne put recevoir les félicitations qui lui arrivaient de toutes parts. Les meilleurs médecins de Londres étaient déjà accourus auprès d'elle, et tout leur art n'ayant pu lui apporter aucune amélioration, la fièvre augmentant toujours, ces grandes notabilités de l'art médical n'avaient pu lui prescrire d'autres ordonnances que celles du bon religieux pendant qu'elle habitait la pauvre cabane de la veuve de Bensam, le silence et le repos.

Il y a rarement des silences absolus; le silence de la nuit a même ses murmures. Sous le toit de Mab-Cunning, quand tout avait ordre de se taire autour d'Amélie, de vagues rumeurs arrivaient encore à son oreille :

Tantôt c'était le bruit lointain et monotone des flots qui venaient se briser sur la grève;

Tantôt c'était le vent de la mer qui, s'élevant à l'approche du jour, passait sur la cime des arbres et en faisait bruir la feuillée.

A Londres, d'autres rumeurs troublaient les heures muettes de la nuit : c'étaient par moments les roulements d'une voiture sur le pavé des rues; c'était la voix d'airain des horloges qui compte le temps

Au pauvre ouvrier qui veille et travaille la nuit pour gagner le pain du jour;

Au savant qui médite et écrit pour éclairer le monde;

A la jeune femme qui danse dans les fêtes, et à la pauvre mère qui veille près du berceau de son enfant agonisant.

On devine que, lorsque les médecins avaient ordonné à Amélie la solitude et le repos, on s'était bien gardé d'éloigner d'auprès de sa couche son amie, sa sœur, celle qui était devenue pour ainsi dire la moitié de son âme, sa chère Julienne.

Oh! celle-ci ne détournait guère ses regards du visage de la charmante malade. Toutes les altérations si fréquentes dans les affections de poitrine, et qui apparaissaient sur les traits d'Amélie, Ju-

lienne les observait avec anxiété et en ressentait le contre-coup dans son cœur.

Quand l'éclat du jour n'est plus, quand un beau et radieux soleil ne répand plus sur la terre la lumière, la chaleur et la vie; quand les ombres du soir ont passé, quand la nuit est venue, il y a encore un beau spectacle au-dessus de nos têtes: c'est la lune régnant au milieu de sa cour d'étoiles, et laissant tomber ses mélancoliques lueurs sur les bois, les prairies et les eaux.

La vie de la pauvre Amélie n'avait plus que de ces pâles reflets, et quand sur ses lèvres blêmies venait poindre un sourire, il était triste comme un rayon de la lune sur un lis brisé par l'orage ou éclairant un tombeau! D'autres fois ses traits avaient une expression plus déchirante encore, c'était quand il venait à passer sur cette frêle et mourante créature un souffle de vive espérance et un souvenir de gaieté. Oh! alors, quand les personnes qui l'entouraient l'entendaient projeter de nouveaux voyages et de nombreux arrangements à la maison paternelle, leurs cœurs se brisaient! Bien souvent il est moins pénible d'entendre les plaintes, les gémissements des malades, que d'écouter leurs rêves délirants et leurs projets de plaisir.

Amélie, on s'en souvient, avait toujours aimé

la musique avec passion. Julienne, pour lui rappeler d'heureux jours passés, avait, sans le lui dire, fait placer dans une chambre voisine un orgue expressif, et un soir, à l'heure à peu près où pour la première fois elle avait rencontré la famille Mountclare dans l'église du hameau des Saules, elle quitta le côté du lit où son amie était plongée dans un demi-sommeil, et alla, sur la pointe du pied, s'asseoir devant l'orgue nouvellement arrivé; là, élevant son âme vers le Créateur, comme elle le faisait au village, et posant ses doigts sur le clavier d'ivoire, Julienne en fit soupirer si doucement les notes les plus sensibles, qu'Amélie en fut doucement éveillée, et les entendant crut ouïr le chant lointain des anges.

« Julienne! Julienne! cria-t-elle, viens que je te remercie! Oh! que tu es bonne d'avoir fait venir cet orgue, et que tu sais bien ce qui me va au cœur! Pendant quelques instants tes mains magiques m'ont ramenée à la petite église du hameau des Saules, où je t'ai vue pour la première fois, debout au pied de l'escalier de l'orgue, recevant en rougissant les louanges que te donnaient mon père et ma mère...

— Chère Amélie, répondit Julienne, ce jour-là je sentis en mon âme que je devais vous aimer toute ma vie! Oh! ce pressentiment ne m'a pas trompée!

— Je le sais, je le sais, bonne Julienne, ni toi ni moi n'avons manqué à ce que nous nous sommes juré à la chapelle du Landais, le jour de la Saint-Louis. Mais, ma toute belle, regarde autour de nous, et vois comme ce destin, qui nous promettait tant de bonheur, a cruellement menti ! »

Julienne ne trouva rien à répondre, et un de ces silences qui saisissent le cœur régnait déjà depuis quelques instants dans la chambre de la malade, quand Peppitta, devinant l'impression et les souvenirs pénibles qui pesaient sur l'esprit de ses deux bienfaitrices, vint s'asseoir sur le tapis aux pieds de la couche d'Amélie, et, prenant la main de sa maîtresse, la couvrit de baisers; puis, par un reste d'habitude, la gypsie l'entr'ouvrit, et chercha à voir sur la peau fine et blanche de cette main les lignes qui y étaient tracées. Alors, soulevant un peu la tête, la malade regarda ce que faisait la brune fille de la Calabre.

« Veux-tu donc, lui dit-elle, me prédire l'avenir, Peppitta ?

— O Milady, vous n'avez jamais voulu me laisser vous le révéler; vous m'avez constamment répondu, quand je voulais vous prophétiser de bons et heureux jours, que c'était offenser Dieu que de se faire dire la bonne aventure. Alors j'aurais pu

faire passer sous vos yeux beaucoup de joie et de bonheur !

— Et à présent, Peppitta, si je te livrais ma main?

— *A présent?...* répéta la Bohémienne d'une voix pleine de trouble.

— Oui, *à présent,* ouvre ma main, regarde, étudie; souviens-toi de ton ancien métier, et si tu le peux maintenant, donne-moi de l'espérance ! »

Peppitta, remise de son trouble, se releva et s'assit sur le lit, puis, reprenant la main de sa bienfaitrice, fixa ses grands yeux noirs sur cette main tantôt moite et chaude, tantôt froide et glacée. Pendant que les yeux de Peppitta parcouraient ce qu'elle appelait les *signes de l'avenir,* d'autres regards scrutateurs et inquiets cherchaient la vérité, et pour la découvrir s'étaient attachés sur les traits de la devineresse.

Un de ces cruels silences était revenu; la voix de Peppitta le rompit de nouveau :

« Voilà, dit-elle, une croix à la droite de l'index qui annonce de la douleur; mais voyez, ajouta-t-elle en s'adressant à Julienne, remarquez bien ce signe qui passe par-dessus l'emblème de la souffrance et qui l'efface; ce signe est celui que nous appelons l'*arc de la félicité.* Il annule donc la

marque mauvaise qui est en dessous ; puis ne distinguez-vous pas, sous le doigt du cœur, plusieurs petits traits formant comme une étoile? Cette étoile n'apparaît dans la main que lorsqu'il s'en élève une propice dans le ciel. Ainsi donc prions le bon ange de lady Amélie, et il nous fera voir une de ces prochaines nuits l'étoile que je vous annonce et qui ne nous manquera pas. »

Amélie, avec un inexprimable sourire, retirant sa main de celle de la gypsie, la posa amicalement sur ses cheveux d'ébène, et lui dit :

« Bonne fille, je te remercie; la prochaine nuit je me lèverai, et après avoir prié notre bon ange nous chercherons mon étoile... Ton art t'aidera-t-il à découvrir dans quelle partie du ciel brillera cette étoile?

— Oui, ce sera près de la constellation de la Vierge, de celle que vous priez avec tant de piété et de ferveur, et que vous m'avez appris à aimer.

— Ainsi donc, dit Amélie, tu viens de voir, tu viens de te convaincre que je guérirai?

— Oui.

— Que la force me reviendra?

— Oui.

— Que je pourrai voyager encore?

— Oui.

— Que je pourrai retourner au Landais et revoir l'Italie?

— Oui, oui, Milady.

— Merci, merci, Peppitta; si tout ce que tu me prédis se réalise, si ma faiblesse s'en va, si mes insomnies cessent, si ma poitrine n'étouffe plus, nous partirons. J'ai fait un vœu; j'irai l'accomplir. Nous irons à Marseille, Julienne, avec Pedro et Joachimo. Là nous nous embarquerons; nous toucherons à Naples; de là nous pousserons jusque dans la Calabre; là j'irai boire à la fontaine qui t'a rendu la vue. Dieu me donnant la force et le courage, je descendrai à l'affreux val de San-Lorenzo, et j'y élèverai, sur l'emplacement même du crime, une croix de marbre noir en mémoire des êtres chéris que je cherche vainement dans cette maison aujourd'hui si grande et si désolée.

— Bien, bien, s'écria Julienne, pieux projet... digne de vous, et que nous irons bientôt accomplir. »

Et la jeune fille se détourna pour essuyer une larme.

A cet instant sir Sydenham entra, et Amélie, en lui tendant la main, lui dit :

« Mon oncle, je guérirai, Peppitta vient de me le prédire; elle a vu ma guérison, mon retour à la santé dans cette main qui presse la vôtre.

— Enfant que vous êtes! vous consultez donc toujours votre jolie Bohémienne?

— Oui, répondit la pauvre malade; et à présent qu'elle m'a prédit mon avenir, je veux que devant vous elle dise aussi à Julienne sa bonne aventure.

— Chère Amélie, je suis désolée de me refuser à ce que vous désirez; mais je ne puis me résoudre à demander à une pauvre fille comme moi les secrets de mes jours futurs.

— Vous avez raison, Julienne; ma nièce a du sang écossais dans les veines, et elle croit à la seconde vue. Mais vous, élevée en France, vous ne partagez point nos préjugés, et vous faites bien... N'allez pas croire cependant qu'il n'y ait pas d'êtres privilégiés qui voient les choses cachées de l'avenir; il y a en ce moment à Londres une religieuse bénédictine qui, étant en France pendant les affreux jours de 1793, a confessé la foi catholique au milieu des plus affreux tourments. A force de patience, sœur Pauline a lassé ses bourreaux; et je ne sais par quel miracle elle est sortie des fers dont la liberté d'alors avait enchaîné et meurtri ses membres. Cette fille du cloître a vieilli dans la prière, la méditation et les bonnes œuvres. Aujourd'hui mon vénérable ami, l'évêque de Londres, la regarde tout à fait comme une sainte.

— Oh! amenez-la-moi, amenez-la-moi, s'écria Amélie; dès ce soir, faites qu'elle vienne auprès de mon lit.

— Ainsi, Milady, me voilà cassée aux gages, dit Peppitta, et vous n'avez plus confiance en moi; et cependant j'ai *bien vu* votre guérison dans votre main, j'ai *bien vu* que vous vous lèveriez bientôt, et que nous nous remettrions en voyage!

— Jeune fille, fit sir Thomas Sydenham en mettant la main sur l'épaule de la gypsie, je suis de ton avis, je suis assuré comme toi que ma nièce guérira; mais une sainte apporte la bénédiction de Dieu partout où elle arrive. Ainsi sœur Pauline viendra dès ce soir.

— Hâtez-vous, sir Thomas, dit Julienne, de nous amener la courageuse fille du cloître; car, ainsi que vous, je crois que Dieu donne la vertu de guérir à qui a enduré des tortures pour lui. »

Le soir même de ce jour, l'oncle de lady Amélie tint sa promesse et lui amena la sœur Pauline. Les souffrances des mauvais jours, les fatigues de son active charité n'avaient point courbé, n'avaient point usé cette femme, en qui la foi était toujours si vive et si ardente.

Prenant la main de la malade, la bénédictine lui dit :

« Je ne suis qu'une pauvre servante de Dieu, et je ne sais qu'une chose, c'est d'invoquer le Seigneur pour ceux qu'il éprouve. Je viens veiller et prier cette nuit auprès de vous, Milady; et quand nous nous serons tous agenouillés pour la prière du soir, vous enverrez se reposer votre amie et vos gens, qui sont auprès de vous depuis plusieurs nuits; et, restées seules ensemble, je deviendrai votre garde; j'ai beaucoup vu souffrir, et je sais soulager.

— Ce que vous voulez, vénérable sœur, je le veux, répondit Amélie.

— Moi je ne le veux pas tout à fait, ajouta Julienne; je consens à prendre un peu de repos sur ce bon fauteuil; mais, si la sœur Pauline me le permet, je ne quitterai pas cette chambre.

— Comme toujours, Julienne, je cède à ton désir. »

Quand onze heures sonnèrent, Amélie fit signe à Julienne que c'était l'heure où elle devait prendre un peu de repos; alors la bénédictine, après avoir bien assuré à l'amie de la jeune et noble malade que, pendant son sommeil, aucun soin ne manquerait à Amélie, lui prenant la main et la sentant brûlante, lui dit à l'oreille :

« Mon enfant, vous avez de la fièvre; si vous

voulez pouvoir continuer à soigner Milady, il faut vous ménager et tâcher de dormir un peu. »

Julienne obéit, et, après avoir embrassé Amélie, alla s'asseoir dans le grand fauteuil placé près de la fenêtre, à l'autre extrémité de la chambre.

Alors la pieuse fille du cloître vint prendre place tout à côté du lit de lady Amélie, et, d'après le désir de la malade, lui raconta à voix basse toutes les persécutions que les habitants de Boulogne avaient fait éprouver aux bénédictines anglaises, dont le couvent avait été fondé par Mme Henriette d'Angleterre.

Il y avait pour la fille de lord Mountclare un grand attrait dans ces récits; et elle aurait voulu que la religieuse ne les abrégeât pas; mais l'habile garde-malade, craignant de trop émouvoir la jeune fille qu'elle était chargée de soigner, passa rapidement sur les scènes de la Terreur, et voulant donner une diversion à l'esprit d'Amélie, lui demanda quelle était la jeune et belle personne que toutes les deux venaient de condamner au repos.

Alors, comme on le pense bien, lady Amélie laissa parler son amitié, et redit avec enthousiasme tout ce qu'il y avait de simplicité et de piété, de talent et d'esprit, de courage et de force dans la fille des fermiers du hameau des Saules.

« Ce que me dit Milady, répondit la religieuse, je ne sais quoi me l'avait révélé avant vous. Dès mon premier regard, j'ai vu sur son front, si pur et si beau, une rayonnante prédestination... Elle dort... laissez-moi la regarder encore. »

Après ces mots, la sœur Pauline, marchant sans faire aucun bruit sur le tapis épais et moelleux, traversa la chambre et arriva auprès de la jeune fille endormie; là, croisant les bras, elle fixa sur elle ses grands yeux, dont les années n'avaient point éteint la vivacité. Immobile et silencieuse, elle resta ainsi quelques instants; puis se rapprochant de Julienne, dont le sommeil semblait profond, elle se pencha sur elle et étendit la main sur son front :

« Je vois là, dit-elle, quelque chose de pur comme l'or, et qui rayonne comme un diadème... Mon Dieu, comme la fille du hameau a grandi! Qui a répandu tant de majesté sur cette tête? C'est vous, Seigneur, qui l'avez tirée du village; c'est vous qui avez fait à la gardeuse de moutons le plus rare des présents; c'est vous qui lui avez donné une amie; puis, pour que rien ne lui manquât, votre main divine a laissé tomber sur elle l'épreuve du malheur.

« Sous ce fardeau, jeune fille, vous n'avez pas

fléchi ; vous avez eu de la force pour vous et pour les autres. Quand vos yeux ne voyaient plus la douce clarté du jour, vous avez éclairé votre esprit par l'étude et les lumières que vous avez acquises ; vous les avez répandues sur de pauvres créatures ignorantes qui vous entouraient. Si maintenant le nom de Dieu sort de leurs lèvres, c'est que vous avez ouvert leur intelligence et que vous leur avez montré partout la bonté, la justice et la puissance du Créateur.

« Eh bien ! ce Dieu a de grands desseins sur vous, petite fleur qui, de la mousse où vous étiez humblement cachée, avez exhalé au loin tant de parfums ! Julienne, vous serez exaltée, comme le cèdre dominant le sommet de la montagne, et dont les rameaux s'étendent semblables à des bras protecteurs. »

A demi soulevée sur son lit, lady Amélie, la poitrine haletante et la tête penchée, écoutait la religieuse. Pour elle il était visible, il était prouvé que la sœur Pauline avait vu le passé et voyait l'avenir de Julienne.

« Continuez, continuez, lui dit-elle.

— Oh ! oui, je continuerai, car d'extraordinaires clartés m'arrivent. Écoutez-moi donc.

« Pourquoi tous ces enfants, ces petits anges de

la terre entourent-ils ainsi la fille des fermiers; ils viennent à elle comme jadis les petits enfants de la Judée allaient au Christ rédempteur. Ah! c'est que l'humble fille leur distribue en même temps le pain du corps et le pain de l'âme; sa main les vêtit et sa sagesse les guide... Sa charité les réchauffe, sa foi les transporte, et son espérance leur fait voir par delà les nuages un paradis peuplé de chérubins.

« Puis, Julienne, voici des hommes graves, des ministres de rois et d'empereurs qui vous appellent à leurs conseils. A vous, jeune et simple fille des champs, qu'ont-ils donc à demander?... »

A mesure que la sœur Pauline avait parlé, à mesure que les jours futurs de Julienne s'étaient révélés à elle, son regard, son geste et sa voix, et tout son être, s'étaient empreints de quelque chose de surhumain.

La sainteté, la pureté de sa vie l'avaient ainsi transportée plusieurs fois aux confins de la vie et sur les frontières de l'avenir. Puis tout à coup l'inspirée redevenait l'humble et modeste religieuse, semblable à nous tous, se souvenant du passé et ne voyant plus au delà du présent. Aussi quand Amélie la rappela, quand, en lui prenant les deux mains, elle lui dit :

« Oh! ma sœur, combien de belles choses vous venez de voir, et comme vous avez bien parlé!

— Les paroles que j'ai dites et les choses que j'ai vues sont déjà loin de moi, et je ne m'en souviens plus. Quand le Seigneur le permet, le rideau se soulève devant ma vue; mais bientôt il retombe, et je ne vois plus que le jour d'aujourd'hui. »

CHAPITRE IX.

Dernier jour. — Dernières volontés.

Quand le temps est gros, quand la brise souffle fraîche sur la vaste et mobile plaine des mers, il ne s'élève pas plus de monts, il ne se creuse pas plus de sillons, qu'il n'y a de hauts et de bas, d'espérances et de craintes dans les différentes phases d'une maladie de poitrine.

Ainsi, pendant les dix jours qui suivirent la soirée où Peppitta s'était montrée comme une prophétesse inspirée, Amélie eut vraiment l'air de reprendre assez de force pour dominer son mal et peut-être pour le vaincre. Les médecins mêmes s'étonnaient de ce mieux, et sans dire d'espérer, par leur physionomie moins triste et moins préoccupée, semblaient permettre l'espérance. L'excellent cœur de sir Thomas, comme celui d'un père,

s'ouvrait à ce sentiment, dont tous les hommes ont besoin, mais surtout ceux que l'amitié ou les liens de famille retiennent auprès d'un lit de souffrance.

Pendant ces tranquilles journées, l'oncle d'Amélie amenait auprès d'elle son ami le révérend docteur Pointer, évêque de Londres, homme de piété et de savoir, de mansuétude et de foi, d'expérience et de sagesse; homme selon le cœur de Dieu et des gens de bien, et qui, lorsqu'il pénétrait dans une maison où il y avait des inquiétudes, des alarmes, y arrivait toujours comme une bénédiction du Seigneur; par les pieux devoirs de son ministère, souvent en relation avec le ciel, il en avait fait descendre sur lui une sérénité, une quiétude qui découlaient de sa personne sur ceux et celles qu'une même pensée et qu'un même amour réunissaient autour d'un lit d'agonie; sa présence apportait toujours un peu de relâche aux angoisses du malade, un peu d'espérance au cœur de ses amis.

Aimant la solitude, qui recueille et qui agrandit l'âme, le révérend docteur Pointer n'était point étranger aux habitudes et aux manières du monde. Avant de se séparer de la société, dans laquelle il avait vécu jusqu'à l'âge de trente-six ans, ce vrai gentilhomme avait connu, apprécié et méprisé les plaisirs dont il avait pris sa part dans les fêtes mondaines. Les

ayant goûtés, il avait maintenant le droit d'en proclamer la vanité et le néant; il le faisait toujours avec modération, gardant envers les gens qui n'étaient point encore désabusés comme lui une vraie tolérance chrétienne.

Une étroite amitié liait ce saint prélat à l'oncle d'Amélie. Sir Thomas s'était empressé de le conduire auprès de sa nièce dès le lendemain du retour de la pauvre orpheline à la maison paternelle.

Les hommes de Dieu, par leur ministère, sont souvent en contact avec les maux et les douleurs de l'humanité, et là, à cette triste école, acquièrent, comme les médecins, le savoir que donne la pratique et l'expérience. Le saint et bon évêque, dès le premier instant où il avait été amené auprès de lady Amélie, ne conserva plus de doute sur la gravité de sa maladie. Tout de suite il fut convaincu que la pauvre enfant ne demeurerait pas aussi longtemps dans la maison où elle était née, au milieu de toutes les aisances et les douceurs de la richesse, que là où elle avait tant souffert, où elle avait tant enduré de privations et de chagrins, soit dans la caverne d'Abbruzzio, soit dans la chaumière de la veuve du waïdda.

Hélas! il ne se trompait pas; tout à coup le mal, qui s'était arrêté comme s'il voulait gagner le temps

perdu, reprit avec une effrayante recrudescence.

Cependant, dans ce redoublement de souffrance, la douce Amélie retrouvait par instants la sérénité de son âme et la grâce de son esprit. Dans un de ces moments où elle souffrait moins, où elle respirait plus à l'aise, elle dit, devant son oncle et en présence de Julienne, au révérend évêque qui était venu s'asseoir près de son lit :

« Monseigneur, il faut que je m'accuse, devant mon amie coupable comme moi, de m'être fait dire, il y a quelques jours, la bonne aventure. Ayant vécu, comme vous le savez, pendant trois ans parmi les Bohêmes, les zingari et les gypsies, j'ai voulu, pour me distraire des ennuis, des pensées tristes qui remplissent la chambre d'une malade, recourir au savoir magique de l'une de mes compagnes de captivité.

— Ceci est si grave, répondit l'évêque avec un sourire et une bonté toute paternelle, qu'il faudra que nous en parlions en tête à tête; car, voyez-vous, mon enfant, c'est tenter Dieu que de vouloir connaître l'avenir. Ce n'est point aux hommes qu'il faut s'adresser pour savoir le sort qui nous est réservé; ce n'est point à l'aveugle à guider un aveugle; ce n'est point à celui qui peut-être ne vivra plus demain à prédire de longs jours. Le Seigneur seul

tient en ses mains les heures, les jours, les années et les siècles; lui seul sait la part qu'il en fera à chacun de nous. Ainsi donc, Milady, vous avez eu tort d'agir comme si vous croyiez à la prescience des gypsies et des Bohémiens.

— Mais ceux qui sont doués de la seconde vue, demanda sir Thomas Sydenham au révérend évêque, ne peuvent-ils donc révéler ce qu'ils aperçoivent dans les jours futurs?

— Mon ami, quoique j'aie dans les veines du sang écossais, je crois peu à la *vue calédonienne* A chacun je laisse ce qui lui appartient : à la créa- ture, une vue bornée; au Créateur, une vue san bornes. L'oiseau qui fait son nid au fond de la vallé et qui ne s'élève guère au-dessus des saules bordan les eaux, ne peut jouir des aspects immenses qu l'aigle embrasse d'un coup d'œil quand il plane dan les airs; et puis, en supposant que certains homme pussent avoir la connaissance de l'avenir, serait- bon de les consulter? Non, car ni notre esprit n notre cœur n'ont été faits pour le connaître d'avanc

— C'est cette pensée, dit sir Thomas, qui dicté à Mme de Staël cette phrase si vraie : « L vie ne va que parce que nous oublions la mort. »

— Comme chrétien, comme prêtre, je ne veu ni ne dois recommander l'oubli de la mort. A

jeunesse qui souffre avant le temps, à la vieillesse courbée sous les infirmités que lui ont données les années, je dois dire : Vivez aujourd'hui comme si vous deviez mourir demain; enfin à tous, aux heureux du monde comme à ceux qui mangent leur pain trempé de larmes, je dois montrer la mort comme une messagère de Dieu qui heurte à notre porte quand nous l'attendons le moins. »

Puis, en voyant les grands yeux d'Amélie fixés sur lui, l'évêque trouva dans ce regard tant de douce résignation, qu'il ajouta bien vite :

« La santé et la vie sont comme cette messagère mystérieuse que je nommais tout à l'heure ; elles viennent aussi à nous quand nous les attendons le moins. Alors ces deux envoyées du Seigneur prennent par la main la pauvre créature faible et endolorie, la mènent au soleil, la soutiennent dans sa marche de leurs mains amies, et rendent peu à peu à cet être frêle et souffrant la force qui l'avait abandonné. »

C'était par des entretiens pareils que le révérend docteur Pointer, avec une céleste adresse, avec une touchante paternité, savait mêler ensemble les mots d'espérance et de résignation; mais, il faut le dire, celui qui versait l'espérance comme un baume bienfaisant dans le sein oppressé de la jeune fille, n'en gardait plus dans son propre cœur.

Aussi fit-il part de toutes ses craintes à sir Sydenham, qui, de concert avec lui, arrêta que le surlendemain les derniers sacrements de l'Église seraient administrés à la noble orpheline de lord et lady Mountclare.

Depuis longtemps Julienne voyait décliner et pencher de plus en plus vers la tombe celle qui l'avait nommée sa sœur ; et cependant, quand le prélat lui recommanda de tout préparer pour recevoir sous le toit de son amie le Dieu qui a dit de lui-même : JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE, il lui sembla que c'était la première fois qu'on lui parlait de l'imminent danger dans lequel se trouvait Amélie, et elle demeura consternée.

« C'est demain le grand jour, lui dit Amélie; pour bien disposer mon âme à l'acte de soumission, de foi, d'adoration et d'amour que je dois accomplir quand le soleil reviendra éclairer cette grande cité, Julienne, fais-moi penser aux anges, et pendant cette journée abreuve-moi d'harmonie. L'orgue sous tes doigts est comme une voix du ciel, fais-la-moi entendre aujourd'hui; puis, toi et Peppitta, descendez dans les serres, choisissez-y les plantes les plus fraîches et les plus embaumées, et, comme si c'était pour le jour de mon mariage, dites aux gens d'en former une double haie dans l'escalier et dans



E. Girardet d.l — J. Outhwaite sc.

L AMIE DE LADY AMELIE SUT PRES[illegible]R A [illegible]S APPRETS

QUE COMMANDAIT LA MALA[illegible]

les salons qui conduisent à ma chambre ; toi, va prendre dans le cabinet de mon père deux cassolettes antiques; tu y jetteras demain de l'encens, qui mêlera son parfum à celui des fleurs. »

Avec cette force qui était une des qualités du caractère de Julienne, l'amie de lady Amélie sut présider à tous les apprêts que commandait la malade. Une table fut dressée dans sa chambre au-dessous d'un beau tableau du Guide représentant *la Mère des Douleurs*. Cet autel, recouvert des nappes les plus fines et bordées des plus riches dentelles, devait servir le lendemain à la célébration du saint sacrifice de la messe; et c'était d'une touffe de roses blanches que s'élevait l'image du Christ sur la croix.

Avec une foi ardente, les deux amies et la sœur Pauline passèrent une grande partie de la nuit en prière. Julienne avait voulu communier auprès du lit de son amie malade. Le Dieu qu'elles allaient recevoir donnerait à l'une la force de quitter le monde, et à l'autre celle d'y rester quand Amélie n'y serait plus. La nuit fut donc une veillée de prière ; par moments, Amélie faisait un signe à Julienne, et celle-ci, comprenant son désir, se rendait dans la chambre voisine et se mettait à l'orgue. Pour ne pas éveiller les gens de l'hôtel,

l'artiste inspirée ne touchait que les notes les plus douces et celles que l'on nomme *célestes*. Avant d'aller entendre les concerts des anges, la jeune malade éprouvait du bien-être à écouter ces suaves harmonies.

Enfin le matin se leva, matin d'une journée dont lady Amélie Mountclare ne devait pas voir la fin !

Ce que j'écris est destiné à la jeunesse; mais il ne faut pas être vieux pour ne pas avoir déjà vu mourir : l'apprentissage de la douleur n'attend pas l'âge mûr ; et des yeux qui ont encore tout le feu et tout l'éclat du jeune âge ont souvent déjà répandu bien des pleurs. Je ne redirai donc point toutes les phases de cette dernière journée d'Amélie. Sur tous ces instants il y eut un reflet de l'acte religieux qu'elle avait accompli dès le matin avec celle qui était comme la moitié d'elle-même.

Vers cinq heures du soir, elle dit quelques mots incohérents et sans suite. De la main elle fit signe à Julienne qu'elle voulait encore entendre d'harmonieux accords. Julienne allait sortir ; Amélie l'appela, et, d'une voix bien faible, lui dit :

« Ici... ne sors pas... je veux t'entendre et te voir... toujours !... toujours ! »

Alors l'orgue fut apporté dans la chambre, et Julienne commença à jouer ce que les deux amies

appelaient la prière du soir, chant plein d'une touchante mélancolie, et bien en rapport avec le sentiment triste qu'inspire toujours la fin d'une belle journée.... Jamais, jamais l'âme de Julienne ne s'était plus révélée que dans cet instant; sous ses doigts chaque note devenait comme une prière, comme un soupir, comme une larme!

Tout à coup, pendant que l'évêque et sir Thomas, la sainte bénédictine, Joachimo, Pedro, Peppitta et les gens de l'hôtel remplissaient la chambre et allaient s'agenouiller pour commencer les prières des agonisants, la jeune fille, se soulevant de dessus son oreiller, s'écria :

« Viens, Julienne, viens; donne-moi la main... »

Julienne, se levant, accourut et prit la main de son amie. Ce n'était plus une main de chair palpitante, c'était du marbre glacé.

Amélie continua :

« Ne me quitte pas!... nous allons partir ensemble... Je les vois là-haut; ils nous appellent toutes les deux.... O mon Dieu, que votre soleil d'ici-bas était pâle, et que le séjour que vous avez donné à l'homme est pauvre et misérable! que les régions que j'entrevois maintenant sont belles et lumineuses!... O Seigneur! Seigneur! donnez-moi des ailes pour m'envoler vers vous!

— Eh bien ! *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, partez, âme chrétienne,* » dit l'évêque; et, à ces mots, toute l'assistance tomba à genoux, faisant violence à sa douleur pour étouffer ses sanglots.

Au-dessus de ce silence si saisissant et si solennel s'élevait une voix grave; c'était celle de l'évêque. Parfois une autre voix répondait à la sienne, une voix plus douce, plus sonore : c'était celle d'Amélie. Pauvre enfant! pendant les dix-huit années qu'elle avait passées sur la terre, cette voix que l'on entendait maintenant pour la dernière fois, elle ne l'avait employée qu'à dire de caressantes paroles à son père, à sa mère, à tous les siens, et des mots consolants aux pauvres et aux malades... Maintenant cette voix qui allait s'éteindre dans le silence absolu du tombeau, si elle retentissait encore, c'était pour louer le Créateur et pour lui dire, comme le petit Samuel : « Seigneur, me voici! »

Cependant l'onction sainte venait d'être administrée et les dernières prières étaient dites. La belle et gracieuse tête de la jeune fille rappelait celle qu'un grand statuaire a donnée à l'image de l'innocence endormie. Plus d'une fois Julienne posa sa joue devant la bouche entr'ouverte de son amie pour s'assurer s'il s'en exhalait encore quelque souffle. De

temps en temps sir Thomas Sydenham interrogeait aussi de la main le cœur de la jeune fille pour savoir s'il battait encore. Tous les assistants, tous les gens de la maison s'étaient levés de la prière, et, maintenant debout, retenant leur respiration, dressaient la tête pour regarder si les paupières de leur jeune maîtresse ne s'entr'ouvriraient plus pour les regarder encore.

Aucun mouvement, aucun bruit ne se faisaient dans la chambre; tout y était muet, silencieux, comme si la mort y était déjà descendue. Julienne avait toujours la main dans celle de son amie, et, droite, pâle, demeurait immobile près du lit de lady Amélie, comme une blanche statue de marbre, comme celle de la douleur.

PARTONS... PARTONS! s'écria tout à coup la moribonde; et se dressant sur son lit elle répéta à Julienne :

« Sœur, ne me quitte pas... suis-moi... Les vois-tu? ils nous attendent... ils nous appellent... Viens! » Puis, d'une voix plus faible, elle ajouta :

« Dieu de ma jeunesse... Dieu de mon père et de ma mère, ayez pitié de moi!... Vierge Marie, intercédez pour moi!... veillez sur Julienne, prenez la sous votre garde!!! »

Après ces mots, épuisée par l'effort qu'elle ve-

nait de faire, elle retomba en arrière, roide et inanimée: la mort scella alors pour toujours les lèvres de la jeune fille... L'âme chrétienne venait de partir... de prendre son vol pour retourner au Créateur.

L'esprit qui pendant dix-huit années avait animé le corps frêle et délicat d'Amélie, comme une blanche colombe effrayée de l'immensité de l'espace qui s'ouvre tout à coup devant elle, hésitait peut-être à prendre son dernier essor. Peut-être cet esprit doux et timide restait-il pour quelques instants encore, planant dans la chambre mortuaire au-dessus de ceux qui priaient pour lui.

Oh! s'il en était ainsi, cet esprit, qui devait voir dans le cœur de Julienne, pouvait être content de sa douleur; jamais l'amitié n'avait versé de plus amères, de plus sincères larmes.

Amélie, couchée sur son lit virginal et dans son appartement tout drapé de tentures blanches semées de larmes d'argent, ayant une couronne de roses blanches sur ses beaux cheveux et ses mains d'ivoire jointes sur sa poitrine, était bien encore, dans toute sa dignité, la noble maîtresse de l'hôtel Mountclare; elle encore, pendant douze jours, fut entourée d'égards, de respects et de prières. En face d'elle brillaient la lueur des cierges, une haute croix d'argent.

Le douzième jour écoulé, sir Thomas Sydenham,

avec une véritable affliction paternelle, conduisit à Walbury-Castle, château de famille des Mountclare, tout ce qui restait de cette noble et ancienne race. Quand le cercueil dans lequel lady Amélie était renfermée, enveloppée dans son suaire de satin blanc, et toute recouverte de roses effeuillées; quand ce cercueil de bois de chêne, doublé de plomb et illustré d'armoiries, vint à passer le seuil de l'hôtel, ce fut comme une seconde mort, et alors les pleurs et les gémissements éclatèrent de nouveau comme lorsque l'âme d'Amélie, douze jours auparavant, avait quitté son corps pour s'envoler vers Dieu et paraître devant lui, sanctifiée de bonnes œuvres comme si elle avait vécu de longs jours.

Comme on le pense bien, Julienne ne resta pas à Londres quand les restes de son amie, emportés dans un char funèbre, prirent la route de Walbury-Castle; elle monta dans la voiture de sir Thomas Sydenham, et accompagna ainsi la dépouille mortelle de lady Amélie Mountclare jusqu'à la vieille église que les ancêtres de la jeune morte avaient fait bâtir auprès de leur château. Ce voyage funèbre dura deux jours; et pendant ce trajet, quand l'oncle d'Amélie et Julienne ne gardaient pas le silence des souvenirs et des regrets, ils ne s'entretenaient que de la douceur, de la bonté, de la grâce et de

l'esprit de celle qui avait passé sur la terre comme un bel ange du Seigneur.

Une des grandes consolations de ceux qui pleurent est d'avoir du bien à dire de ceux que la mort vient de nous enlever. Quand on n'a rien de bien à se raconter auprès d'un cercueil, ce cercueil fait peur.

Le lendemain de l'arrivée du corps à Walbury, le cortége funèbre partit du château et traversa le parc pour se rendre à l'église de Bury, livrée depuis deux siècles au culte protestant. Dans un des bas côtés de ce temple rustique s'ouvrait la chapelle des Mountclare. Par-dessus ces dalles de marbre blanc et noir s'élevaient des tombes de granit, sur lesquelles étaient couchées des statues de chevaliers revêtus de leur armure, le heaume en tête, les mains gantées de fer jointes sur la poitrine. Les chevaliers que représentaient ces images de pierre appuyaient leurs pieds sur un lion quand ils étaient tombés dans les batailles, et sur un lévrier, quand ils avaient passé de vie à trépas sous le toit de leurs ancêtres. Aux côtés de ces statues, on en voyait souvent d'autres, celles des *doulces compaignes* des rudes hommes de guerre, qui maintenant dormaient leur sommeil dans l'enfeu héréditaire. Au milieu de toutes ces tombes, sur lesquelles la lumière du jour ne parvenait qu'à travers des vitraux armoriés et coloriés, on aperce-

vait une porte de fer à jour et couchée au niveau des dalles de la chapelle.

Pour recevoir les dépouilles mortelles de lady Amélie, dès le matin du jour des funérailles la porte de fer avait crié sur ses gonds, et le peuple des campagnes environnantes, averti par le son des cloches, s'était réuni en grand nombre dans l'avant-cour du château, pour escorter jusqu'à la chapelle que nous venons de décrire, la jeune et noble fille qu'ils avaient vue auprès de sa pieuse et charitable mère allant visiter les pauvres et les malades de la contrée.

Trois mois après cette journée de funérailles, Julienne consentit à revenir pour quelques jours à Londres, et pour elle cette séparation, cet éloignement de la tombe de son amie, fut encore un déchirement de cœur. Mais sir Thomas Sydenham, qui avait pris pour la sœur d'adoption de lady Amélie une affection presque paternelle, exigea ce voyage; car il ne doutait pas qu'il n'existât un testament de sa nièce, qu'on trouverait dans la chambre où elle avait rendu le dernier soupir.

Effectivement, quelques jours après leur arrivée à Londres, des hommes de loi vinrent, sur la demande de sir Thomas Sydenham, faire lever les scellés qui avaient été apposés dans l'appartement de la

noble défunte. Dans un bureau placé au-dessous du portrait de lady Mountclare, fut trouvée, dès l'ouverture de ce meuble, une grande feuille de papier vélin ployée en quatre et recouverte d'une enveloppe fermée de trois cachets aux armes des Mountclare. Ces cachets ayant été rompus en présence des hommes de loi par sir Thomas Sydenham, oncle et tuteur de la défunte, les dernières volontés de lady Amélie furent lues à haute voix.

Par cet acte, écrit depuis la rentrée de l'orpheline dans la maison paternelle, Amélie Adélaïde Mountclare déclarait que, par amitié et par gratitude, elle donnait et léguait à sa bien-aimée sœur d'adoption, Julienne-Geneviève Garnier, la moitié de toute sa fortune mobilière et immobilière. L'autre moitié retournait à son oncle, sir Thomas Sydenham.

Je ne sais si ce testament, fait par une fille de dix-neuf ans, était bien selon la loi ; mais ce qu'il y a de certain et de positif, c'est qu'il fut bien selon le cœur de l'oncle de la généreuse testatrice, car il s'empressa de se conformer en tout aux volontés dernières de sa nièce et filleule chérie.

Les titres de cinq mille livres sterling de revenu furent donc remis aux mains de la jeune paysanne du hameau des Saules, devenue l'amie d'Amélie et comme une autre fille de lord et de lady Mountclare.

Dès le premier jour où Julienne se trouva riche, elle alla visiter les pauvres familles secourues par sa bienfaitrice, et leur apportant ce qu'elles avaient coutume de recevoir, elle leur dit que rien ne serait changé au passé et qu'Amélie avait laissé des fonds pour eux.

Ce pieux devoir rempli, et après avoir entendu bénir le nom de celle que Dieu venait de retirer de ce monde, elle reprit le chemin de Walbury-Castle. Cette fois elle emporta l'orgue qu'Amélie lui avait donné. Dès le lendemain de son arrivée chez sir Thomas, elle fit placer cet instrument dans la chapelle, au-dessus du caveau funèbre; et une des joies tristes de sa douleur était d'aller s'y livrer à ces mélancoliques harmonies, qu'Amélie aimait à écouter sur son lit d'agonie, et que peut-être du fond de son sépulcre elle entendait encore; car qui pourrait dire ce qui se passe au fond d'un cercueil!

Pendant une année entière Julienne porta le deuil et ne s'éloigna pas de la tombe de son amie.

Des lettres de France lui arrivèrent, parmi lesquelles il s'en trouvait une du curé du hameau des Saules. Ce vieil et vénérable ami lui disait :

« Mon enfant,

« Aussitôt que nous avons appris tous les coups

que la mort a portés à la famille Mountclare, nous avons gémi et pleuré; et quand tout récemment la nouvelle de la mort de milady Amélie nous est parvenue, je suis monté en chaire, et j'ai annoncé à mes paroissiens que la jeune fille si pieuse et si douce qu'ils avaient vue au Landais, venait, après beaucoup et de bien rudes épreuves, d'être tirée de ce monde par la main paternelle de Dieu, qui l'a ainsi réunie dans le ciel à sa famille, si traîtreusement assassinée.

« Vous voilà riche, mon enfant; je m'en réjouis pour nos pauvres et pour vos parents, qui se font vieux. Ma chère Julienne, la fortune vous ira bien, parce que sous vos habits de paysanne je vous ai toujours connu un cœur généreux et charitable.

« A la douleur qu'a répandue la lettre dans laquelle vous annonciez la mort de votre sœur d'adoption, s'est mêlée la joie de vous savoir riche. Vous êtes toujours très-aimée à notre petit hameau des Saules, et le jour où vous y reviendrez.... Mais n'y revenez pas encore; continuez votre culte envers les tombeaux, et ne vous éloignez pas sitôt de celle qui repose dans l'église de Bury.... Quel dommage que cette maison de prière soit tombée aux mains des protestants! Quand je pense à cette transformation, je me prends à regretter que les restes de

votre bienfaitrice ne soient pas déposés dans mon humble église. Là, Julienne, nous prierions ensemble pour elle, et vous chanteriez de touchants *Requiem*.

« On dit que le château et la terre du Landais vont être mis en vente. Dieu fasse que la famille qui en deviendra prochainement propriétaire soit pieuse, bonne et charitable, croyante et faisant le bien, telle que l'ont été les Mareuil pendant plusieurs siècles, et la famille Mountclare pendant quelques mois. Pour que l'on se souvienne de vous, beaucoup de bonnes œuvres valent beaucoup d'années. Ainsi lord et lady Mountclare, leur sœur et leurs enfants n'ont séjourné qu'une demi-année parmi nous, et la reconnaissance du pays y a rivé leur souvenir comme s'ils y avaient vécu pendant de longues années.

« Adieu, ma chère Julienne. L'année a été bonne pour votre père et votre mère. Nous n'avons eu dans ma paroisse ni maladies ni fléaux ; point d'inondation et point d'orages L'œil du Seigneur ne s'est point détourné de dessus nous, et aujourd'hui les greniers des plus pauvres ont leurs monceaux de grains.

« Pour que l'année prochaine soit bonne, nous avons tous une espérance, c'est que vous viendrez

au hameau des Saules; car, Julienne, vous n'êtes pas de celles qui rougissent de leurs parents lorsqu'ils sont nés sous le chaume et tiennent encore le soc de la charrue.

« Ma sœur, qui a si bien soigné vos pauvres yeux quand vous n'y voyiez pas, ma sœur qui vous a donné le surnom d'*ange de la paroisse*, surnom qui dure encore, vous embrasse avec une tendresse qui ressemble à celle de votre mère. Moi, votre vieil ami, je demande au Seigneur qui soutient ma vieillesse d'entendre encore sous les voûtes de ma chère et vieille église mon orgue gémir, soupirer et prier sous vos doigts.

« Je vous dirai à ce sujet, je vous dirai en secret que je compose un *Te Deum;* il sera chanté quand une providence visible que vous connaissez arrivera parmi nous.

« Votre pasteur et père,

« JEAN-BAPTISTE CLÉMENCEAU. »

CHAPITRE X.

Le départ. — Naya et Jany.

Quand, dans nos journées de deuil, il nous arrive des lettres d'affaires ou de plaisir, elles nous contrarient et nous dérangent, car elles dérangent et contrarient notre douleur. Loin de là, quand un ami, entrant bien dans notre position, nous parle de ceux que nous venons de perdre, quand il les a aimés comme nous, quand il les regrette comme nous, lorsque comme nous il veut en garder la mémoire, alors les lettres qu'il nous écrit sont comme de mélancoliques harmonies en parfait accord avec la tristesse de nos pensées; et ces lettres, nous les lisons et les relisons cent fois.

La lettre du curé avait beaucoup donné à réfléchir à Julienne; et, tout en se promenant dans les allées ombreuses du parc de Walbury, tout en se ren-

dant à la chapelle funéraire, elle se disait : « Oh! oui, je voudrais qu'Amélie ne dormît pas son grand sommeil dans cette église protestante; elle serait bien mieux dans la chapelle du Landais ou dans celle du hameau des Saules.... Si elle était là j'y serais déjà. Oui, ma pauvre Amélie, c'est encore toi qui me retiens loin de mon village natal, loin de mon père et de ma mère qui se font vieux, comme dit le bon curé. Amélie, je vais aller prier sur ta tombe, et quand ma prière sera dite, quand je t'aurai bien suppliée de me répondre, je pencherai l'oreille au-dessus de la grille du caveau, j'écouterai la voix qui en sortira, et je suivrai l'inspiration qui s'élèvera de ton noir séjour. »

Ce que s'était dit Julienne, elle le fit sans retard; elle entra dans l'église de Bury au moment où le soleil venait de se coucher; et à cette heure mystérieuse qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, elle pénétra avec un grand saisissement de cœur sous l'ombre des vieilles voûtes, et arriva à la chapelle des tombeaux. Là, comme pour exalter son âme et l'élever au-dessus des choses positives de la vie, elle se mit à l'orgue et s'abandonna à son génie.... Quel dommage que le silence seul l'écoutât, car elle fut sublime dans son improvisation. Pendant que ses doigts couraient, pendant que de

puissants et doux accords remplissaient l'église, elle priait;... puis tout à coup, quittant l'orgue, elle alla s'agenouiller près de l'ouverture du caveau. Là, se courbant jusque sur le grillage de la porte funéraire, elle appela par trois fois : « Amélie! Amélie! Amélie! » Puis, l'oreille collée aux barreaux de fer, elle écouta.

Le silence seul lui répondit; mais il y a des silences qui parlent, et, dans ce silence, elle crut qu'Amélie lui disait : « Tu le vois, Julienne, mon sommeil est profond, et je n'ai plus besoin de toi pour soutenir ma faiblesse; le cercueil est un lit où l'on ne souffre plus; mais là-bas, au hameau des Saules, ton père et ta mère se font vieux; les infirmités leur viennent; ton devoir est d'aller auprès d'eux.... Va, Julienne, je ne crains pas ton oubli, et je suis sûre que tu reviendras. »

Il faisait presque nuit quand l'amie de lady Amélie sortit de l'église, enveloppée dans sa mante de velours noir. Elle suivait lentement l'allée qui conduisait au château. Le firmament commençait à se peupler d'étoiles, et le feuillage des arbres et des arbustes des massifs bruissait au vent du soir. Ni le scintillement des étoiles, ni le frémissement des arbres, ne distrayaient la pensée de la jeune fille rêveuse. Toujours elle croyait entendre ce qu'elle

avait écouté sortir du fond du caveau : « Tu le vois, Julienne, mon sommeil est profond, et je n'ai plus besoin de toi pour soutenir ma faiblesse; le cercueil est un lit où l'on ne souffre plus; mais là-bas, au hameau des Saules, ton père et ta mère se font vieux; les infirmités leur viennent; ton devoir est d'aller auprès d'eux. »

Cette pensée de devoir ne quittait plus l'esprit de Julienne. Elle fit part à sir Thomas Sydenham de son projet de départ; car maintenant c'était une résolution prise. Sir Thomas l'approuva et lui dit :

« Mon enfant, avec une âme comme la vôtre on est malheureux, on est torturé quand on ne fait pas ce que l'on doit faire. Partez donc; mais devant ce portrait de ma pauvre sœur (et disant ces mots, sir Thomas montrait à Julienne le portrait de lady Mountclare appendu à la boiserie du salon), devant ce portrait, jurez-moi qu'au jour anniversaire de la mort d'Amélie nous nous réunirons pour prier ensemble sur sa tombe.

— Je vous le promets, répondit Julienne; et vous, sir Thomas, si pour votre santé, que le chagrin et les regrets font décliner, si vos médecins vous recommandent un climat plus doux, plus chaud que celui de l'Angleterre, promettez-moi de venir vous établir dans les environs du hameau des Saules.

— Je vous en fais la promesse, » dit le baronnet en serrant paternellement la main de Julienne.

Dès le lendemain de ce jour, la résolution de l'amie de lady Amélie fut connue dans tout le château; et les anciens compagnons de la vie nomade qu'avaient menée Julienne et Amélie pendant deux ans dans la troupe d'Abbruzzio, furent saisis d'une vive anxiété. Chacun d'eux se demandait : Ne m'emmènera-t-elle pas?

Peppitta et Joachimo surtout redoutaient de ne pas accompagner leur adorable maîtresse; car c'était ainsi qu'ils l'appelaient depuis la mort d'Amélie.

La fille du fermier du hameau des Saules s'était vite habituée aux mœurs des grandes dames; et, sans consulter autour d'elle, elle arrangeait si bien ses plans que les autres ne les dérangeaient guère Elle dit donc à la vieille Mab-Cunning :

« J'ai besoin sur la terre que lady Amélie m'a laissée sur les confins d'Écosse, d'une femme de charge gouvernante pour ce petit castel. Pedro vous y conduira, vous y établira, et reviendra auprès de sir Thomas Sydenham, qui veut se l'attacher comme valet de chambre. Vous, pauvre veuve de Bensam, vous que j'ai vue prier de si bon cœur auprès du lit de souffrance de notre chère Amélie, vous trouverez au lieu où je vous envoie un vieux

et saint prêtre qui finira d'éclairer votre esprit, et dont la tolérance n'exigera point que vous renonciez à ces colombes que vous croyez gardiennes des âmes de vos enfants.

« Toi, Peppitta, j'ai besoin de t'avoir près de moi, car je me souviens toujours de la caverne, et c'est toi qui as été la première de toutes, bonne, compatissante pour la pauvre orpheline. Oh! vois-tu, Peppitta, je vivrais mille ans que je n'oublierai jamais ta compatissance et ton empressement envers ma pauvre amie. »

Puis, avec un doux sourire, elle ajouta :

« Vous, Joachimo, il faut bien que vous partiez avec nous, puisque j'emmène Peppitta. C'est vous que je charge de tous les apprêts du voyage. Nous partons dans huit jours; nous séjournerons une semaine à Londres, pour des achats que j'ai à y faire; et de là nous nous rendrons à Douvres; c'est le plus court chemin pour arriver en France. »

Joachimo et Peppitta ne purent balbutier que quelques mots que Julienne n'entendit pas, mais ce qu'elle comprit avec attendrissement ce fut leur joie, leur bonheur, leur ravissement. Peppitta et Joachimo étaient tombés à genoux; la gypsie couvrait de ses baisers et inondait de ses larmes les mains de sa maîtresse, tandis que le jeune Napo-

litain, courbé jusqu'à terre, baisait respectueusement, et comme avec adoration, le bas de la robe de leur bienfaitrice. Quant à Pedro, il resta debout près de la veuve de Bensam, et les pleurs qui s'échappaient de ses grands yeux noirs, et qui roulaient sur ses joues brunies, étaient loin d'être des larmes de joie.

Le lundi avait été fixé pour le jour du départ; sir Thomas Sydenham n'avait point laissé ignorer à ses voisins, ni à ses amis, que son hôte, la gracieuse et jolie Française allait le quitter pour retourner dans sa patrie. Les visites d'adieu furent donc nombreuses; car Julienne, par le charme de son esprit, la douceur de son caractère, et la grâce de toute sa personne, avait captivé et charmé tous les cœurs.

Pour aimer Julienne, il n'y avait pas que les nobles amis du baronnet, mais encore ses gens et ses tenanciers. La journée du dimanche se passa tristement; et, sous prétexte qu'il faudrait se lever de bonne heure le lendemain, la veillée fut courte. Quand on se retira du salon, Julienne, suivie de Peppitta, de Joachimo, de Pedro et de Mab, sans bruit, sans ostentation, au lieu de monter à leur chambre, se rendirent à la chapelle funéraire pour faire leurs derniers adieux à leur commune bienfaitrice; puis, dans le même silence, rentrèrent au château; et

si alors un observateur les eût regardés, il eût vu sur leurs visages de profondes traces de pleurs.

Avant neuf heures du matin, une berline de voyage était avancée au perron du château; et Julienne, toujours en habits de deuil et appuyée sur le bras de sir Thomas Sydenham, faisait ses adieux à tous les gens de la maison, auxquels avant de descendre de sa chambre elle avait fait faire ses largesses par la main de sa favorite Peppitta. Comme Julienne montait en voiture, l'oncle de lady Amélie lui dit :

« Je ne vous fais pas d'adieu, car je compte vous revoir bientôt. Je vais terminer toutes les affaires de ma nièce, veiller à tous vos intérêts, et alors j'irai respirer plus à l'aise sous votre beau ciel de France. Julienne, que le Dieu tout-puissant soit avec vous partout où vous irez; et si vous croyez que l'âge donne le droit de bénir la jeunesse, Julienne, recevez la bénédiction d'un vieillard qui vous aime comme sa fille. »

La portière n'était point encore fermée; Julienne courba la tête pour recevoir cette bénédiction; puis sir Thomas Sydenham faisant signe aux postillons les chevaux partirent au grand trot. Peppitta avait pris place dans l'intérieur, à côté de sa maîtresse et Joachimo était sur le siége.

Traversant ces belles campagnes d'Angleterre, toujours si attrayantes pour le voyageur, Julienne les regardait à peine, car sa pensée l'avait en quelque sorte déjà transportée en France. Depuis quatre ans environ, elle n'avait pas revu son village natal. Là, l'attendaient son père et sa mère, et ce vénérable curé qui avait formé son enfance. Là, elle allait retrouver des amis de ses premiers jours, et à tout ce monde, à tout ce hameau, à tout ce pays, elle allait apporter de l'aisance et du bonheur. Oh! alors elle criait à Joachimo :

« Dites, dites aux postillons d'aller vite! »

Puis elle répétait à Peppitta :

« Oh! que ce séjour à Londres va m'ennuyer! mais sir Thomas a exigé que je visse ses hommes d'affaires avec lesquels il faut, dit-il, que j'entre en relations pour que je puisse réaliser une partie de la fortune que m'a laissée notre bienfaitrice à tous.

« Peppitta, je vais te confier un grand projet, un projet qui m'empêche de dormir depuis bien des nuits, un projet qui me fait battre le cœur à me faire croire quelquefois qu'il va me briser la poitrine; ce projet, c'est l'achat de la terre et du château du Landais. O Peppitta! tu me connais, ce ne sera point pour y faire la grande dame et m'y montrer en parvenue enrichie... ce sera d'abord pour y

bien établir mon vieux père et mon excellente mère; ce sera pour leur dire : Vivez ici sans travailler,. si vous le voulez. Si l'inactivité vous ennuie, mon père, vous aurez des charrues et des garçons de labour pour ensemencer des champs qui seront à vous, puisqu'ils sont achetés par votre fille.

« Et puis je dirai au curé : « Voici beaucoup d'argent pour votre église... encore plus pour vos pauvres! Décorez bien, embellissez bien les autels du Seigneur, et faisons pour ceux qui sont vieux et infirmes, pour ceux qui sont pauvres et qui mangent leur pain trempé de larmes, un bon lieu de repos.

« Ainsi, chère Peppitta, je veux apporter de la joie et du bonheur à tous?

« Joachimo! Joachimo! dites-leur donc d'aller vite!

« Oui, je vais porter à tous du bonheur et de la joie, et je garderai pour moi un soin auquel je veux consacrer le reste de mes jours.

« Si je vaux quelque chose, si j'ai fait un peu de bien, si j'ai essuyé quelques larmes, c'est parce que de bonne heure on a nourri ma jeune âme de l'amour de Dieu et du prochain. Cet amour, je veux l'enseigner à d'autres ; et au Landais ou ailleurs, je m'entourerai de petits enfants, je leur montrerai la terre où ils doivent faire le bien, je leur montrerai

le ciel où le Dieu des malheureux leur garde des récompenses.

« Souviens-toi, Peppitta, du bien que t'ont fait les paroles du frère Anselme. Rappelle-toi notre traversée depuis la rive de Calabre jusqu'aux bruyères du pays de Galles, nos enseignements, nos cantiques n'ont-ils pas fait du bien à toi, à Joachimo, à Pedro, et à beaucoup de la troupe nomade? Plus je vais, plus je me persuade que celui qui a reçu d'en haut de l'intelligence, de l'activité et de l'instruction, ne doit pas les garder pour lui. C'est un prêt que lui a fait la Providence et qu'il doit distribuer à d'autres. Avare et coupable serait celui qui ne ferait point part à d'autres de ce qu'il a reçu du Créateur.

— Tout ignorante que je suis, je vous aiderai, chère maîtresse, répondit Peppitta; car je n'ai oublié ni le frère Anselme, ni notre voyage sur mer, ni vos cantiques, ni les pieux exemples de l'angélique Amélie. Si vous ne me trouvez point assez habile pour vous aider dans votre école de petits enfants, vous m'emploierez dans votre hospice pour soigner les pauvres malades. Oh! comme vous, maîtresse, je voudrais être déjà en France!

« On dit que Paris est bien beau, bien admirable à voir et à connaître; mais, en vérité, je

pense bien plus au hameau des Saules et au Landais qu'à Paris et à ses merveilles. »

Devisant ainsi, le temps semblait moins long aux voyageuses, et le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, la voiture de Julienne s'arrêtait devant la porte de l'hôtel Mountclare, dans Portland-Place.

Sir Thomas Sydenham avait donné des ordres pour que tout dans cette maison fût prêt à recevoir la voyageuse. Une chambre éloignée de celle où était morte lady Amélie avait été arrangée pour elle, et un cabinet attenant pour Peppitta. Plusieurs matinées furent consacrées aux affaires; tout poétique qu'était l'esprit de Julienne, il n'était pas léger, et comprenait clairement et nettement les choses moins futiles que des rêveries et plus fécondes en bons résultats que de vaines utopies sentimentales. Comme Julienne avait huit jours devant elle à passer à Londres, elle visita les monuments qu'elle n'avait pu voir à son premier séjour, à cause de l'état alarmant d'Amélie.

Un matin, elle était avec Peppitta sur les bords de la Serpentine, dans Hyde-Parck, lorsqu'elle vit une immense foule d'hommes et de femmes du peuple formant un grand et triple cercle autour d'une jeune femme et de quelques enfants qui fai-

saient des tours de force et d'agilité sur un mauvais tapis étendu dans l'allée. Ce spectacle n'avait aucun attrait pour Julienne; mais Peppitta n'y put tenir et dit à sa maîtresse :

« Madame, c'est une gypsie, une *fille de la liberté et de l'espace*. Regardons-la un peu. »

Julienne, toujours bonne et complaisante, céda à ce désir et se rapprocha de la foule.

Peppitta sut si bien s'y glisser qu'elle parvint au premier rang, tenant toujours le bras de sa maîtresse. A peine y était-elle qu'elle reconnut la danseuse faiseuse de tours, et que, se penchant à l'oreille de Julienne, elle lui dit :

« Je la reconnais, elle était des nôtres; c'est Naya, sœur d'Adonaï.

— Adonaï! Peppitta, tu me fais penser à Jany. Ecoute, je vais regagner ma voiture; je t'y attendrai à quelques pas d'ici. Interroge la danseuse, et demande-lui si sa pauvre belle-sœur existe encore; et qu'elle lui dise, si elle est à Londres, de venir me voir. C'en est encore une que je ne veux pas oublier; je l'ai vue tant et si doucement souffrir! »

Peppitta, ravie, laissa s'éloigner Julienne, et attendit la fin du spectacle en plein vent pour questionner son ancienne camarade.

Naya lui apprit que Jany était avec elle à

Londres, malade et souffrante, dans une mauvaise hôtellerie de Southwark.

« Naya, donne-moi au juste son adresse, et demain dès le matin, je t'en réponds, ta belle-sœur sera secourue.

— Tu as donc fait fortune, Peppitta? Comme te voilà belle et bien mise! Tu as donc épousé un grand seigneur?

— Non, non, j'aime toujours Joachimo.

— Il est donc devenu millionnaire?

— Non, non, il est toujours serviteur, et moi aussi; je sers dans la même maison que lui.

— Qui donc avez-vous rencontré?

— Un ange!... un ange que tu as connu, Naya, qui a été avec nous dans la forêt de Glenmore et chez la veuve de Bensam.

— Ah! ce sera sans doute cette blanche et pâle Anglaise, si délicate et si frêle, que vous ameniez toujours aux rayons du soleil pour la ranimer?

— Non, celle-là est morte, elle est au ciel... Dieu l'a rappelée à lui.

— Oh bien! ce sera sa belle et fraîche compagne, celle qui chantait de si beaux cantiques et qui parlait du bon Dieu aux petits enfants de la troupe?

— Oui, Naya, c'est celle-là qui est devenue riche, et dont tout le bonheur est de secourir les

pauvres. Demain avant dix heures elle sera chez Jany, sois-en assurée; et, je puis te le garantir, rien désormais ne lui manquera. »

Après ces mots, la faiseuse de tours indiqua bien la demeure de sa compagne dans une mauvaise petite rue du faubourg de Southwark; et après avoir roulé son tapis et avoir rappelé les petits sauteurs qui s'amusaient en liberté sur la pelouse, elle dit à Peppitta : « Adieu, ou plutôt à revoir, à demain matin! »

Peppitta courut vite vers la voiture où l'attendait Julienne, d'autant plus vite qu'elle savait d'avance le bonheur qu'elle allait faire à sa maîtresse en lui portant l'adresse d'une malheureuse inconsolée, et en lui apprenant que Jany, pour laquelle elle connaissait son charitable intérêt, vivait encore et avait besoin d'elle.

Peppitta ne s'était pas trompée. Julienne lui dit : « Quand tu m'as fait pénétrer dans cette foule qui entourait la sauteuse, j'en ai voulu à ta curiosité; mais à présent je suis heureuse d'avoir cédé à ton caprice. Demain de bonne heure nous serons chez la femme d'Adonaï. »

Comme elle l'avait promis, le lendemain matin, dès neuf heures, la voiture de Julienne s'arrêtait dans Margaret-Street, et devant une maison de

pauvre apparence. C'était là que demeurait la souffrante et malheureuse femme du waïdda, de celle qui avait été saluée du titre de *reine des Enfants de l'espace et de la liberté.*

« O quel palais, dit Peppitta, pour notre souveraine! Voyez, quel escalier!

— Montons, montons, répondit Julienne, ceci n'est que de la pauvreté; là-haut nous trouverons la souffrance : montons, montons vite! »

Un enfant dont l'habit était en haillons les précédait pour les conduire à la chambre où demeurait la femme d'Adonaï.

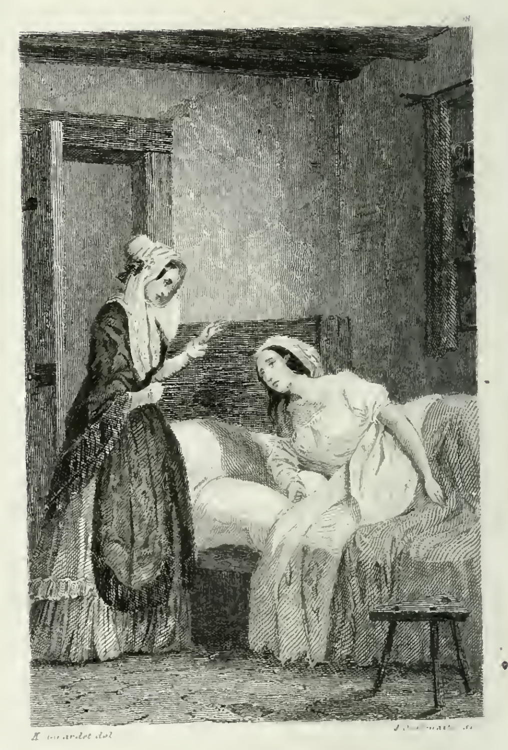
Quand ils furent au troisième étage, le petit garçon, montrant une porte dont les ais étaient tout disjoints, dit aux deux belles dames : « Ladies, c'est ici. »

Peppitta mit la main sur le loquet, la porte s'ouvrit, et, grand Dieu, quel spectacle!

Sur un grabat d'où s'échappaient de longs liens de paille sous une couverture trouée et pendante en lambeaux, sur un oreiller dont le crin s'échappait par les trous de l'étoffe qui le recouvrait, gisait une femme jeune et belle encore, malgré sa souffrance et ses chagrins.

« Ah! s'écria Jany (car c'était elle) en apercevant, arrêtée sur le seuil de sa chambre, Julienne,

JULIENNE



SUR UN GRABAT GISAIT UNE FEMME JEUNE ET BELLE ENCORE.

MALGRÉ SA SOUFFRANCE ET SES CHAGRINS

jeune, fraîche et resplendissante de beauté, ah! voilà l'ange que Naya m'a annoncé hier au soir.

— Jany, vous vous trompez, celle qui vient à vous pour essayer de vous consoler n'est qu'une pauvre femme qui a presque autant souffert que vous; après beaucoup d'épreuves, Dieu l'a faite riche pour aider ceux qui ne le sont pas. »

Disant ces dernières paroles, Julienne s'était assise sur une mauvaise chaise de paille auprès du grabat; et, ayant ôté ses gants fins et parfumés, elle prit la main de la femme du waïdda :

« Jany, vous avez la fièvre bien fort.

— Oui, Madame, depuis trois jours et trois nuits elle ne m'a pas quittée.

— Il faut que vous quittiez cette chambre et que vous veniez chez moi, vous êtes trop mal ici.

— Oh! *lui* est bien plus mal encore, bien plus à plaindre que moi!

— Où est-il donc? demanda Julienne; car elle avait compris que c'était d'Adonaï que la pauvre créature voulait parler.

— Il est à Newgate... et jeté dans un de ces cachots dont on ne sort que pour aller à la mort.

— Il y a donc contre lui une grave sentence prononcée? demanda Julienne.

— Une sentence de mort... et ce matin même,

Madame, je vais aller me placer sur le passage du roi et de la reine, qui doivent, dit-on, se rendre à Hyde-Park pour y assister à des courses... Quand je les verrai descendre de voiture, je me jetterai à leurs pieds et leur crierai : Grâce! grâce!... une commutation de peine!

— Mais vous n'êtes pas dans le cas de vous lever... vous êtes défaillante.

— O Madame, on est toujours assez forte pour aller demander la vie de son mari... Si l'on réussit, le bonheur vous fait vivre; si l'on vous refuse, le désespoir, la faiblesse vous tuent, et alors vous bénissez ce qui vous donne la mort.

— Jany, vous comprenez votre devoir, et je vous aiderai à le remplir. Je cours chez lady Jorningham, proche parente du lord chancelier, et que j'ai vue chez sir Thomas. Pendant que je ferai agir auprès du chef de la magistrature, je vous laisserai Peppitta, elle vous aidera à vous habiller.

— M'habiller! dit Jany, je n'ai plus que ces haillons!

— Dans une heure, ma voiture reviendra vous prendre.... Je vais vous envoyer des vêtements de deuil; vous les mettrez, et aurez soin de recouvrir votre tête du voile des suppliantes. Revenue de chez le lord chancelier, je vous mènerai sur le passage

de Leurs Majestés. Nous arriverons ainsi à temps pour que vous puissiez leur demander miséricorde.

— Ma chère dame, dès la forêt de Glenmore, où je vous ai vue pour la première fois, vous m'avez donné des consolations; aujourd'hui c'est plus que tout cela que vous venez m'apporter, c'est l'espérance de pouvoir sauver le malheureux Adonaï.... Soyez donc bénie, soyez donc bénie, Madame, par le Dieu qui a promis d'écouter les malheureux et d'exaucer ceux qui souffrent et qui pleurent! Ah! ce mérite, ce droit que donnent les larmes et les souffrances, je l'ai depuis trois ans! depuis le jour où la voix douce et caressante d'Adonaï m'a fait quitter la maison de mon père!...

— Plus tard, Jany, nous parlerons de vos malheurs et de ce qu'il y aura à faire pour vous; mais aujourd'hui il faut agir, nous n'avons pas un instant à perdre... Je cours chez lady Jorningham. Toi, Peppitta, reste ici; soigne, aide, soutiens la pauvre malade; et, dans une heure et demie, soyez toutes les deux à Portland-Place. »

Quand Jany fut seule avec son ancienne compagne de la forêt de Glenmore, elle lui dit :

« O Peppitta, quel ange vous avez rencontré sur votre chemin!

— Oh! oui, un véritable ange protecteur! Telle

vous voyez ma maîtresse, telle elle est toujours; elle ne respire, elle ne pense, elle n'agit que pour faire le bien. Mais vous, pauvre Jany, vous avez donc encore beaucoup souffert quand nous avons été partis?

— Plus que jamais! Le titre, le pouvoir de waïdda avaient mis le comble à son délire... je n'étais plus pour lui que la dernière des esclaves. Avant ce qu'il appelle encore son *élévation*, il m'écoutait parfois quand, d'une voix bien douce et bien soumise, je lui parlais de tenir les promesses qu'il m'avait faites de revenir à une vie honnête. Mais depuis que le bâton noir de chef de la tribu lui avait été remis, je ne pouvais plus lui adresser un mot de prière et de supplication.... Il n'avait plus seulement pour moi de rudes paroles, mais les traitements les plus barbares.... Alors, Peppitta, ne conservant plus le moindre espoir de l'adoucir et de le voir jamais renoncer à une vie de désordres, de vols et de brigandages, comme l'enfant prodigue des saintes Écritures je me dis, pendant qu'il était à faire un coup de main à quelques lieues de la forêt de Glenmore: *Je me lèverai, et j'irai vers mon père.*

Alors forte, enhardie par je ne sais quelle grâce d'en haut, je m'éloignai de la forêt pour n'y plus revenir, et je pris le chemin de la petite ville de Clithero, où demeuraient mon père et ma mère.

J'avais emporté deux ou trois pièces d'or pour mon voyage, et j'apercevais encore les hauts arbres de la forêt; j'entrai dans une ferme, et y achetai des habits de paysanne. Je respirai plus à l'aise quand je me fus dépouillée de ceux d'une gypsie. Quand je voyais sur le chemin quelques voyageurs, je me mettais à trembler, craignant toujours que ce ne fût quelqu'un de la troupe qui, venant à me reconnaître, me reconduisît à mon tyran.

Quand Adonaï m'eut fait quitter la maison où j'étais née, quand en s'éveillant mes parents ne me trouvèrent plus sous leur toit, je l'ai su depuis, ils m'avaient plainte et ne m'avaient pas maudite; ils pleurèrent beaucoup, et ma mère surtout fut au moment de mourir de chagrin. Pour me soutenir et m'enhardir sur la route, qui dura trois grands jours, je me répétai : Puisqu'ils ne m'ont pas maudite, ils me pardonneront.

Ah! Peppitta, je ne me trompais pas. Quand je me présentai sur le seuil de la demeure natale, j'entendis un grand cri s'élever, un cri de joie et de pardon. J'étais tombée à genoux; mais tous les deux, mon père et ma mère, m'ayant relevée du plancher, m'embrassaient ensemble, et sur mes joues je sentais leurs larmes; et les miennes coulaient aussi sur leurs visages.

J'avais crié : Pardonnez-moi ! et ils m'avaient répondu : Jany, notre enfant, nous t'aimons toujours.

Depuis ce jour, pas une parole dure, pas un mot de reproche ne s'est échappé de leurs lèvres. Ma mère, à laquelle j'avais raconté toutes mes souffrances, s'était fait une étude de tous les jours, celle de m'entourer d'attentions et de soins pour que je ne souffrisse plus.

C'était donc le paradis après l'enfer. Sous le toit qui m'avait vue naître, je recouvrai l'estime de moi-même ; et quand je venais à me rappeler ma vie errante, ce souvenir ne m'était plus que comme un mauvais rêve. Ce repos après la fatigue, cette douce quiétude après tant d'angoisses, duraient depuis plusieurs mois... J'avais tant à remercier Dieu, que j'allais tous les matins, de bonne heure, à l'église. Un jour, revenant de la messe, j'entendis beaucoup de bruit dans la ville; les enfants, les femmes, les hommes sortaient des maisons, se portaient sur le chemin qui, passant au-dessous de la haute montagne de Pendel-Hill, conduit à Clithero. De loin et par-dessus les têtes de la multitude, j'aperçus des baïonnettes qui reluisaient au soleil; je hâtai le pas, et quand je fus arrivée sur la grande route, je distinguai des charrettes remplies d'hommes et de femmes, mal vêtus et couverts de haillons.

C'étaient des Bohémiens et des gypsies; parmi eux je reconnus Adonaï.

A cette vue, je sentis la douleur transpercer mon âme, et je crus que j'allais mourir!

Quand les charrettes eurent traversé la petite ville; quand les prisonniers eurent été déposés à la geôle, j'allai bien vite trouver mon père et ma mère, et je leur dis :

« Oh! je vous en supplie, faites venir tout de suite le saint prêtre qui est notre guide spirituel à tous, et que comme vous je vénère. »

Quand le prêtre fut arrivé, je leur racontai ce que je venais de voir, et leur dis que j'avais reconnu parmi les prisonniers l'homme qui m'avait enlevée de leur maison et arrachée à leur amour. Je me hâtai de leur répéter qu'Adonaï, cédant à mes larmes et à mes prières, avait, dès le jour même de ma fuite de la maison paternelle, fait venir un jeune prêtre du collége de Stony-Hurst, qui, devant deux témoins, nous avait donné la bénédiction nuptiale.

« Ainsi, malheureuse enfant, s'écria mon père, tu es la femme de ce brigand-là?

— Oui, mon père, devant Dieu et devant les hommes.

— Oh! malheur! malheur! dit ma pauvre mère.

— Dieu n'envoie pas le malheur pour rien! Jany,

qu'allez-vous faire maintenant? demanda l'homme de religion.

— Mon père, je vais faire mon devoir. Priez le Ciel qu'il m'en donne la force. »

Puis m'adressant à mon père et à ma mère, je leur dis :

« Pour que je sois plus digne de vous et du pardon que vous m'avez accordé, laissez-moi aller avec ce saint homme, qui nous guide, qui nous conseille tous; laissez-moi aller avec lui à la prison.

— Eh ! que veux-tu aller dire à cet homme? s'écria mon père.

— Lui dire que le repentir est la seconde innocence des hommes, et qu'il faut qu'il se repente.

— O mon enfant, tes paroles ne pourront rien sur une conscience comme la sienne.

— C'est égal, ne la détournez pas de son projet, reprit le révérend Père Semes; c'est Dieu qui l'inspire... laissez-la faire. Je vais l'accompagner. »

Conduite par cet excellent homme, j'obtins accès dans la prison; et quand après quelques formalités il m'eut été permis de voir Adonaï dans son cachot, je le trouvai couché sur de la paille avec les fers aux mains et aux pieds.

En me voyant, il se souleva à demi et me cria :

« Jany, viens-tu me sauver?

— Je viens faire tout ce qu'il dépendra de moi pour te rendre à la liberté !

— Dis donc pour me rendre à la vie, car la main du bourreau s'étend déjà sur moi.

— O Adonaï ! Adonaï !

— Oui, tu peux plaindre Adonaï, le waïdda ; son règne n'a pas duré longtemps ! Quand tu as été partie, j'ai fait des pas de géant dans notre voie... et mes mains, que voilà, n'ont été chargées de ces lourdes chaînes qu'après s'être bien rougies du sang des hommes du roi. »

Parlant ainsi, Adonaï levait ses larges mains en l'air, et le bruit des chaînes qu'il secouait était terrible à entendre.

« Repentez-vous d'avoir été homicide, dit le prêtre ; ne vous vantez plus du sang versé ; je vous promets que j'accompagnerai votre femme partout où il faudra aller pour obtenir votre grâce.

— Eh bien ! vous n'avez qu'à partir pour Londres, car moi et mes compagnons nous sommes destinés à paraître au balcon de Newgate, et à donner aux habitants de Londres le spectacle qu'ils préfèrent à tous les autres. »

A peine avait-il dit ces mots, que deux guichetiers vinrent le prendre pour le conduire devant le shériff du comté.

« A Londres donc ! C'est là, Jany, que ton mari te donne le dernier rendez-vous ! »

Parlant ainsi, il me tendit sa large main, et j'y mis la mienne en lui disant : « Adonaï, je serai exacte. »

Depuis ce moment je ne l'ai pas revu, continua Jany ; mais si j'en crois ce que m'a dit Naya et quelques autres compagnes de notre vie errante, le gouvernement a résolu d'en finir avec les troupes de Bohémiens et de gypsies qui inondent l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Ne perdons donc pas un instant, Peppitta, pour aller rejoindre ta maîtresse, que le Seigneur vient d'envoyer à mon aide. »

CHAPITRE XI.

La commutation de peine. — Le retour au pays. — La joie du hameau.

Le lendemain du jour où Julienne était allée visiter dans son misérable logement la femme du waïdda, on lisait dans le *Morning-Chronicle* le paragraphe suivant :

« Hier, vers les trois heures de l'après-midi, au « moment où LL. MM. le roi et la reine arrivaient « dans une calèche découverte à Hyde-Park Corner, « le directeur des courses romaines se présenta avec « plusieurs cavaliers pour escorter la voiture royale « jusqu'à l'estrade où LL. MM. et les princes et « princesses devaient prendre place, pour assister « à cette course de chevaux barbes à demi sauvages, « et qui courent, dévorent l'espace, atteignent le « but et remportent le prix, sans être montés par

« aucuns grooms ou jockeys. Ce spectacle, tout nou-
« veau pour Londres, avait attiré une foule immense.

« Au moment où la famille royale descendait de « carrosse pour monter l'estrade réservée, une jeune « et charmante femme, vêtue de noir et ayant sur « sa tête un long voile de deuil, a traversé la foule « et s'est jetée à genoux devant le roi et la reine « en élevant ses beaux bras vers LL. MM., et en « criant : *Grâce! grâce pour mon mari!* Le cri dé- « chirant de cette femme éplorée, dont la pâleur et « l'air de souffrance ne pouvaient cacher la beauté, « ont produit un grand effet sur la foule, et, nous « nous hâtons de le dire, sur les augustes person- « nages auxquels cette femme avait adressé sa « prière. La reine, se penchant vers elle avec bonté, « a pris la supplique que lui tendait l'infortunée, « en lui disant : « Rassurez-vous, Madame, le roi « et moi nous ferons tout ce que nous pourrons « faire pour sauver votre mari. »

« Ces mots, la reine les dit assez haut pour « qu'ils fussent entendus de quelques groupes en- « vironnants, et des *hourras* s'élevèrent alors pour « remercier la souveraine de sa promesse de clé- « mence.

« Dès leur rentrée au palais de Saint-James, « LL. MM. ont fait venir le lord chancelier, et ont

« conféré avec ce haut et vénérable magistrat de « la grâce qui venait de leur être demandée par « une femme dont l'aspect et la douleur les avait « vivement intéressées et touchées.

« Faisant violence à la bonté de son cœur, le « lord chancelier a représenté respectueusement au « roi que les bandes de gypsies et de Bohémiens « infestaient une grande partie de ses royaumes « d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et qu'un « exemple éclatant lui semblait salutaire.

« Milord, lui a répondu la reine, je demande « une faveur pour le jour de ma naissance; ce sera « demain, vous le savez, qu'il sera célébré. Comme « hommage de vous, je vous demande la vie de cet « homme.

« — Milord, ajouta le roi, un don de jour de « naissance ne se refuse jamais.

« Votre volonté sera faite, Madame, et dès ce « soir je remettrai à votre très-gracieuse et trop clé- « mente Majesté, non la grâce entière d'Adonaï, « chef ou waïdda des Bohêmes, mais la commutation « de la peine capitale en une déportation perpé- « tuelle dans une de vos îles.

« Merci, dit la reine en tendant sa main dé- « gantée au chef de la justice, qui, s'inclinant, la « baisa respectueusement. »

Le *Morning-Chronicle* ajoutait :

« On assure qu'une jeune et belle Française qui « pendant deux ou trois ans a été retenue captive en « Italie avec la fille de lord et de lady Mountclare, « par le brigand Abbruzzio, a joint ses démarches « et ses prières à celles de la femme du chef des « Bohémiens, qui depuis quelque temps commettent « tant de brigandages dans le pays de Galles.

« Cette dame française, avant de quitter l'An« gleterre, a voulu que son nom y fût béni par le « public et par ceux-là même dont les complices « ont été ses persécuteurs. »

C'était, il faut l'avouer, une noble et bonne manière de faire ses adieux à un pays qui lui avait été hospitalier, que l'action de Julienne. Le cœur content, l'âme satisfaite du résultat de ses prières et de ses démarches, elle monta à bord du paquebot partant de Douvres pour Calais.

Avant de quitter Londres, elle avait revu la pauvre Jany, qui, sans ostentation, et comme si elle faisait la chose la plus simple du monde, était venue lui dire :

« Je pars, Madame, avec l'homme dont vous avez sauvé la tête; et si je ne me sépare pas de lui, c'est que je suis convaincue qu'il y a des liens que le crime même ne peut rompre.

« Et puis, il faut que je vous le dise, quand, dans quelques veillées chez la vieille Mab-Cunning, je vous ai entendue parler du bonheur qu'il y avait à répandre la lumière sur les ténèbres de l'ignorance et la semence religieuse sur le champ de l'impiété, mon âme s'est sentie saisie de l'ardeur qui émanait de la vôtre; moi aussi j'ai désiré faire aimer Dieu à ceux qui ne le connaissent pas et à ceux qui le méconnaissent. Je vais donc, pauvre apôtre que je serai, prêcher l'Évangile aux peuplades sauvages des îles lointaines où nous allons être déportés.

— Dans votre malheur ce vous sera une grande consolation que la mission que vous vous imposez là. Le Dieu que vous vous efforcerez de faire connaître, aimer et servir sera avec vous, répondit Julienne à la femme du waïdda; vos journées ne seront pas vides. »

Comme le vent était favorable, au bout de deux heures un rayon de soleil donnant sur les clochers de Calais, les fit apparaître blancs et clairs aux yeux de la jeune Française.

Je ne redirai point le voyage de Julienne de Calais au hameau des Saules.

Avant de partir pour l'Italie avec la famille de lord Mountclare, Julienne était venue à Paris; mais de cette grande capitale la pauvre enfant ne put rien voir, car elle était alors aveugle. Ses nobles protecteurs l'avaient en vain menée chez les premiers oculistes; tous avaient dit que c'était du temps qu'elle devait espérer la guérison. Elle séjourna donc quelques jours dans cette ville, dont elle avait tant entendu parler dans son village et à l'étranger; elle visita les plus beaux monuments de la cité des arts.

Sans doute, avec son goût pur et son esprit éclairé, elle les voyait avec intérêt; mais le plaisir qu'elle prenait à les admirer n'était pas sans une espèce de remords. L'antique cathédrale de Notre-Dame, en la retenant sous ses saintes voûtes, l'empêchait d'arriver aussi vite qu'elle l'aurait dû à l'humble petite église qu'aimait tant son vieux curé. Les palais du Louvre et des Tuileries étaient beaux sans doute; mais à la ferme paternelle son père et sa mère ne l'attendaient-ils pas?

Tourmentée de ce scrupule d'une âme aussi pieuse et aussi tendre que la sienne, elle abrégea de moitié

le séjour qu'elle avait d'abord projeté de faire à Paris. En cette occasion elle se garda bien de consulter Peppitta et Joachimo, qui n'appelaient plus la capitale de France que la ville des délices et des prodiges.

Dans ma vie, j'ai bien souvent essayé de faire comprendre de douces et saintes émotions. Rappelant mes souvenirs, j'ai cherché à redire ce que le cœur éprouve quand Dieu y laisse tomber une goutte de cette coupe où boivent les bienheureux du ciel.

Mais je le sens, ma voix et ma plume seraient impuissantes à faire concevoir tout ce qui remplissait l'âme de Julienne lorsqu'elle approcha de son hameau natal.

Déjà par-dessus la verdure elle voyait briller au soleil couchant la croix et le coq doré surmontant la vieille tour de l'église. Déjà, un peu plus loin que le village, elle distinguait au-dessus des hautes futaies les tourelles du château où, avec Amélie, Amélie alors son amie d'enfance et depuis sa bienfaitrice, elle avait passé, malgré sa cécité, de gais et heureux jours.

Oh! oui, il y a vraiment des jours, jours rares, il faut le dire, où le cœur de l'homme accuse Dieu

de l'avoir créé trop petit pour contenir les félicités qui l'inondent.

En arrivant au hameau des Saules, Julienne sentait son âme déborder d'une telle joie, qu'elle disait à Peppitta :

« Moi qui ai pu endurer tant de souffrances, supporter tant de misère ; moi qui ai pu voir couler le sang de mes bienfaiteurs au val de San-Lorenzo ; moi qui ai pu voir mourir l'angélique Amélie sans que mon cœur se soit brisé, maintenant je me sens si faible, que je crains de succomber sous le bonheur qui m'avient. »

Peppitta, tout en écoutant sa maîtresse, avait l'air un peu distraite, car, il faut bien le dire, cette jeune fille avait commis une indiscrétion. De Paris elle avait fait écrire au curé du hameau des Saules pour le prévenir du jour fixe de l'arrivée de sa maîtresse.

Aussi, pendant que Julienne lui témoignait sa crainte de ne pouvoir supporter son bonheur, l'ancienne gypsie avançait sa jolie tête à la portière, et regardait si elle ne verrait personne venir au-devant de la voiture.

Avant d'arriver au village natal de notre héroïne, le pays était assez plat et d'un aspect assez monotone : c'étaient des champs fertiles, de riches

guérets et de belles moissons; mais comme la richesse n'est pas toujours amusante, cette partie du pays n'avait rien de pittoresque. Encore quelques pas, et le paysage changeait tout à coup : lorsqu'on était arrivé sur le haut d'une côte dont la montée était presque insensible, les regards s'emparaient d'une contrée toute nouvelle. Ce n'était plus le jaune doré des blés, c'était la verdure des prairies; ce n'étaient plus des arbres fruitiers s'élevant des sillons, c'étaient des saules au feuillage argenté et des peupliers suisses et d'Italie, suivant et marquant sur les prés le cours d'une petite rivière méandrant dans la plaine, et venant par ses ondes abondantes en aide à l'industrie. Puis s'élevaient au-dessus du sol verdoyant une centaine de maisons bien blanches avec des toits bien roses, dominés par une antique tour que les siècles avaient rendue grise, et qui servait de clocher à l'église gothique; toutes ces constructions vieilles et modernes se dessinaient sur la masse luxuriante de ces arbres qui se plaisent et qui croissent au bord des eaux.

Il n'y avait dans tout cet ensemble rien de grandiose; mais tout y était gracieux. Aussi bien souvent, quand en Italie et en Angleterre on avait montré à Julienne ces grandes vues renommées

parmi les touristes et les voyageurs, elle les avait admirées comme tout le monde, mais au dedans d'elle s'était dit : J'aime encore mieux la vue de mon cher petit hameau des Saules.

« Ah! s'écria Peppitta, maîtresse, voici que l'on vient au-devant de vous.

— Au-devant de moi! Et qui peut savoir que j'arrive?

— Voyez, voyez si je vous trompe : voilà tout un groupe qui s'avance. Et n'apercevez-vous pas au-dessus des buissons d'aubépine une bannière qui flotte?

— O mon Dieu! mon Dieu! » s'écria Julienne en mettant ses deux mains sur son cœur pour en contenir les battements; puis d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux.

« Fais arrêter; dis à Joachimo que je veux descendre. »

Le Calabrois sauta lestement de son siége, vint ouvrir la portière, baissa le marchepied, et, la toque à la main, présenta son bras pour aider sa maîtresse à descendre.

« Bonne maîtresse, dit-il, de là-haut j'ai vu bien du monde qui vient à votre rencontre. »

Alors les petits pieds de Julienne furent légers sur la route; elle eût couru plus vite encore sans

JULIENNE



[illegible]ETTE FEMME [illegible] ELLE NE P[illegible]UVAIT [illegible]

[illegible] SA [illegible] MERE

les palpitations précipitées de son cœur; car ses yeux, malgré les pleurs qui les rendaient humides, avaient distingué sur le chemin, en avant de toute la foule, trois personnes, deux hommes et une femme.

Cette femme, oh! elle ne pouvait s'y méprendre, c'était sa vieille mère; et les deux hommes, vous les avez devinés, c'étaient son père et le curé.

Enfin l'espace qui les séparait est franchi.... .

Ici je jette la plume; jamais je ne pourrais bien décrire les indicibles, les ineffables joies que Dieu laissa tomber du ciel sur ces quatre êtres si éprouvés, si purs et si étroitement unis.

En parlant du bonheur des justes, un apôtre a dit:

L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, et son cœur ne pourra jamais concevoir les délices que le Seigneur réserve à ses saints.

Si sur la terre il y a quelques reflets des joies célestes du paradis, il ne faut pas les chercher ailleurs que dans les joies de famille.

Encore toute haletante, toute palpitante du bonheur qu'elle venait de trouver dans les étreintes paternelles et maternelles, Julienne, donnant le

bras à sa mère, vit sur une chaise de paille une vieille femme assise au pied du calvaire, et tout à côté d'elle, échelonnés sur les degrés de la croix de granit du carrefour, une vingtaine de petits garçons et de petites filles, tous uniformément vêtus.

Un d'eux, le plus grand, joli garçon de onze à douze ans, portait une bannière aux couleurs noire, rouge et blanche; sur ce gonfanon, deux lettres, un A et un M, découpées en papier doré, resplendissaient aux derniers rayons du soleil. La vieille femme assise, c'était la mère Gertrude, la paralytique que Julienne enfant avait fait enlever de son grabat et de sa chaumière incendiée; Dieu avait assez laissé vivre cette octogénaire pour qu'elle pût voir encore celle qui l'avait sauvée.

Ces enfants vêtus à neuf et groupés autour de la croix, c'étaient les orphelins de la paroisse, ou les fils et les filles des plus nécessiteux. Dès le jour où Julienne avait été riche, elle avait écrit au curé qu'elle regardait comme un second père : « Cherchez autour de vous les plus misérables, et, au nom de l'ange qui vient de monter au ciel, secourez-les. »

Les couleurs du blason des Mountclare étaient le *gueule*, le *sable* et l'*argent*. La sœur du curé, sous

la dictée de son docte frère, qui avait des connaissances en science héraldique comme en toute chose, avait composé l'étendard des orphelins avec les couleurs du blason d'Amélie, dont les initiales reluisaient sur le fond bariolé de la bannière.

« Vous le voyez, cet homme rustique, ce curé d'un petit hameau perdu dans les terres, s'entendait mieux à embellir une fête que bien des gens du métier. Lui, dans sa simplicité, pensait que, pour les réjouissances de ce monde, il fallait s'occuper d'autre chose que de plaire aux yeux par le décor et aux oreilles par les salves et l'harmonie. Lui voulait que dans les fêtes le cœur eût sa bonne part. Aussi, pour émouvoir, pour inonder de joie l'âme de Julienne, il n'avait rien oublié.

Peppitta et Joachimo avaient vu leur maîtresse dans l'hôtel de Portland-Place et à Walbury-Castle entourée d'égards et de respects; là, comme tout le monde, ils avaient admiré sa distinction et ses belles manières; mais ils ne l'avaient jamais vue aussi gracieuse, aussi embellie de bonté, aussi belle de félicité, que depuis son arrivée à son hameau natal. Une des plus douces choses de la vie, c'est de voir aimer ceux que nous aimons; et en quel lieu Julienne pouvait-elle être chérie et adorée autant que dans son village!

La fille de la fermière voulut aller coucher à la métairie paternelle ; mais le curé et sa sœur avaient obtenu qu'elle demeurerait à la cure touchant à l'église où l'orgue si aimé de la jeune fille avait toujours été conservé. Donnant toujours le bras à sa mère, Julienne prenait le chemin de la ferme, quand la sœur du curé lui dit : « Pas par là, mon enfant ; nous avons préparé votre chambre au presbytère ; vous allez retrouver le lit où je vous ai soignée ; c'est donc du côté de l'église qu'il faut que nous allions.

— Oui, oui, ajouta le pasteur, et avant d'entrer sous aucun toit, entrons sous celui de la maison de Dieu. C'est là qu'il faut que nous nous rendions tous ensemble ; nous remercierons le Seigneur de l'arrivée d'une providence de plus dans notre paroisse ; et vous, mon enfant, vous témoignerez au Dieu de Tobie votre reconnaissance : il vous a ramenée à votre père et à votre mère, et en revenant au hameau, vous y retrouvez tous ceux *que vous aviez laissés ;* bonheur rare, ma fille, car le poëte a dit :

Le jeune oiseau qui, désertant nos plaines,
S'échappe et fuit aux régions lointaines,
Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,
Se reposer sur la rive natale ;

Mais au retour de sa course fatale
Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés?

« Regardez, Julienne, par un bonheur spécial, après trois ans d'absence, vous retrouvez ici ceux que vous appeliez vos amis, tous les vieillards qui vous appelaient leur fille. »

A ces mots, les yeux du vieux curé rencontrèrent la bannière portant les initales d'Amélie, et il en fut troublé, et s'arrêta; car cette pensée lui était subitement venue : Le bonheur de ce monde est si pauvre qu'il pèche toujours par quelque endroit, et quand nous embrassons un ami, nous voyons tout à côté la tombe; si nous nous réjouissons de la présence d'un ami, presque toujours nous avons à gémir de l'absence d'un autre.

Ce fut donc le chemin de l'église que suivit tout le cortége. Les jeunes enfants avec leur bannière s'étaient mis en tête, et la vieille mère Gertrude, toujours assise sur sa chaise, fut portée comme sur un brancard par deux jeunes paysans. Les petits choristes et le sacristain avaient pris les devants, et bientôt les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées, comme elles l'avaient fait jadis lorsque la noble

dame du Landais arrivait dans la contrée qui relevait d'elle.

Bientôt l'église fut remplie, et après le chant des litanies de la sainte Vierge, sur la demande que Julienne en avait faite au curé, le saint prêtre, avant de monter à l'autel pour y donner la bénédiction, se retourna vers les assistants et leur dit :

« Nous allons tous, mes enfants, prier ensemble pour le repos de l'âme de lady Amélie-Adélaïde Mountclare, bienfaitrice de cette paroisse; car c'est grâce à ses largesses que nous venons de voir nos malades, nos infirmes et les nécessiteux recevoir d'abondants secours, et les orphelins vêtus, envoyés à l'école, ou mis en apprentissage. »

Alors le psaume *De profundis* fut entonné par les chantres, et la foule y répondit.

Ainsi une journée de fête fut close par l'hymne des morts. En abrégé, c'est l'image de toute la vie.

On soupa à la cure, et, dans les causeries de la veillée, le curé donna à Julienne des renseignements sur la terre du Landais. La famille de Mareuil prolongeant son séjour en Allemagne avait résolu de vendre le château et une partie des terres environnantes, composant un revenu de dix à douze mille francs. L'homme d'affaires, en donnant ces détails,

avait de plus assuré que les anciens propriétaires du Landais verraient avec plaisir quelqu'un d'honnête et de pur du pays devenir l'acquéreur de leur ancienne résidence.

CHAPITRE XII.

L'installation. — La lettre. — Liens d'attache brisés. — Le sacrifice.

Deux mois plus tard, ce fut encore une belle journée que celle où Julienne et sa famille, accompagnées du curé et de plusieurs villageois, allèrent planter la crémaillère au château du Landais.

Je ne redirai point ces réjouissances campagnardes; elles ressemblèrent à toutes celles qui ont lieu en pareilles circonstances.

Le bien-être, le comfort et l'élégance n'étaient plus chose nouvelle pour Julienne. Le temps qu'elle avait passé avec les Mountclare lui avait rendu familières toutes les belles et bonnes habitudes de ce

que les Anglais appellent *high life* (vie noble et élevée). Un des neveux de Jean-Louis Garnier venait de remplacer à la métairie des Saules le père de Julienne, celui-ci ayant été mis à la tête du faire-valoir du château. De bons et forts garçons de labour l'aidaient dans ses travaux; car sa fille avait voulu que désormais il ne prît de l'agriculture que ce qui n'userait pas ses forces et sa vie.

La nouvelle châtelaine, sachant que sa mère ne pourrait jamais se faire à une vie oisive, lui avait donné la surveillance des étables à vaches et la direction de la laiterie. A Joachimo échut le soin des écuries et des équipages : Julienne avait vécu trop longtemps avec des Anglais pour ne pas tenir beaucoup à cette spécialité de l'élégance.

Son établissement bien fait, bien complet, bien assuré, la petite fille que la Providence avait conduite par tant de traverses à une position si élevée, se persuadait de plus en plus que Dieu n'avait pas fait tant de choses en sa faveur pour ne flatter que sa vanité de femme. Non! sous toutes ces prospérités elle entrevoyait comme un décret du Seigneur; et cette pensée la préoccupait incessamment.

Avec le frère Anselme à bord du vaisseau et dans les environs de la forêt de Glenmore, à Londres avec le révérend docteur Pointer, à Walbury avec le

chapelain de sir Thomas Sydenham, elle s'était souvent entretenue du désir fixe de son cœur, du besoin qu'elle sentait au dedans d'elle d'élever et d'instruire l'enfance.

« C'est ma vocation, disait-elle quelquefois aux hommes pieux et éclairés avec lesquels elle était en relation; c'est ma vocation d'apprendre aux petits et aux ignorants combien Dieu mérite d'être aimé, et combien son joug est léger. »

Cette vocation l'entraîna bientôt, et il n'y avait pas un mois qu'elle avait le titre de châtelaine, que déjà elle s'était faite maîtresse d'école dans sa noble et grande résidence. D'abord elle eut sept ou huit élèves, enfants du petit hameau dont on apercevait les cheminées au-dessus des taillis, à la droite de l'avenue; et ces premiers écoliers firent de tels progrès dans le catéchisme et dans la lecture, que le curé du canton, étant venu les interroger, fut émerveillé de leur docilité, de leur bonne tenue, et de leur savoir si promptement acquis.

Pour beaucoup de gens, enseigner est un ennui ou une peine; pour Julienne, instruire était un besoin et un plaisir. En elle il y avait tant de patience, de douceur et de grâce, que l'enfance s'attachait à elle comme ces plantes grimpantes, ces convolvules et ces liserons qui, sentant leur faiblesse, em-

brassent et enserrent la branche qui se trouve à leur portée.

Maintenant pour Julienne et pour les habitants du Landais et du hameau des Saules, le temps passait sans bruit et sans secousse, comme ces fleuves aux puissantes ondes qui coulent sans se faire entendre aux milieu des pays qu'ils fertilisent. Certes ce devait être du bonheur pour la fille de la ferme, que cette existence de château partagée avec toute sa famille; mais de ce bonheur elle ne voulait point bannir un souvenir de deuil, et le fameux Lawrence avait été chargé par elle de lui faire un beau portrait de lady Amélie Mountclare.

Ce portrait de lady Amélie ornait le grand salon; en face de ce tableau de souvenir, Julienne avait fait placer son orgue, et, chaque jour, elle consacrait une heure à redire les mélodies et à répéter les accords que son amie aimait le plus à entendre.

Oh! que ceux qui s'efforcent d'oublier les morts s'abusent cruellement! En chassant de leur mémoire ceux qui ne sont plus, combien ils s'isolent! quel vide ils font autour d'eux!

Le souvenir ressuscite; Julienne l'éprouvait en face de l'image de sa bienfaitrice. Là, dans un muet entretien, elle remerciait Amélie de son bon-

heur présent et lui soumettait ses plans à venir. Car, voyez-vous, la vocation d'enseigner parlait haut dans son âme, et son désir de faire aimer Dieu allait toujours grandissant.

Maintenant ce n'était plus une petite école d'une douzaine d'enfants que dirigeait la fille inspirée du hameau des Saules; une partie des servitudes du château venait d'être transformée en un pensionnat de jeunes filles, dont elle se réservait la direction; et au hameau, entre la cure et l'église, elle faisait construire un bâtiment sain et aéré pour les jeunes garçons. Un vicaire qui, sur la demande de la châtelaine du Landais, avait été adjoint au vieux pasteur, y devait être chargé de l'enseignement et de l'éducation.

Ainsi, avant la fin de la quatrième année de son retour au pays, Julienne Garnier, fille de paysans, se trouvait à la tête de deux pensionnats que l'évêque du diocèse avait surnommés *pensionnats-modèles*.

Ce prélat, homme d'autant d'esprit que de piété, trouvait un grand charme dans la conversation de Mme du Landais; et quand elle lui disait qu'elle rêvait encore quelque chose de plus que ce qu'elle avait déjà réalisé, il lui répondait : « Madame, allez votre train, ce n'est pas moi qui chercherai à vous

retenir, car en vous écoutant, car en voyant les effets de votre charité je sens que Dieu est avec vous. »

Le temps coula, coula encore; et, dans un voyage que Julienne fut obligée de faire à Paris, elle fut présentée au roi Louis XVIII par sir Thomas Sydenham, qui, pendant l'exil de ce prince en Angleterre, était allé souvent lui faire sa cour à Hartwell.

« Madame, lui avait dit alors le roi, je sais tout le bien que vous faites; votre évêque vous a dénoncé à moi et à mon grand maître de l'Université comme la femme, j'allais presque dire comme l'homme qui comprend le mieux l'instruction publique. Pour avoir des succès comme ceux que vous avez obtenus, il faut que vous possédiez un secret. »

Confuse et reconnaissante de l'éloge de cet homme d'esprit couronné, Mme du Landais avait répondu à Sa Majesté :

« Oui, Sire, j'ai un secret perdu aujourd'hui; ce secret, le voici Le roi très-chrétien aura vu dans l'Évangile que le divin Sauveur des hommes, tant qu'il a habité sur la terre, répétait à ses dis-

ciples : « Laissez, laissez les petits venir jusqu'à « moi, car en vérité le royaume des cieux est à « ceux qui leur ressemblent. » Dans sa vie, nous avons vu souvent l'Homme-Dieu s'entourer de ces innocentes créatures, petits anges d'ici-bas.

« Eh bien! moi, me souvenant de cette prédilection du fils de Marie pour l'enfance, par mes prières, par mes supplications, je le conjure de descendre au milieu de mes petites écoles; et, comme il a solennellement promis de se trouver parmi ceux qui se rassemblent en son nom pour l'invoquer, il cède à nos vœux et bénit tous nos efforts.

« C'est là tout mon secret, Sire: pour faire germer la semence, grandir la plante et s'épanouir la fleur, il faut attirer sur elle les rayons et la douce chaleur du soleil : pour faire germer la doctrine, grandir l'esprit et s'ouvrir le cœur à l'amour du bien, il faut faire descendre sur l'enfance l'influence toute-puissante de la religion. »

A cette réponse, le monarque bel esprit avait répliqué : « Vous êtes poëte, Madame?

— Eh! non, Sire; je ne suis qu'une pauvre ser-

vante du Seigneur, qui enseigne l'A, B, C, en son nom. »

Dès le jour même, Louis XVIII dit à madame la Dauphine :

« Madame, vous qui êtes sans cesse occupée à faire le bien, il faut que vous connaissiez une femme qui m'a été présentée ce matin par notre vieil ami d'Hartwell, sir Thomas Sydenham ; elle vous aidera grandement dans vos bonnes œuvres. Comme vous, ma fille, elle s'occupe surtout de bien élever l'enfance. »

Ces paroles royales ne furent point perdues ; l'auguste fille de Louis XVI fit venir chez elle Mme du Landais, l'interrogea beaucoup, l'écouta longtemps; et à la suite de cet entretien cette princesse répétait aux dames de son intérieur :

« Je viens de voir une paysanne, une sainte appelée à faire de grandes choses. »

Voilà donc que la simple fille du hameau des Saules a son nom répété sous les voûtes des palais et dans les premiers salons de Paris; car, vous le savez, les paroles prononcées chez les grands trou-

vent de nombreux échos dans le monde. Aussi le grand maître de l'Université voulut-il voir Mme du Landais; et le ministre de la marine, cherchant alors les moyens de faire disparaître la profonde ignorance qui régnait parmi les peuplades de nos colonies, lui demanda si elle connaissait un Ordre religieux de femmes qui voulussent bien se consacrer à la propagation des lumières de l'Évangile et se vouer à la sainte mission de porter le pain de la foi aux enfants de nos îles.

En lui faisant cette demande, le ministre peignit avec des couleurs si sombres l'état déplorable dans lequel croissait et vivait l'enfance créole, que Julienne, avec un cœur bondissant de charité, se hâta de répondre :

« Je ne sais, Monseigneur, si l'Ordre dont vous avez besoin existe; mais, Dieu me le dit, il faut qu'il existe, et, avec sa grâce, il existera bientôt. »

Depuis ce jour, on le devine aisément, cette vocation d'éclairer et d'instruire que Julienne avait toujours nourrie dans la ferveur de son âme devint de plus en plus impérieuse et ardente; alors, gardant toujours pour son pensionnat du Landais et pour son école du hameau des Saules toute sa pré-

dilection maternelle, elle résolut de parcourir le vaste champ de bonnes œuvres que le Seigneur élargissait toujours devant elle.

Oh! il y avait là une riche, une abondante, une belle récolte à faire!

Aussi, comme la jeune et diligente moissonneuse qui se lève avec le jour pour aller couper les épis d'or des sillons, la fille du hameau des Saules ne voulut pas retarder d'un instant la réalisation des généreux projets que son esprit avait conçus et que sa charité brûlait d'accomplir.

Sans délai elle quitta donc Paris, emmenant avec elle deux sœurs de Saint-Joseph, de Cluny, pour ses petites filles, et des frères de Saint-Jean-de-Dieu pour son école de garçons.

De plus, avant de partir, elle chargea des personnes religieuses et éclairées de chercher dans le sein des familles chrétiennes de ces âmes pieuses et timides que le monde effraie, et qui, encore sous le toit paternel, rêvent et désirent la paisibilité et la sécurité du cloître.

« Quand vous aurez trouvé ces jeunes filles, disait-elle aux femmes influentes auxquelles elle donnait cette mission, envoyez-les-moi au château du Landais, qui, avec l'autorisation ecclésiastique,

deviendra comme un couvent, où j'établirai un noviciat de sœurs missionnaires. Si elles sont aujourd'hui faibles et craintives, je leur ferai prendre du courage et de la fortitude au pied de la croix, et vous les verrez un jour, comme des anges de Dieu, mépriser tout péril et tout danger, et affronter, s'il le faut, la mort, pour porter au loin, aux enfants de l'erreur, la civilisation et la liberté de l'Évangile. »

Ce projet était réalisé en partie un an après le retour de Julienne au Landais; car, alors que la main de Dieu pousse une chrétienne sur la route du bien, elle y marche à pas de géant.

Tout marchait donc selon les désirs de Julienne. Déjà dans la contrée l'enfance était devenue plus docile et plus pieuse, l'adolescence plus pure, et l'âge mûr plus sage; la vieillesse plus respectée, et la misère mieux secourue.

Un soir, au moment où les ombres commençaient à descendre du ciel, pendant que les sœurs de Saint-Joseph et les jeunes filles du noviciat chantaient le *Salve Regina*, de la tribune où Julienne était agenouillée, elle vit entrer dans la chapelle et se prosterner à la balustrade du sanctuaire, un véné-

rable vieillard... elle le reconnut tout de suite... c'était le frère Anselme!

Cette fois la pieuse et fervente chrétienne fut impatiente de voir se terminer l'office, tant elle avait hâte de se retrouver avec ce guide et ce consolateur de ses plus mauvais jours.

Le bon religieux arrivait d'Angleterre, porteur de lettres de sir Thomas Sydenham et de plusieurs autres missives venant de loin.

Anselme avait su à Walbury-Castle, où il était allé voir le baronnet malade, qu'à l'amirauté de Londres on venait de recevoir des nouvelles du vaisseau de l'État *la Justice*, parti de Liverpool il y avait près de deux ans pour aller conduire à Botany-Bay un grand nombre de condamnés à la déportation.

Depuis plus d'une année on craignait que cette frégate n'eût péri corps et biens; car il n'était parvenu d'elle aucun avis direct. De récentes lettres faisaient enfin connaître le sort de ce navire, à bord duquel il y avait eu surprise et révolte à main armée. La plupart des déportés faisant partie d'une troupe de Bohémiens, et ayant avec eux des gitani et des gypsies, avaient eu l'adresse, par leurs récits, leurs promesses et leurs séductions, de corrompre et d'embaucher une grande partie de l'équi-

page et des soldats chargés de maintenir l'ordre et l'obéissance parmi eux. Si bien qu'un jour, devenus les plus forts, ils avaient forcé le capitaine, les officiers et ceux des matelots et des soldats qui n'avaient pas voulu être leurs complices, à débarquer dans une île écartée et déserte.

Julienne se souvint tout de suite qu'Adonaï et Jany étaient partis d'Angleterre à bord du vaisseau *la Justice;* et le sentiment qu'elle éprouva en apprenant ces détails fut un mélange d'inquiétude et de joie : de joie... Jany était libre; d'inquiétude, elle l'était avec Adonaï.

Bientôt, parmi les lettres qui étaient parvenues à son adresse à l'hôtel Mountclare, elle en trouva une venant de Cayenne; elle était de Jany même, et voici ce qu'elle contenait :

« Après avoir remercié Dieu de ce qu'il m'a conduite à un port assuré et tranquille où je puis, après tant de traverses, faire un peu de bien, mon premier devoir, Madame, est d'instruire ma bienfaitrice, celle à qui je dois la vie de mon mari, de tout ce qui m'est arrivé depuis le jour où vous avez daigné me chercher dans ma pauvre chambre de Southwark, pour me mener au palais de Saint-James et me

mettre à même de tomber aux pieds de LL. MM. le roi et la reine de la Grande-Bretagne.

« Dans notre dernière entrevue, peu de jours avant de monter à bord du vaisseau qui devait nous conduire à la baie de déportation, je vous promis, Madame, pour rendre mon malheur plus leger, de m'occuper à soulager le malheur des autres, et, pour obtenir de Dieu le pardon de mes fautes passées, d'apprendre à ceux qui ne reconnaissent pas sa divine Providence à l'adorer et à la bénir. Cette résolution, je commence à la réaliser ; il y a ici du bien, beaucoup de bien à faire ; beaucoup d'ignorance à bannir des esprits, beaucoup de misères à secourir.

« Quand, emportant au dedans de moi le souvenir de votre bonté, j'ai perdu de vue les côtes de l'Angleterre ; quand Adonaï, reconnaissant de la vie qu'il vous devait, me répétait vingt fois par jour que vous étiez un ange, et que, pour se rendre digne de ce que vous aviez fait pour lui, il voulait désormais devenir croyant et honnête homme, nous étions tous les deux bien loin de penser que nous ne parviendrions point là où la sentence des juges nous envoyait ; j'étais loin de prévoir que nos maîtres, que ceux qui nous gardaient, qui nous commandaient, deviendraient en quelque sorte nos

esclaves, et que ce seraient les condamnés à la déportation qui les déporteraient et les exileraient sur une côte déserte et abandonnée.

« Adonaï, connaissant la timidité de mon caractère et ma résignation, ma soumission à la sentence qui l'avait frappé, ne me fit point part d'un dessein qu'il avait peut-être conçu dès l'instant où il était monté à bord du vaisseau *la Justice*. L'autorité anglaise avait été imprudente en mettant sur le même vaisseau le waïdda et les hommes qui se regardaient toujours comme ses subordonnés et ses sujets. Entre lui et eux, pour conspirer, il n'y avait point besoin de se parler : les gitani et les Bohêmes ont des regards et d'imperceptibles signes qui valent la parole.

« Le complot marcha donc sourdement, et quand il était permis aux déportés de monter du fond de la cale, où ils étaient entassés, sur le pont du vaisseau, pour y respirer l'air; quand d'un autre entre-pont les femmes venaient à leur tour y chercher un peu de fraîcheur, les fils et les filles de *l'espace* et de *la liberté* avaient des chants séduisants pour les matelots et les soldats, refrains dans lesquels ils vantaient toujours un pays où les fleuves charriaient de l'or, où les montagnes étaient

grosses d'argent, où les diamants brillaient parmi le sable. Puis, quand l'imagination était exaltée par ces poétiques descriptions, un mot, un geste, faisait comprendre aux soldats et aux matelots que s'ils le voulaient, en s'emparant du vaisseau, on pourrait aller aborder à ce fortuné rivage.

« Je ne passerai point, Madame, par toutes les phases de cette conspiration dont je bénis le résultat, puisqu'il nous a rendus libres sans que le sang humain ait coulé. D'abord il avait été convenu que le capitaine et l'état-major du vaisseau et que les officiers de terre seraient massacrés; mais Adonaï, qui, au moment de l'exécution, m'avait enfin fait part de tout ce qui s'était fait à mon insu et de tout ce qui allait éclater, me dit :

« Jany, c'est à cause de toi et de la dame qui m'a sauvé la vie que je sauverai la vie du capitaine et des autres officiers. Tu me parles si souvent de Dieu que je finis par croire à lui; et, afin de le mettre pour nous, je veux, quoi qu'il puisse nous en avenir, me montrer humain. Ainsi donc prie de ton côté, du nôtre nous allons agir. »

« J'ai prié, et ils ont agi.

« Suivant la promesse de l'homme auquel je

suis soumise, tout l'état-major de la frégate a été épargné, puis débarqué avec une sorte d'égards et laissé avec des vivres, des vêtements et des tentes sur la plage choisie pour le lieu de leur exil.

« Maîtres du bâtiment, le waïdda et tous ses sujets, rendus à la liberté, firent éclater leur joie; les soldats, les matelots, fraternisèrent avec la troupe alliée à celle d'Abbruzzio.

« Je vous l'avouerai, Madame, je partageai l'allégresse commune, et dès cet instant j'entrevis que le bonheur et la liberté vaudraient mieux pour l'âme d'Adonaï que l'adversité et l'esclavage.

« Je laissai passer les premiers instants de délire; et quand les danses eurent cessé, quand les refrains des rondes bohémiennes ne se firent plus entendre, à votre exemple je parlai à la bande délivrée.

« Le ciel était alors tout étincelant des magnificences de la nuit; un vent propice gonflait les voiles de *notre* vaisseau, et l'éloignait avec rapidité des terres où nous avions déposé nos anciens maîtres.

« La mer était aussi calme que le ciel était

serein, et nous voguions comme poussés par une main divine.

« Debout près du grand mât, je profitai d'un moment de silence et de repos, et je dis à ceux et à celles que j'avais vus dans la forêt de Glenmore et dans les prisons de Londres :

« J'ai été compagne de vos malheurs, de votre captivité; me voici compagne de votre bonheur et de votre liberté. J'ai donc à me réjouir comme vous et avec vous; mais, croyez-moi, on se réjouit mal lorsque après un bienfait on ne mêle pas la reconnaissance à sa joie.

« Adonaï a conçu le projet qui vous a délivrés; remerciez-le de son adresse et de son courage; mais, à présent que vous êtes libres, rendez grâces à Dieu!

« C'est lui qui a mis les étoiles au-dessus de vos têtes, et qui a creusé l'abîme au-dessous de vous;

« C'est lui qui soulève la tempête et qui apaise les flots;

« C'est lui qui déchaîne les aquilons, qui nous envoie ce vent propice pour nous pousser vers la

terre où nous trouverons repos, richesse et bonheur.

« Amis, tombons donc à genoux, et rendons grâces au Dieu qui nous a délivrés de l'esclavage qui nous attendait à la baie de déportation. »

« Alors Adonaï, jusque alors debout près de moi, se prosterna, et tous, imitant leur chef, adorèrent en silence pendant quelques instants le céleste libérateur.

« Un mois après, Madame, nous signalâmes terre. Notre pilote, vieillard fort habile, nous dit alors :

« Dieu est tout à fait pour nous ; nous avons fait bonne route, et cette terre que vous apercevez est celle que nous cherchons... c'est la Guyane française. »

« Et puis, quelques heures plus tard, il nous fit remarquer un point élevé se dressant au-dessus du niveau de la mer :

« C'est, nous dit-il, ce que dans le pays on appelle LA CÔTE DU DIABLE, à cause de ses écueils; mais moi qui ai navigué dans ces parages, je les connais, et je réponds du vaisseau; en tournant

l'île de Maraca, nous entrerons dans l'embouchure de la Mapa, où nous serons à l'abri de toute tempête et à la proximité d'un immense lac où s'élèvent de vraies îles fortunées. »

« Le lendemain du jour où notre pilote nous avait ainsi parlé, nous nous vîmes, non sans quelque effroi, au-dessous de la Côte du Diable, resserrés entre elle et une île couverte de bois de haute futaie, sous les arbres desquels nous voyions se jouer des troupeaux de cerfs, et de beaux léopards bondissant sur la grève. Nous aperçûmes aussi, à l'une des pointes de cette île d'une assez grande étendue, des habitations qui rappelaient celles d'Europe.

« Un rivage verdoyant, des arbres au port majestueux, une grande luxuriance de végétation, nous donnèrent à tous une première impression toute en faveur de la terre où nous allions aborder.

« Nous jetâmes l'ancre à l'embouchure du fleuve, et ce fut avec joie et bonheur que nous foulâmes ce sol où nous allions planter nos tentes. Là nous séjournâmes un jour ou deux; mais notre pilote, homme aussi prudent qu'expérimenté, continuant

à nous faire de merveilleux récits de la fertilité et de la douceur de température des îles qui surgissent du grand lac, nous voulûmes les aller explorer nous-mêmes.

« Ce lac de Mapa est entouré de toutes parts de hautes terres boisées entrecoupées de savanes, dont l'herbe vient expirer dans l'onde. Cette petite mer est ainsi mise à l'abri de toute tempête; le vent glacial du nord n'en vient point agiter les flots, et son haleine desséchante ne hâle jamais la verdure de ces îles.

« Nous voguâmes durant huit heures sur ce fleuve, qui pendant longtemps ne fut qu'un simple ruisseau, pouvant porter à peine quelques pirogues de sauvages. De droite et de gauche du navire nous admirions cette nature presque vierge encore. Sans doute on y apercevait des traces d'habitation, mais nulle part le bruit de notre civilisation ne s'y faisait entendre; l'air y était plein de silence, et, à je ne sais quelle émotion qui s'emparait de tous, nous rêvions du bonheur dans la tranquillité de ces parages.

« Enfin s'ouvrit devant nous le lac avec son archipel sauvage. Nous passâmes près de l'île de

Choisy, où nous vîmes flotter le drapeau de France blanc à fleurs de lis d'or; mais ce n'était pas là que nous voulions aborder; notre pilote nous désignait comme favorable à notre colonisation une île de quinze lieues d'étendue, d'une grande fertilité, et qu'il avait visitée dans sa jeunesse avec M. de la Galissonnière :

« Là, disait-il, j'ai vu des montagnes de fer, et tout à côté du minerai d'or et d'argent. Cette île, jusqu'ici sans nom, recevra celui qu'il nous plaira de lui donner.

— Allons y planter l'étendard de l'indépendance, s'écria Adonaï.

— Allons y planter la croix du salut, ajoutai-je; c'est elle qui aide le plus à la civilisation, et c'est elle aussi qui donne le plus de libertés.

— Oui, oui, s'écria la foule. Allons, allons à l'île sans nom.

— Elle va recevoir son baptême, dit Adonaï, elle va avoir son nom : appelons-la l'île de *Sainte-Croix*. »

« Tout ceci, Madame, est réalisé depuis plus de six mois ; et je ne puis vous dire combien le

Seigneur a laissé tomber sur notre colonie des regards de miséricorde et de grâce. Dès le premier instant du débarquement, Adonaï avait fait couper deux grands arbres, en avait fait faire une croix et l'avait fait planter sur le point le plus élevé de l'île, auprès du drapeau nouvellement adopté par nous, mi-partie blanc, mi-partie bleu-ciel, avec une couronne d'étoiles.

« Nous avons trouvé dans l'île une centaine de sauvages de la tribu des Galibis, tribu nombreuse et qui est disséminée dans les terres avoisinant le grand lac. Cette peuplade, par la couleur cuivrée et olivâtre de sa peau, par sa taille et par ses mœurs, tient beaucoup de la population indigène de Terre-Ferme et du Brésil ; mais ayant été moins en contact avec les flibustiers européens que beaucoup d'autres tribus de l'Amérique méridionale, ils ont mieux conservé leur esprit primitif. Ainsi chez eux le vol est tout-à-fait inconnu, et ce serait en vain que vous chercheriez à leurs demeures, à leurs cases, où quelquefois vingt à trente ménages vivent ensemble, quelque chose qui en défende l'entrée aux étrangers.

« Le naturel de ces pauvres créatures est doux et bon ; et ce qui fait saigner le cœur, c'est la

profonde ignorance dans laquelle ils sont plongés et croupissent.

« Oh ! Madame, il faudrait votre zèle, il faudrait cette éloquence que le Seigneur vous donne, cette patience dont vous êtes douée, cette vocation d'enseignement si ardente en vous, pour faire lever tout ce peuple assis dans l'ombre de la mort.

« Moi, pauvre et inhabile missionnaire, j'ai déjà fait quelques néophytes : si vous veniez, Julienne, ces néophytes se compteraient par milliers.

« Sans doute vous faites le bien où vous êtes ; car, ainsi que les anges du Seigneur qui font pousser les fleurs où ils posent les pieds, de même vous faites fleurir les vertus dans le cœur de ceux qui vous écoutent.

« Si par votre crédit, Madame, vous pouviez nous envoyer ici quelques missionnaires, quelques sœurs à la fois institutrices et consolatrices des pauvres, vous rendriez un immense service à notre colonie naissante.

« Veuillez donc, Madame, élever la voix pour nous ; et je vous réponds que d'ici s'élèveront pour vous des vœux bien sincères, et que, si nous sommes

exaucés, le dispensateur de tout bien répandra dans votre cœur la consolation qui adoucit les larmes, et sur vos actions la grâce qui fertilise les bonnes et saintes pensées. »

Julienne ne put lire sans une vive émotion cette lettre de la femme d'Adonaï, et pendant toute la nuit qui suivit la lecture qu'elle venait d'en faire, elle ne put fermer les yeux. Son esprit ne pouvait plus demeurer dans le cercle étroit tracé autour d'elle, et son ardente charité voulait un pays plus vaste que celui qu'elle habitait.

CHAPITRE XIII.

Expédition chrétienne. — Milice sacrée de la Providence. — L'île Sainte-Croix. — Le fléau. — Le sceptre et la couronne.

Il y a des terrains où le grain ne germe pas parce que les sucs nourriciers lui manquent; il y en a d'autres où la sève fécondante fait promptement pousser la semence que la main de l'homme y a déposée.

L'âme de Julienne était semblable à la terre fertile; quand une fois une pensée du ciel y était tombée, il fallait qu'elle grandît, qu'elle fleurît et qu'elle portât ses fruits.

La lettre de Jany avait fortement remué l'âme

de la châtelaine du Landais.... La châtelaine du Landais... pour obéir à la voix qui maintenant s'élevait dans son sein, elle aurait de pénibles et douloureux sacrifices à faire; mais pour les caractères comme celui de Julienne, il y a une grande tentation dans les grands sacrifices. Ce qui faisait peur à un cœur vulgaire séduisait et ravissait toujours le sien.

Aussi, après avoir passé la nuit sans sommeil, après avoir lu et relu ce que Jany lui écrivait de la nouvelle île de Sainte-Croix, de cette terre neuve et vierge et où il y avait tant de bien à faire, Julienne descendit de bonne heure dans le parc. Jamais il ne lui avait semblé si beau; jamais ses pelouses n'avaient tendu sous ses pieds de plus beaux tapis de gazon; jamais ses massifs n'avaient été mieux éclairés par les premiers rayons du soleil; jamais les eaux limpides de la petite rivière n'avaient mieux scintillé à l'éclat du jour naissant; jamais les corbeilles de fleurs n'avaient embaumé l'air de plus suaves parfums; et pendant que la châtelaine se promenait parmi tous ces enchantements, tous ces liens d'attache, elle entendait s'éveiller le château et la ferme. Les hommes du labour allaient à leurs travaux, et de la tourelle surmontant le donjon du noble manoir, descendaient maintenant les sons

de la cloche appelant la communauté à la prière du matin.

La fille du hameau des Saules pouvait donc se dire, au milieu des riants aspects de son parc : Ceci est à moi ! En écoutant la cloche convoquant à la fois au pied des autels les institutrices et les élèves, en songeant à l'ordre, à l'activité régnant à présent dans les vastes dépendances du Landais, en voyant le contentement et le bonheur rayonner sur tous les visages des grands et des petits qu'elle avait rassemblés autour d'elle, elle pouvait se dire : Tout ceci est mon œuvre ! Mais non, Julienne ne disait rien de pareil... elle se répétait : Ceci est l'œuvre de Dieu ! C'est lui qui m'a fait ces saints loisirs, cette délicieuse paix ; sa voix m'appelle maintenant ailleurs : la servante de Dieu obéira.

Puis, se hâtant, elle se rendit à la chapelle, et les premières paroles qui s'élevèrent du fond de son âme et qui sortirent de ses lèvres en face du tabernacle furent : SEIGNEUR, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE, JE PARTIRAI.

Quand une fois Julienne, cette vraie femme forte, avait fait une promesse, il n'existait qu'une chose qui pût l'empêcher de l'accomplir, c'était la mort.

Aussi de ce jour, gardant au fond de son cœur sa grande résolution, elle médita dans le recueillement sur l'œuvre qu'elle était sur le point d'entreprendre. D'abord, pour aller faire le bien dans les contrées lointaines, elle ne voulait point laisser dépérir le bien qu'elle avait fait dans son pays natal.

La religion est loin de commander l'indifférence pour le lieu qui nous a vus naître; au contraire, elle étend, elle agrandit la patrie, car la charité ne connaît ni limites ni frontières.

La châtelaine du Landais arrêta donc dans sa pensée qu'elle partirait sous peu de jours pour Paris; qu'elle porterait au grand aumônier, pour qu'il la remît sous les yeux du roi, la lettre qu'elle avait reçue de la Guyane française, et que, après avoir vu le monarque très-chrétien, la famille royale et les ministres, elle partirait immédiatement avec les secours et les aides qui lui seraient accordés pour la mission de l'île de Sainte-Croix. Une femme d'autant d'esprit que de zèle, et qui avait en elle autant d'entente que de charité dans l'âme, viendrait prendre la direction de la communauté et du noviciat du Landais. Ce serait là le seul changement

dans le personnel de cet établissement. L'école des jeunes garçons resterait sous la surveillance du vicaire, qui y serait aidé par deux Frères de la doctrine chrétienne qu'elle avait obtenus du supérieur général de l'Ordre.

Toutes ces sages dispositions, elle les avait prises avec sa sérénité habituelle. Mais ce qui, malgré son enthousiasme, lui serrait le cœur et lui faisait venir des larmes dans les yeux, c'était la pensée qu'à son retour, dans quelques années, elle ne retrouverait plus peut-être ni son père, ni sa mère, ni le vieux curé qui avait guidé ses premiers pas.

Deux semaines se passèrent en correspondance active entre le Landais et Paris. Tout s'était fait, arrangé et conclu sans que la communauté eût rien su des résolutions de sa fondatrice; mais il fallut enfin que la mère fît ses adieux à ses enfants, et c'était là l'épreuve du sacrifice.

Quand l'arbre a grandi sur la colline, quand en élevant ses rameaux vers le ciel il a profondément enfoncé ses racines dans le sol; quand les petits oiseaux du ciel ont bâti et caché leurs nids dans son feuillage, si l'homme des champs vient avec ses fils pour déraciner l'arbre, il y a alors dans le

chêne ébranlé, et qui n'a pas encore vécu ses siècles, un déchirement et un bruit qui ressemble à des plaintes et à des gémissements.

Dans le cœur de Julienne il y avait aussi un cruel déchirement ; mais sur ses lèvres aucune plainte. Les plaintes, les gémissements, et il y en eut beaucoup, sortirent des âmes qui allaient en quelque sorte devenir orphelines par l'absence de leur mère.

Julienne, craignant d'être trop émue des adieux qu'elle aurait à faire et à recevoir, et ne voulant pas être faible devant les pieuses filles à qui elle avait enseigné la fortitude, après avoir passé toute une nuit avec son père, sa mère et le curé du village et le vieux frère Anselme, après avoir versé d'abondantes larmes en face de l'autel, avant que le soleil n'apparût à l'horizon, monta en voiture, faisant asseoir à ses côtés le vénérable religieux, qui, après avoir négocié sa rançon, s'était attaché pour jamais à elle, et qui, ainsi que Peppitta et Joachimo, était résolu, s'il le fallait, d'aller au bout du monde pour ne la pas quitter.

Inutile de redire les démarches que Julienne fit à Paris. Souvent en ce monde, celui qui marche

vers le bien ne trouve que des entraves; mais cette fois je ne sais quelle brise du ciel soufflait favorable sur tous les projets de la fille du hameau des Saules, qui préférait à son titre de châtelaine celui de servante de Dieu.

Le roi, les princes, les princesses accueillirent Julienne avec faveur. La réception qu'on lui fit à la cour lui rendit facile l'entrée de tous les ministères, et c'était vraiment chose merveilleuse que de voir Julienne Garnier si bien écoutée de tous les grands du monde.

Un saint prélat, dont l'infatigable charité et le zèle ardent ont dévoré la vie, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, entra non-seulement dans ses projets, mais agrandit encore ses plans.

« A vous, la mère des pauvres, dit-il, des femmes pieuses et moi vous confierons des enfants condamnés en naissant à ne pas connaître leur mère *selon la nature*, et auxquels vous, Madame, donnerez des mères *selon la grâce*.

« Ici trop souvent ces petits infortunés n'ont pour les élever, quand ils sont sortis de l'asile charitable qui les a reçus à leur premier jour, que des hommes qui bien souvent ne croient pas en Dieu. Ainsi les

enfants du vice n'ont personne pour leur apprendre à connaître et à aimer la vertu. Vous, vraie mère des pauvres, des petits et des faibles, dans les écoles que vous allez former avec vos saintes sœurs autour de la croix, vous répandrez dans tous ces jeunes cœurs la lumière qui purifie et qui élève, et dans la colonie nouvelle vous accorderez un coin de terre, un champ à labourer, à ceux qui sont déshérités de tout parmi les hommes. »

C'était bien entrer dans les vues de Julienne que de confier à ses soins ce petit peuple d'enfants.

Le ministre de la marine l'aida beaucoup dans ce projet, en mettant à sa disposition tout ce qui pouvait rendre prompt et facile son voyage à la Guyane française.

Toute démarche faite, toute chose arrêtée, l'amie d'Amélie Mountclare partit de Paris pour aller à Walbury-Castle prier sur la tombe de sa bienfaitrice. Hélas! ce caveau de famille avait rouvert sa porte funèbre pour y laisser descendre le cercueil du bon, de l'excellent sir Thomas Sydenham, que Dieu venait de rappeler à lui.

Ce pieux devoir de l'amitié, ce pèlerinage de la reconnaissance accompli, Julienne revint en France,

ne demeura à Paris que le temps nécessaire pour rassembler et emmener avec elle les personnes pieuses qui voulaient partager les dangers et la gloire de l'expédition chrétienne, ayant pour but de porter au delà des mers, à des peuplades sauvages, les lumières de la foi et la civilisation de l'Évangile.

Je me souviens de l'arrivée à Nantes de cette femme apôtre; j'y ai vu cette servante de Dieu entourée d'égards et de respects par les premiers magistrats de la ville et par ce que la province avait de plus noble et de plus élevé. Cette femme, née sous le chaume, avait en elle une distinction, une dignité qui valaient toutes les belles manières que donne le grand monde. Sa conscience était si pure, son âme si sereine, que cette sérénité et cette pureté se reflétaient sur ses traits beaux et réguliers. Quand on la regardait, elle charmait; quand on l'écoutait, elle étonnait; quand on l'approchait, on l'aimait... Comment, partie de si bas, était-elle montée si haut? Pour le savoir il ne fallait que l'entendre, car, sans recourir à aucune des ruses de la fausse modestie, sans jamais se glorifier parce qu'elle glorifiait toujours Dieu, avec une admirable humilité elle racontait merveilleusement bien toute sa vie prédestinée.

Ce fut chose touchante que le départ de cette expédition pacifique. Pour aller conquérir des âmes, quelle milice! des enfants, des femmes, de vieux prêtres; et pour étendard, la bannière de la croix. Oh! disions-nous alors en voyant le vaisseau s'éloigner du port :

« Veillez sur cette nef partant pour les régions lointaines, ange à qui le Seigneur a confié l'empire des mers; vous qui en son nom déchaînez les tempêtes et portez sur vos ailes la Vierge divine qui, par un sourire, apaise la fureur des flots, veillez, veillez sur ce navire; éloignez-le des écueils de l'abîme, et détournez de lui la foudre des orages. »

Pendant que nous priions ainsi, tous les passagers étaient sur le pont, tendant les mains vers nous, et criant adieu à la patrie dont ils s'éloignaient peut-être pour toujours. Cette incertitude du retour devait contrister bien des cœurs; mais heureusement que pour consoler les partants trois filles du ciel se trouvaient au milieu d'eux, la Foi, l'Espérance et la Charité.

Bientôt nous vîmes les prêtres et les matelots se découvrir le front, les femmes et les enfants s'agenouiller, et pendant que l'équipage hissait les

grandes voiles, nous entendîmes les émigrants entonner l'*Ave, maris stella.*

Récapitulez : dans une vie de vingt-huit ans tout au plus, combien d'émotions diverses! Souvenez-vous de Julienne montant avec Amélie à bord d'un autre vaisseau, du navire calabrois tout rempli de gypsies et de Bohêmes; souvenez-vous de cette bande sans mœurs, sans culte et sans Dieu, dans laquelle les deux jeunes amies se trouvaient confondues; et voyez, voyez maintenant la fille du hameau des Saules, la châtelaine du Landais, la femme apôtre, à bord de ce bâtiment qui, par une coïncidence heureuse, se trouve nommé *la Providence.*

Si souvent on a lieu de s'étonner que les voyages en mer, que les traversées les plus longues et les plus périlleuses se fissent sans qu'aucun acte religieux s'accomplisse sur ces maisons flottantes entre le ciel et l'abîme; si le cœur s'attriste en voyant oublier le Créateur au milieu des plus imposantes scènes de la création, cette fois l'âme chrétienne avait à se réjouir à l'aspect de ce qui se passait sur cette colonie, conduite par une sainte et courageuse femme, sous l'étendard du Christ.

Nous l'avons déjà dit, une brise d'en haut soufflait favorable pour faire arriver à bon port l'évan-

gélique entreprise de Julienne. Ce souffle du ciel ne cessa pas un instant de pousser le vaisseau vers cette nouvelle terre promise si ardemment désirée.

Tout seconda si bien la pieuse expédition, qu'elle arriva en vue de terre en moins de temps qu'on n'en met d'ordinaire dans les plus heureuses traversées.

Quand du haut des hunes un matelot eut fait retentir ce cri qui fait toujours battre le cœur des plus vieux marins, ce cri de : *Terre ! terre !* enfants, femmes, passagers de tout rang et de tout âge, se portèrent à l'avant du vaisseau, le regard avidement fixé du côté qu'indiquait toujours l'homme qui le premier avait signalé la côte de la Guyane ; car c'était bien elle, c'était bien là le terme du voyage.

Au-dessus des vagues verdâtres, une longue bande noire s'étendait : c'étaient ces rochers de *la Côte du Diable* qu'un an auparavant avait affrontés le vieux pilote du vaisseau *la Justice*, tombé au pouvoir d'Adonaï, l'ancien waïdda.

Julienne allait donc revoir dans l'île paisible et fortunée de Sainte-Croix la femme qu'elle avait consolée dans le misérable *garret* de Southwark. Alors elle avait été témoin de sa résignation et de

son dévouement; à présent, sans doute, elle allait la retrouver heureuse au milieu des heureux qu'elle s'efforçait de faire en répandant autour d'elle les principes de la morale et les enseignements de la religion; mais Dieu lui réservait encore une épreuve.

Quand le vaisseau *la Providence* eut remonté le fleuve qui relie le lac de Mapa à l'Océan; quand, après avoir traversé une grande partie du lac fortuné, embelli d'îles verdoyantes élevées au-dessus des eaux; quand par-dessus les arbres Julienne et ses compagnes eurent aperçu la haute croix qu'Adonaï avait plantée sur la colline; quand auprès de cette croix elles virent flotter dans les airs l'étendard bleu et blanc semé d'étoiles, il éclata sur le vaisseau un soudain, un grand cri d'arrivée, un cri de reconnaissance envers Dieu. A cette acclamation les passagers attendaient un cri de joie pour réponse;... mais non, rien ne répondit, tout resta muet; aucune voix ne s'éleva de l'île, aucun habitant n'apparut sur son rivage.

Enfin le bâtiment jeta l'ancre... et quel spectacle, grand Dieu! attendait les heureux arrivants!

Dès qu'ils eurent franchi la lisière d'arbres touffus

formant comme une verte muraille autour de l'île, sur les nouvelles constructions élevées par les compagnons de l'ancien waïdda, sur les pierres et les murs de la petite ville restée inachevée, gisaient des centaines de malades.

A la gloire de Julienne, à la gloire de ceux et de celles qui la suivaient, il faut le dire, il n'y eut pas une seconde d'hésitation. La charité les avait fait monter à bord du navire, la charité les fit voler au secours de leurs frères frappés de ce cruel fléau.

« Ah! s'écria Julienne, maintenant je le vois, c'est bien Dieu qui nous a conduits. Oui, oui, c'est sa main divine qui nous amène ici avec tout ce qu'il faut pour secourir ces maux, ces misères, ces souffrances; nous arrivons avec l'aide du Seigneur pour arrêter la faux de la mort. »

Puis s'adressant aux médecins qui l'accompagnaient :

« Avant tout, leur dit-elle, faites apporter du vaisseau tout ce que la libéralité de nos frères de France nous a donné pour soulager et guérir.

« Puis vous, mes sœurs; puis vous, serviteurs de Dieu; vous, intrépides missionnaires, venez, ac-

courez avec moi; prosternons-nous, et disons pour première prière en abordant cette île : *Parce, Domine, parce populo tuo;* car ce peuple qui souffre est le peuple de Dieu, et nous venons nous mêler à lui pour étendre dans ces contrées sauvages le royaume du Seigneur. »

Après ce peu de paroles, Julienne courut vers la ville naissante. Tous la suivirent, tous l'imitèrent, et bientôt les anges du ciel purent voir les anges de la terre penchés sur tout être souffrant.

Tel fut le premier acte de Julienne en arrivant sur cette terre où Jany lui avait annoncé qu'il y aurait des consolations à répandre.

Les consolations, les soins des médecins, le zèle des missionnaires, et, par-dessus tout, l'entente et la vigilance de la femme supérieure que Dieu avait prise par la main pour la mettre à la tête de cette expédition chrétienne, eurent bientôt arrêté les ravages de l'épidémie.

Par une pensée toute maternelle, Julienne, qui avait ordonné à tous de l'aider dans les soins qu'elle portait aux moribonds, avait fait reconduire au vaisseau tous les petits enfants confiés à sa garde; eux seuls ne pouvaient être d'aucun secours; eux

seuls ne devaient pas être exposés au péril. Parmi les femmes que le fléau avait épargnées, Jany pouvait encore soigner les maux de ceux dont elle avait éclairé et purifié les âmes; et dans cette scène d'arrivée et de désolation il y aurait eu un touchant tableau à faire, celui de la femme d'Adonaï, pâle, belle, éplorée, tombant aux genoux de la fille du hameau des Saules, et lui criant, les bras tendus vers elle :

« Julienne! Julienne! c'est Dieu qui vous amène pour nous sauver tous! »

Ces paroles que la compagne de l'ancien waïdda avait dites à la femme missionnaire en la voyant apparaître devinrent prophétiques. Quinze jours après que le vaisseau *la Providence* eut traversé le beau lac de Mapa et mouillé dans la petite baie de Sainte-Croix, l'île recommençait à reprendre son air de vie et son activité.

Quinze jours après cette saisissante prière du *Parce, Domine*, un *Te Deum* solennel fut chanté sur la colline, au pied de la grande croix; et dans cette hymne de joie, de gratitude et d'enthousiasme, les voix des sauveurs et des sauvés montèrent ensemble vers le Seigneur.

Depuis ce jour, qui restera à jamais dans la mémoire des habitants de cette île, la bienfaisante et salutaire influence de Julienne ne fit que grandir.

Dès que ses mains ne furent plus employées à soigner, à panser les malades, elles posèrent la premiere pierre d'une chapelle dédiée à *Notre-Dame de bon secours et de délivrance.*

Dès que le petit hospice fut fermé, elle ouvrit ses écoles; dès que la force fut revenue aux colons et aux indigènes, elle fit construire des fermes et des ateliers.

Pendant qu'elle s'occupait de ces soins, les missionnaires qui l'avaient accompagnée se servaient de la petite marine de l'île, chaloupes européennes, pirogues et yoles de sauvages, pour aller, comme le dit le Christ, se faire *pêcheurs d'hommes;* et souvent ils ramenaient des familles de Galibis à la petite colonie de la Croix.

Avant la fin de l'année, on voyait déjà dans les écoles de petits sauvages, à la peau olivâtre, s'agenouiller et dire *Notre Père* et *Je vous salue, Marie,* avec les petits enfants orphelins que l'évêque de Nancy avait remis aux mains de la châtelaine du Landais.

Adonaï, après avoir ordonné, d'après la prière de la pieuse Jany, d'élever la grande croix sur le

point le plus élevé de l'île, s'était livré à des soins plus en harmonie avec son caractère. De concert avec plusieurs de ses anciens sujets, il avait construit à droite et à gauche de la petite baie deux forts pour en défendre l'entrée. Ces bastions existent toujours, et l'on y voit encore braqués sur le lac de Mapa les canons anglais enlevés du vaisseau *la Justice.*

Les ouvrages de guerre terminés, l'ennui s'empara du chef de brigands. Pour s'en distraire, il s'embarquait souvent et allait chasser sur la terre ferme. Là l'ancien waïdda, ne faisant aucun cas des usages des peuplades dont il foulait la terre, tua un cerf qui s'était réfugié dans un endroit de la forêt consacré à la sépulture des anciens. Ce sacrilége commis dans le champ des aïeux ne lui fut point pardonné par les sauvages, qui d'un coup de tomahawk lui brisèrent le crâne, à l'endroit même où son couteau de chasse avait ouvert le flanc du fier et bel animal.

Devenue veuve, Jany se dévoua tout entière aux bonnes œuvres; aussi le frère Anselme disait-il en la voyant aller avec Julienne de la chapelle aux écoles, des hospices aux ateliers, des enfants aux vieillards : « Vous voyez bien ces deux êtres qui passent là : l'un est un archange et l'autre un

ange marchant dans les voies de Dieu pour porter à chacun bons conseils, secours et consolations. »

On ne peut vivre si près de la vertu, si proche de la perfection sans en prendre quelque chose ; Peppitta et Joachimo avaient ressenti cet ascendant ; tous les deux se distinguaient dans la colonie par leur charité envers tous et leur indicible dévouement envers leur maîtresse adorée. Dans leur vie active, l'un et l'autre se trouvaient souvent mêlés aux hommes et aux femmes des tribus sauvages. Entre les anciens *fils de l'espace et de la liberté* et ces enfants du désert et de la nature il y avait plus d'un point de contact.

Joachimo et sa femme, avec leurs anciennes habitudes de gypsie, ayant appris quelques mots de la langue des indigènes, trouvèrent le moyen de louer et d'exalter souvent devant eux Julienne, que, dans leur admiration, ils appelaient la *Reine de l'île.*

Ce titre, ils l'avaient pour ainsi dire jeté au vent ; mais, vous le savez, il y a des graines que le vent emporte de l'arbre où elles ont mûri et que tout à coup il laisse tomber sur la terre molle et humide. Cette graine s'attachant au sol pousse, germe et grandit.

Il en fut de même des paroles de Joachimo

et de Peppitta à l'égard de Julienne. Deux ans après son arrivée, les colons venus d'Angleterre et de France, les natifs de l'île et plusieurs tribus de la Grande-Terre qui avaient élevé leurs cabanes autour de la colline de la Croix, dans leur gratitude et leur besoin d'être protégés par celle qu'ils appelaient, les uns *l'ange du Seigneur,* et les autres *l'aimée du grand Esprit,* vinrent avec le vieux frère Anselme la saluer du titre de reine et lui prêter serment de dévouement et de fidélité.

Constante dans son humilité, Julienne refusa le diadème sans faste et le sceptre léger qu'on lui offrait, disant à tous du haut des degrés de la Croix :

« Je ne suis point née pour de semblables honneurs. La couronne au front, le sceptre à la main, je vous protégerais mal. Laissez-moi donc ce que je suis ; je demeurerai parmi vous ; rien ne me séparera de vous; je devinerai vos désirs, je saurai vos besoins, j'entendrai vos plaintes quand vous en exhalerez; et, croyez-moi, pour vous rendre heureux, il vaut mieux que j'entende la voix du peuple que celle des flatteurs. Certes cette petite île serait un pauvre royaume, et bien chétive serait ma cour; mais, soyez certains, si demain je venais à m'asseoir sur un trône, quel qu'il fût, je serais

bientôt entourée de courtisans. Les concerts de louanges m'étourdiraient, m'enivreraient peut-être; et alors je ne pourrais plus vous aider, vous assister, vous guider comme je le fais depuis deux ans.

« Mes amis, mes enfants, laissez-moi donc rester ce que je suis aujourd'hui, ce que je veux, ce que je dois toujours être et pour moi et pour vous : LA SERVANTE DE DIEU. »

FIN.

TABLE.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

Tours, imp. Mame.

